La Philosophie du Fascisme (1936)

Par Mario Palmieri

Traduction par Eugène Pasquier

PRÉFACE

En Italie, comme à l'étranger, on a beaucoup écrit sur le fascisme et sur ses origines, à tel point que la bibliographie sur le fascisme est plus riche que celle sur n'importe quel autre sujet connexe.

Et pourtant, malgré tout ce qui a été écrit, très peu de personnes, surtout à l'étranger, ont compris son essence ; et les véritables forces spirituelles qui l'ont engendré n'ont pas toujours reçu la bonne interprétation.

L'ouvrage de M. Palmieri sur "*La philosophie du fascisme*" comble une lacune importante de cette bibliographie en exposant les aspects spirituels du fascisme, et il est donc très apprécié à une époque comme la nôtre, où le désir de connaître le fascisme dans sa véritable essence est de plus en plus répandu. […] Le travail de M. Palmieri n'est pas seulement honoré par le sceau de l'organisation Dante Alighieri, mais aussi par l'approbation du père du fascisme, le Duce lui-même, son Excellence Benito Mussolini.

C'est Mussolini qui, avec une vision claire et clairvoyante de la vraie réalité, a dessiné le modèle d'une forme nouvelle et supérieure de vie sociale fondée sur la base d'une distribution plus juste et plus rationnelle des biens de la vie entre les différentes classes de la société.

Grâce à la nouvelle conception fasciste et à l'application de l'État Corporatif, une telle redistribution est en train de se produire en Italie, et peut, à terme, se produire ailleurs. Car s'il est vrai que le fascisme en tant que système politique est quelque chose qui ne peut être exporté, il n'en reste pas moins vrai que ce qui constitue les principes fondamentaux de sa doctrine trouvera toujours une application utile dans les sociétés modernes.

Le travail en tant que devoir pour tous, en tant qu'obligation fondamentale envers l'État-nation, qui est au-dessus de tout et de tous, constitue une conception d'une telle importance qu'une fois réalisée dans la pratique, elle ne manquera pas d'apporter une forme plus satisfaisante de vie sociale.

Il se peut donc très bien qu'avec le temps, de nouveaux pays abandonnent la voie individualiste pour ce nouveau mode de vie, dans l'espoir qu'il leur donne la possibilité de progresser et de se développer davantage dans les limites de l'Ordre, de l'Autorité et du Droit.

Chicago, 27 juillet 1936
Dr. Guido Corni
Membre du Parlement italien,
Gouverneur honoraire du Somaliland.

Sommaire

PRÉFACE 2
INTRODUCTION 4
PREMIÈRE PARTIE : LE FASCISME COMME MODE DE VIE 6
CHAPITRE I : INDIVIDUALISME ET FASCISME 6
CHAPITRE II : IDEALISME FASCISTE ET MATERIALISME MODERNE 15
CHAPITRE III : LE FASCISME ET LE SENS DE LA VIE 21
CHAPITRE IV : LE FASCISME ET LA CONDUITE DE LA VIE 26
CHAPITRE V : L'ÉTHIQUE FASCISTE 30
CHAPITRE VI : FASCISME ET LIBERTÉ 35
DEUXIÈME PARTIE : LE FASCISME EN TANT QU'ORGANISATION POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE 41
CHAPITRE VII : FASCISME ET DÉMOCRATIE 41
CHAPITRE VIII : L'ÉTAT FASCISTE 45
CHAPITRE IX : LA CONSTITUTION DE L'ÉTAT FASCISTE 52
CHAPITRE X : L'IDÉE COOPÉRATIVE 56
CHAPITRE XI : LE SYSTÈME CORPORATIF 63
TROISIÈME PARTIE : LE FASCISME COMME PROCESSUS HISTORIQUE 68
CHAPITRE XII : LE CONTEXTE HISTORIQUE DU FASCISME 68
CHAPITRE XIII : DEUX PRECURSEURS DU FASCISME 75
GIANBATTISTA VICO 75
GIUSEPPE MAZZINI 79
CHAPITRE XIV : L'HÉRITAGE DE ROME 85
CHAPITRE XV : DUX, LE HÉROS COMME CHEF 90
CHAPITRE XVI : LA RÉVOLUTION FASCISTE 95
CONCLUSION 99

INTRODUCTION

La philosophie du fascisme ! C'est à la signification de ces mots mêmes, qui peuvent sembler un défi à toutes les façons ordinaires de penser le fascisme, que s'intéresse ce livre.

On a beaucoup écrit et on a dit beaucoup de choses sur cet éblouissant phénomène social des temps modernes qu'est le fascisme.

Mais tout ce qui a été écrit et tout ce qui a été dit n'a pas encore touché le cœur du sujet. La vérité, c'est-à-dire la philosophie - comme l'historien de "*The Rise of American Civilization*" serait enclin à le dire - n'a pas été exposée, ni même remise en question ; et nous ignorons encore aujourd'hui s'il est possible pour l'humanité de déceler la lueur d'une grande vérité derrière et au-delà du spectacle pyrotechnique d'événements sensationnels qui ont caractérisé la montée du fascisme.

La naissance, la dix-septième année, du fascisme en tant que théorie de gouvernement et doctrine d'organisation sociale, et la quatorzième année du fascisme en tant que système politique et social en action pratique, ont été célébrées et saluées comme la preuve concluante et pragmatique que le fascisme, à la fois comme théorie et comme fait, a établi ses prétentions à une primauté incontestée dans le domaine de la politique et dans le monde de l'action.

Mais une question a été soulevée récemment, une question d'une importance capitale pour tout homme qui réfléchit ; à savoir, existe-t-il un système de pensée cohérent comme fondement du fascisme ?

Autrement dit, si l'on admet toutes les prétentions du fascisme dans le monde de l'action, ses prétentions à une primauté incontestée dans le monde de la pensée sont-elles aussi justifiées par l'existence d'une philosophie du fascisme ? Et la question ne peut être écartée à la légère, car l'homme est d'abord et avant tout un être spirituel et, en tant que tel, il a l'habitude de mesurer la valeur ultime des choses selon une échelle de valeurs spirituelles intangibles, qui n'a pas de place, par exemple, pour la performance si souvent saluée de faire rouler tous les trains d'Italie selon un horaire parfait, ou pour la transformation de marais infestés de malaria en lotissements immobiliers.

Celui qui pense au fascisme et à sa valeur pense, avant tout, à ce que le fascisme représente dans le domaine de l'esprit, à sa contribution au patrimoine spirituel de l'homme.

Et si le fascisme n'est pas l'expression matérielle d'un système de pensée, la transformation en réalité d'un ensemble d'idées et de croyances, la mise en pratique, en un mot, de toute une philosophie de la vie, si le fascisme n'est pas cela, il ne peut prétendre à une primauté complète dans le monde des hommes.

En outre, un système social et politique qui affecte la vie de quarante millions de personnes est destiné, que nous soyons prêts à l'admettre ou non, à influencer le destin ultime de toute l’espèce humaine.

Il est donc non seulement opportun, mais suprêmement nécessaire que les prétentions du fascisme à une prééminence absolue dans les domaines de la pensée et de l'action soient exposées afin que le monde puisse en prendre connaissance et les examiner sans passion ; car c'est l'espoir du fascisme que sa valeur ne puisse être prouvée ou réfutée qu'à la lumière de la raison et jamais sous l'emprise de sentiments irrationnels et d'émotions hystériques.

Ce livre représente, en même temps, une tentative d'organiser dans une exposition systématique, ces quelques idées originales fondamentales qui peuvent vraiment mériter le droit de faire partie de la philosophie du fascisme, et une tentative de déterminer jusqu'à quel point le fascisme peut influencer les destinées de l'humanité, par la diffusion et l'application toujours plus large de ses principes ; sociaux, politiques, économiques, etc.

Que ce livre réussisse ou non à remplir sa tâche ambitieuse, et que la philosophie fasciste de la vie reste une partie permanente de l'héritage intellectuel et spirituel de l'humanité, ou qu'elle soit finalement rejetée et oubliée, il n'en reste pas moins vrai que le fascisme est dans ce monde avec nous actuellement ; qu'il est une force avec laquelle nous devons compter, et qu'avec sa croyance dans la possibilité d'une renaissance spirituelle mondiale, il détient pour tous les peuples un message d'une signification profonde, d'une application universelle et d'une valeur éternelle.

Mario Palmieri

"Les idées gouvernent le monde et ses événements. Une révolution est le passage d'une idée de la théorie à la pratique. Quoi que les hommes puissent dire, les intérêts matériels n'ont jamais causé et ne causeront jamais une révolution... les révolutions ont leur origine dans l'esprit, dans la racine même de la vie, et non dans l'organisme matériel. ... Une religion ou une philosophie est à la base de toute révolution. C'est une vérité qui peut être prouvée par toute la tradition historique de l'humanité."

-Mazzini

PREMIÈRE PARTIE : LE FASCISME COMME MODE DE VIE

"En vérité, que l'individu existe ou non, la différence est si absolument imperceptible dans l'ensemble des choses que toute plainte et tout désir sont ridicules."
-Amiel

CHAPITRE I : INDIVIDUALISME ET FASCISME

Un lien invisible unit les destinées de tous les hommes. Il ne peut y avoir aucune joie, aucune douleur éprouvée par un seul individu, aucun bien ou aucun mal qui lui soit arrivé, qui n'affecte finalement le bien-être de la race, le progrès du monde, le cours même de l'histoire.

Comme la chute d'une pierre dans un bassin tranquille dessine à la surface de l'eau des cercles concentriques dont le diamètre s'élargit de plus en plus jusqu'à atteindre les limites extrêmes du bassin, ainsi les conséquences d'un acte humain qui semblait d'abord affecter la vie d'un seul homme, affectent peu à peu la vie de tous les hommes.

Cette reconnaissance de l'essentiel unité qui est à la base même de la vie humaine fait partie de ce patrimoine de vérités éternelles qui donnent un sens et un but à cette même vie et constituent la force motrice des actions des hommes. Mais, comme le flux et le reflux alternés d'une marée cosmique, obéissant à une mystérieuse loi des cycles dont le rythme échappe à notre pouvoir de détection ou de contrôle, des périodes de temps alternées viennent à la lumière de cette vérité particulière ou s'en éloignent, faisant de l'histoire humaine un récit toujours changeant des triomphes de l'instinct social ou des effets désintégrateurs des volontés individualistes.

En regardant la succession kaléidoscopique des cultures, le progrès désordonné de l'humanité, la montée et la chute des civilisations, l'homme s'est toujours demandé s'il était possible de détecter et de tracer le fil caché qui relie les événements apparemment déconnectés ; s'il était possible de découvrir une forme de plan sous-jacent à la variété diversifiée de l'expérience historique ; si, en bref, il était possible d'avoir une véritable philosophie de l'histoire. Et sa réponse à cette question a pris, à différentes époques, des aspects variés, jusqu'à ce que, finalement, le grand nombre de systèmes et d'explications proposés l'ait convaincu qu'il n'y a pas une philosophie de l'histoire, mais plusieurs, toutes également vraies, et toutes également valables, parce que toutes reflètent une certaine Idée qui informe et éclaire la vie de l'humanité.

Les systèmes de Vico, Schlegel, Herder, Marx, Hegel, tous témoignent de cette vérité. Il est donc possible, et justifié, de considérer l'histoire comme un jeu alterné de forces individualistes et anti-individualistes intégrant et désintégrant tour à tour la structure sociale, les organisations économiques, les systèmes politiques et tous les autres aspects extérieurs de la vie de l'homme.

À la lumière de cette forme particulière de philosophie de l'histoire, des périodes entières des affaires humaines, considérées par tous comme des exemples exceptionnels et brillants des possibilités inhérentes à la nature humaine, perdent leur éclat et leur attrait et témoignent des innombrables pièges qui guettent la vie de l'esprit.

Aucune autre période de l'histoire de l'humanité n'est considérée, en fait, comme plus unique, plus brillante, que la période de la Renaissance. Si l'homme n'a jamais semblé avoir trouvé la vraie mesure de ses pouvoirs, c'est alors que la vie n'était qu'une gloire d'expression artistique. Mais la

Renaissance n'a pas seulement chanté le chant de l'Art, elle a aussi chanté la naissance de l'Individualisme ; la philosophie de la vie qui devait guider, au cours des siècles suivants, les pensées et les actions des hommes vers l'état actuel de chaos et de désespoir.

Les forces invisibles et impondérables qui ont façonné les aspects que prennent les diverses manifestations de la vie des temps modernes sont en effet nées avec la Renaissance ; et l'historien qui tente de dépeindre la débâcle de l'individualisme et la montée du fascisme doit remonter dans le temps pour découvrir les racines de ce phénomène dans le sol fertile des idées, des théories, des systèmes, etc. qui caractérisent ces années mouvementées.

Il n'est pas exagéré de dire que la montée du fascisme met fin à une période de l'histoire de l'humanité qui commence aussi loin dans le temps que la Renaissance. Il suffit néanmoins de sonder les profondeurs cachées du sens du processus historique pour rester convaincu de la justesse de l'affirmation.

La Renaissance est généralement considérée comme ayant été, et sans doute l'a-t-elle été d'une certaine manière, tout ce que son nom implique de renaissance des études classiques et des traditions païennes.

Cependant, si elle n'avait été que cela et rien d'autre, si elle n'avait représenté pour le monde qu'une reproduction artificielle d'anciennes idées, de vieux sentiments, de vieilles façons de vivre, etc.

L'esprit de l'époque n'avait pas de véritable lien organique avec l'esprit de l'Antiquité, et l'attitude classique-pagano-hédoniste de l'humanité tout au long de cette époque n'était au mieux qu'une pauvre reproduction de quelque chose qui représentait un moment de l'histoire humaine faisant partie du passé, un passé aussi mort que les hommes qui en étaient les plus brillants représentants.

La Renaissance est importante, au contraire, dans la mesure où elle représente la naissance de l'individualisme, la naissance d'une philosophie de la vie qui devait dominer la pensée et l'action des hommes pendant près de quatre siècles, ces siècles capitaux caractérisés par les plus grands changements dans tous les domaines de l'activité humaine.

La naissance de l'individualisme a signifié la croyance en l'homme et en ses pouvoirs, d'où la Réforme, qui s'est appuyée en particulier sur le pouvoir de raisonnement de l'homme, a transformé cette croyance en une action pratique et, d'une certaine manière, logique avec la doctrine de la liberté par rapport à toutes les règles de foi autoritaires.

La naissance de l'individualisme signifiait aussi la naissance de la liberté à l'égard de toute autorité extérieure, de toute contrainte extérieure, de toute règle et de toute loi extérieure ; d'où le libéralisme qui, oubliant que l'homme n'est vraiment homme que parce qu'il fait partie d'un ensemble plus vaste, proclamait la doctrine de la liberté, qui n'est au fond qu'une doctrine de liberté négative.

La naissance de l'individualisme signifiait à terme un retour à la nature, d'où la doctrine de ses droits naturels en politique, la doctrine de son essence matérielle en philosophie, la doctrine de la guerre des classes en économie, la négation des valeurs morales en éthique.

La naissance de l'individualisme signifie en somme la décomposition de tous les liens qui relient l'homme au monde spirituel et font de lui un être totalement distinct du monde de la nature. C'est pourquoi, si l'on veut comprendre correctement la Renaissance, il faut intégrer la signification inquiétante et l'influence néfaste de l'individualisme dans le tableau complexe que constituent la naissance de la science expérimentale, la renaissance de l'art et le renouveau des études classiques.

Qu'est-ce que l'individualisme alors ?

L'individualisme est la négation de l'unité fondamentale qui est à la racine de l'être et qui sous-tend le monde entier de l'homme ; c'est la négation du principe d'Autorité qui rattache, par des étapes intermédiaires, l'individu éphémère à la source extérieure de justice et de pouvoir ; c'est la négation du principe de la Liberté qui ne peut être vraiment digne de son nom que lorsqu'elle libère l'homme de la tyrannie de ses besoins, de ses désirs et de ses envies, et lui fait choisir - de son plein gré - ce qui a une valeur supérieure à la satisfaction des sens ; c'est la négation du principe du Devoir qui est le fondement du monde moral et l'affirmation à sa place du principe des Droits - ces droits qui sont la source pérenne de tous les maux et de tous les maux humains ; c'est la négation de l'essence spirituelle de l'homme et l'affirmation que ce qui est primordial pour l'homme, c'est son bien-être matériel, économique ou corporel et que ce bien-être vaut la souffrance, la disgrâce ou la mort de tout autre être ; c'est la glorification de chaque individu comme centre et seigneur de l'univers entier et l'apothéose, par conséquent, de ses besoins, passions et désirs individuels ; c'est, enfin, le triomphe des facultés de raisonnement de l'esprit sur les pouvoirs mystiques de l'âme.

C'est ainsi que, guidé par les principes d'une philosophie de vie aussi funeste, l'homme ne s'est plus préoccupé du grand au-delà, des idéaux de l'éthique, du triomphe du droit et de la justice, du rêve du salut, des visions des grands exploits de l'esprit. Avec l'avènement des temps modernes, l'homme s'est d'abord et avant tout préoccupé de son propre bien-être et, puisque la croyance en l'âme a finalement été détruite par les découvertes mal interprétées de la science, ce bien-être ne signifiait finalement que le bien-être de son propre corps.

La recherche d'un sens à la vie s'est terminée en même temps que la découverte que l'individu est le centre de l'univers entier et que cet univers n'est rien d'autre qu'un terrain de jeu prêt à accueillir l'expression de sa personnalité.

L'individualisme s'affirmant et triomphant ainsi au-dessus de toute autre conception de la vie, a progressivement conduit l'humanité, par le biais du gouvernement démocratique, de l'entreprise concurrentielle, de la propriété acquisitive, de la richesse héréditaire, de la guerre économique individuelle, de la lutte des classes sociales et des guerres nationales, à un état de choses dont il est déjà possible de visualiser l'issue - cette issue prophétisée si clairement et si vigoureusement par Oswald Spengler dans *"Le déclin de l'Occident"*.

Considérée, par conséquent, à la lumière de l'influence pernicieuse exercée par la philosophie de vie à laquelle elle a donné naissance, la Renaissance perd la plupart de ses attraits séduisants et ne signifie plus, selon le mot de Gentile :

> *"L'âge de l'individualisme qui a conduit le peuple, à travers les rêves splendides de l'art et de la poésie, à l'indifférence, au scepticisme et à la sordide paresse des hommes qui n'ont rien à défendre en dehors d'eux-mêmes, ni dans la famille, ni dans la patrie, ni dans le vaste monde où chaque personnalité humaine, consciente de sa propre valeur et de sa propre dignité, a ses véritables racines. C'est parce que l'individu ne croit en rien qui puisse transcender le jeu insouciant et heureux de sa propre créativité. L'homme, devenu soudainement conscient de sa grandeur, demande la liberté ; et, en tant qu'individu particulier, il estime avoir droit à cette valeur infinie qui n'appartient qu'à la vie de l'esprit".*

La Renaissance a eu son heure de gloire et puis, comme toutes les choses mortelles, elle est devenue chose du passé ; mais l'homme, ivre de sa liberté nouvellement découverte, poussé en avant par ses instincts et ses besoins physiologiques, a poursuivi l'activité quotidienne de vivre de plus en plus implacablement, impitoyablement, en piétinant les corps et les âmes de ses semblables moins doués,

moins puissants ; satisfait de l'ordre existant des choses, il s'est façonné des théories matérialistes, positivistes, pragmatiques, pour expliquer les faits comme il désire qu'on les explique.

Ce n'est que récemment qu'un sentiment douloureux de la futilité de tous les efforts humains et un doute torturant sur la validité de l'individualisme comme véritable réponse aux problèmes de la vie, ont commencé à jeter leur ombre sinistre sur toute l'étendue du monde occidental.

Tout un domaine de valeurs que l'homme s'était fixé comme des choses de valeur suprême, et pour la réalisation desquelles il était prêt à lutter et à souffrir, a perdu progressivement le soutien de sa foi et a été englouti dans cette mer de pessimisme et de désespoir qui submerge la vie même de l'humanité.

Il faut donc se demander - et il est tout à fait opportun de le faire maintenant - si l'individualisme représente la véritable réponse à la quête de l'homme pour une philosophie de vie juste.

Il est dans la nature même de l'homme, en effet, qu'il ne peut se satisfaire longtemps de l'hypothèse selon laquelle la vie de l'esprit se termine par le souci du bien-être corporel de l'individu, et qu'il ne lui reste donc rien d'autre à faire que de manger et de boire et d'engendrer d'autres enfants qui, à leur tour, mangeront et boiront et auront des enfants, de sorte que la répétition de ce cycle apparemment perpétuel de naissance, de vie, de mort et de renaissance, ne prenne jamais fin.

Et parce qu'il ne peut se satisfaire de cette hypothèse, tout système de vie individuelle et sociale fondé sur la vérité de l'animalité fondamentale de l'homme est inévitablement voué à l'échec.

Un tel système ne peut que souligner les prétentions de l'individu à s'exprimer pleinement et faire de ces prétentions le but suprême et la véritable fin de la vie. Mais il faut que les prétentions d'un individu entrent en conflit avec celles d'un autre ; il faut que la vie d'un être soit en guerre avec la vie de l'ensemble pour que ces prétentions triomphent ; il faut s'efforcer de briser le lien invisible qui unit les destinées de tous les hommes, si la vie de l'un est opposée à la vie de l'autre ; toute une série infinie de maux surgit en somme partout où l'individualisme triomphe comme philosophie et comme mode de vie.

On voit donc clairement que les conditions qui ont rendu possible l'apparition de l'individualisme dans l'histoire de l'humanité ne sont pas les mêmes. La montée du fascisme est née des conceptions fondamentales sur lesquelles repose la vie moderne du monde occidental.

Ces conditions ne sont pas propres à une nation, mais à toutes les nations. C'est la conception actuelle de la vie, matérialiste, mécaniste, individualiste, avec sa négation de l'essence spirituelle de l'homme et avec son hypothèse d'un univers sans Dieu dans lequel l'homme n'est soumis qu'à une seule règle : celle de sa nature animale, qui a préparé le terrain pour la montée du fascisme.

C'est la débâcle apparente de tous les efforts humains pour une vie meilleure, l'impossibilité apparente d'apporter une forme d'ordre à partir de l'état actuel de chaos et d'arrêter la chute prophétisée de la civilisation occidentale ; c'est la réalisation que l'homme, laissé libre de satisfaire sa soif de pouvoir, son avidité de l'or, son amour des sens, son culte de la force, est un être pitoyable et méprisable ; et c'est, finalement, la vision qu'une vocation supérieure doit être le véritable héritage de l'homme, qui a provoqué la naissance du fascisme.

C'est le fait que l'homme a perdu la foi en lui-même, le fait qu'il ne peut tirer aucun soutien de son monde intérieur et qu'il se voit contraint de chercher de l'aide dans le monde extérieur ; c'est le fait reconnu de sa triste décadence morale, en bref, qui a rendu possible le triomphe du fascisme.

Et, finalement, c'est la complexité croissante des rapports humains dans tous les domaines : le social aussi bien que le moral, l'économique aussi bien que le spirituel, et la dépendance croissante de l'individu vis-à-vis de ses semblables et de la société dans son ensemble, qui constituent la raison d'être du fascisme. Rien ne saurait donc être plus faux que la conviction générale que le processus historique qui a rendu possible le développement du fascisme et qui a été, en quelque sorte, la condition première de sa naissance, est une expérience purement localisée d'une nation : la nation italienne.

Les conditions dans lesquelles le fascisme est né étaient et sont encore des conditions qui, se perpétuant dans le temps, doivent créer une demande croissante pour l'application généralisée des principes universels du fascisme.

S'il est vrai que *"Historia magistra vitae",* alors la leçon que l'histoire enseigne doit aussi être vraie : la leçon, à savoir, que l'expérience de vie du monde occidental est une expérience unifiée, que tout développement local est destiné à affecter ce monde occidental dans toutes ses parties, et que toute la structure de la civilisation occidentale est destinée à se tenir ou à tomber ensemble. C'est ainsi que si, dans ses manifestations immédiates de nouveau système social, de nouvelle forme d'organisation politique et économique, et de nouvelle théorie de gouvernement, le fascisme apparaît comme un produit de son temps et du pays particulier où il a pris naissance, dans son expression transcendante - cette expression d'un phénomène de l'activité de l'esprit qui seule a une valeur ultime - le fascisme est au-delà des limites du temps et de l'espace ; ses racines sont dans les profondeurs de l'Être, ses fleurs dans le domaine du Devenir.

Ces deux formes du fascisme : l'aspect superficiel de ses manifestations immédiates et l'aspect plus profond de son expression ultime correspondent en quelque sorte à l'idée courante que le monde en général se fait du fascisme, et à la connaissance intérieure acquise par ceux qui se sont préoccupés de découvrir l'idée derrière le fait, la vérité sous l'artifice, la réalité au-delà de l'apparence.

Il n'est pas rare d'entendre, en effet, que le fascisme n'est qu'un changement du système social et politique d'une nation, ou la révolte de la classe moyenne, ou l'organisation des groupes capitalistes, ou la domination de la caste militariste ; qu'il est aussi l'instrument du despotisme, le produit de la réaction, la créature de la dictature, l'instrument d'une violence brutale et incontinente, et, enfin, la némésis de la liberté.

Mais toutes ces définitions ne saisissent pas la vérité centrale du fascisme. Elles donnent un relief déformé à certains des aspects transitoires du phénomène, mais ne jettent aucune lumière sur ses éléments permanents et universels, c'est-à-dire sur ce noyau intérieur du fascisme qui n'a de sens et de valeur que pour le monde entier des hommes. Le fascisme est quelque chose de plus, quelque chose d'indéfiniment plus grand que la dictature tyrannique sur les âmes et les corps des hommes, quelque chose de plus profond qu'une nouvelle forme d'organisation économique, ou qu'un simple changement du système social et politique d'une nation. Qu'est-ce donc que le fascisme ? C'est la question de toutes les questions : Qu'est-ce que le fascisme ? Le fascisme est une philosophie de vie éminemment idéaliste et, plus précisément, anti-matérialiste et anti-individualiste.

Ces caractéristiques sont clairement exprimées par la reconnaissance de la valeur éternelle de l'essence spirituelle de l'homme et de l'aspect transitoire de son être terrestre ; par la reconnaissance de la valeur absolue de l'individu dans le domaine de l'Esprit et de la valeur relative de l'individu dans le domaine de la Nature ; par la reconnaissance de la signification transcendante du processus historique et de la continuité fondamentale de l'histoire humaine ; par la reconnaissance du rôle suprême joué dans la vie de l'humanité par ces formations sociales appelées Famille et Nation, et de la faible importance du rôle joué par l'individu isolé ; par la reconnaissance de l'influence de la religion sur la vie humaine, et de la suprématie dans cette vie de l'éthique sur l'économie, de l'art sur

les affaires, de la poésie sur la science, de l'intuition et de l'inspiration sur l'expérience et la méthode ; par la reconnaissance de la nature suprêmement éthique de l'État, et de la fonction de l'État comme expression concrète dans le domaine du temps et de l'espace de l'idée intemporelle de la nation ; par la reconnaissance de la vérité selon laquelle l'humanité a besoin d'une aristocratie de chefs dirigés, à leur tour, par des héros nationaux ; de la nécessité de la doctrine des droits de l'homme ; du fait que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi, et surtout, d'eau et de nourriture et, enfin, de la vérité que toutes les formes de liberté personnelle font pâle figure face à la forme de liberté qui seule a un sens et compte vraiment : la liberté de l'esprit.

Le fascisme se tourne vers l'individu pour lui dire : Ta vie n'a aucune valeur absolue, aucune valeur éternelle ; ta vie ne peut prendre de la valeur que dans la mesure où elle est consacrée et, si nécessaire, sacrifiée au triomphe d'une Idée. Les hommes vivent aujourd'hui, meurent demain, mais les Idées vivent pour toujours. Et celui qui cherchera à sauver sa propre vie la perdra vraiment, car ce n'est qu'en l'offrant en holocauste à une Idée éternelle que la vie individuelle prend le caractère de l'immortalité.

Cette conception de la vie comme triomphe d'un idéal lointain sur la réalité immédiate, de l'universel sur l'individuel, est la caractéristique fondamentale du fascisme. Mais le credo de l'inutilité de la vie humaine lorsqu'on se préoccupe simplement du bien-être matériel de l'homme n'est pas nouveau dans l'histoire de la pensée humaine. Tout au long des âges, de grands chefs et de grands voyants ont lancé un avertissement à l'humanité, avertissement qui, hélas, est toujours resté lettre morte pour les masses. La dernière voix prophétique entendue sur les rives de l'Amérique fut celle d'Emerson qui, s'adressant à la Senior Class du Divinity College de Cambridge un dimanche soir de juillet 1838, déclara :

"La vie est comique ou pitoyable dès que les hautes fins de l'être s'effacent de la vue et qu'un homme devient myope et ne peut s'occuper que de ce qui s'adresse aux sens."

Mais Emerson est mort depuis longtemps et son message sonne étranger à l'Amérique du vingtième siècle. Le fascisme des idées - c'est-à-dire la pensée même d'Emerson portée à sa conclusion logique - est en train d'être transformé, par un étrange retournement du destin, en réalité vivante par une autre nation. La recherche du sens de la vie se termine ainsi, pour cette nation, par la prise de conscience que ce qui doit être primordial pour un homme n'est pas la conception de ses droits en tant qu'individu mais la vision de ses devoirs en tant qu'être social, que ce qui a la valeur suprême n'est pas la vie personnelle mais la vie de la nation ; et que, finalement, la vie humaine n'est pas au fond une satisfaction des sens mais une expression de l'âme et, en tant que telle, n'est pas un véhicule de bonheur mais un porteur de douleur, parce que "ce n'est qu'à travers la douleur que l'âme apprend, comme l'a dit Novalis, les choses qui participent de la vérité et traversent les siècles".

Le fascisme sonnant à nouveau l'appel à une vision ascétique et héroïque de la vie doit alors être pensé comme un principe spirituel, ou, plutôt, comme un ensemble cohérent et unifié de principes spirituels. Le fait même que le fascisme ait pu fournir au monde moderne un nouveau sens de la vie et, par conséquent, une nouvelle raison de vivre, de lutter, de souffrir et de mourir, exige que quelque chose de transcendant soit à la base et constitue la véritable essence du fascisme.

La naissance du fascisme, sa croissance, son développement et son progrès témoignent du fait qu'il n'est pas un sous-produit des circonstances matérielles, mais un phénomène du monde spirituel qui provient de l'élément créateur de l'homme, et qui peut créer, à son tour, des conditions matérielles nouvelles et jamais imaginées.

Rien n'a contribué aussi efficacement à l'incompréhension générale du fascisme que l'ignorance d'une vérité aussi fondamentale. Et rien ne servira aussi efficacement à éveiller l'humanité à la réalisation de sa situation critique que la vision et la connaissance du véritable rôle du fascisme. Il arrivera donc que, plus le temps passera, plus il apparaîtra clairement et avec force que tout ce que l'on a cru jusqu'ici constituer l'essence du fascisme : la dictature, l'impérialisme, le nationalisme, le militarisme, etc. ne représente rien de plus que des accrétions extérieures sur le noyau interne qui relève du domaine de l'histoire humaine. L'histoire de l'humanité, c'est-à-dire l'histoire considérée non pas comme une série d'événements sans rapport les uns avec les autres, mais comme le développement progressif des idées dans un processus organique et ininterrompu.

Au fond, le quinzième siècle, le seizième, le dix-huitième et ainsi de suite, ne sont rien d'autre que la Renaissance, la Réforme, les Lumières ; ce sont les Idées mêmes qui les ont marquées. De même, il est vrai que le vingtième siècle passera sans doute à l'histoire comme l'âge de la Renaissance fasciste, que nous choisissions de l'accepter ou non, car certains des plus grands principes spirituels qui régissent le monde de l'action d'aujourd'hui sont les principes du fascisme. Mais l'aspect ésotérique du fascisme n'est pas épuisé par sa solution entièrement originale de cette éternelle énigme : le sens de la vie.

Il y a, en effet, un autre problème tout aussi tourmentant qui reste encore sans solution, bien qu'il soit généralement admis que la recherche de la bonne solution est d'une importance capitale pour l'humanité. Ce problème peut être énoncé brièvement ainsi :

"Qu'est-ce que la vie bonne ? Et comment l'humanité peut-elle s'élever jusqu'à la vision et la réalisation d'une vie bonne ? En d'autres termes, quelle devrait être la conduite de la vie ?"

En fin de compte, toutes les améliorations de l'organisation sociale, politique et économique de l'humanité ne peuvent être considérées comme autre chose que de meilleurs moyens d'amener une réalisation plus adéquate de la vie de l'esprit dans le monde des hommes.

En aucun cas, ces améliorations ne doivent être confondues avec la fin et le but de la vie ; ce but n'est pas de construire de meilleures maisons, des routes plus larges, des écoles plus fines ; ce n'est pas de créer plus de richesses et de les distribuer équitablement ; ce n'est pas d'augmenter le bien-être et le bonheur ; le but de la vie est la spiritualisation de l'homme. Mais comment l'atteindre ? Quel est le chemin vers la bonne vie ? Les questions de ce genre sont d'une importance tragique et doivent recevoir une certaine forme de réponse si l'on veut que la vie humaine soit vraiment humaine. La conduite de la vie doit s'appuyer sur trois grands principes inaltérables.

Le fascisme soutient plusieurs principes, à savoir le principe d'unité, le principe d'autorité et le principe de devoir.

Ils sont la base de la société, le fondement du droit et l'essence de l'ordre moral. Sur eux, il est possible d'ériger l'édifice d'une vie humaine stable, régie par la Justice et inspirée par l'Éthique. Sans eux, il n'y a rien d'autre que l'anarchie, le désordre et le chaos. En énonçant ces principes cardinaux de la conduite de la vie, le fascisme s'investit de dignité, de pouvoir et de valeur, et conquiert à nouveau le droit à l'interprétation approfondie de sa doctrine comme une philosophie complète de la vie, comme un véritable mode de vie, un mode de vie qui implique le triomphe de l'âme sur l'avidité et la peur ; l'avidité de la luxure, du pouvoir, de l'or ; la peur de la pauvreté, du déshonneur, de la souffrance, du martyre et de la mort. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi, et surtout, de croyances.

Avec un ensemble de croyances inspirantes, l'homme peut être capable d'accomplir de grandes actions et le monde peut être vivifié par un nouvel âge de foi. C'est là le premier article du credo

fasciste, et celui auquel la magnifique germination d'énergies spirituelles à laquelle nous assistons aujourd'hui sur la terre d'Italie doit principalement sa naissance.

C'est avec un tel article de foi que le fascisme a porté un coup décisif à la racine du mal qui mine la structure de la civilisation occidentale et sape la vitalité même du monde moderne. Ce mal mortel n'est pas la machine, ce n'est pas la surpopulation, ce n'est pas la concentration des richesses. Non, c'est simplement l'absence d'une foi commune qui seule peut faire de l'humanité une unité vivante et amener l'homme à renoncer enfin aux prétentions individualistes de l'ego pour le bien de l'ensemble.

L'homme ne vit pas seulement de pain… Ce n'est pas le fascisme qui a découvert cette vérité qui est à la base même de la vie, mais c'est le fascisme qui l'a transformée, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, en une réalité vivante dans la vie de toute la nation.

C'est le fascisme qui a amené l'humanité à regarder en face et à reconnaître une fois de plus le fait fondamental de la vie : le fait que - selon les mots de Carlyle -

> *"... la chose qu'un homme a pratiquement à cœur et qu'il sait avec certitude concernant sa relation vitale avec cet univers mystérieux, et son devoir et son destin là-bas, c'est dans tous les cas la chose première pour lui et elle détermine de façon créative tout le reste".*

Dès sa naissance, le fascisme a reconnu la nécessité de restaurer la foi de l'humanité dans un ensemble de croyances capables de vivifier la vie actuelle, incrédule, insatisfaisante et sans but, en une nouvelle expression de puissance, d'énergie, de réalisations. C'est donc en raison de cette reconnaissance du besoin le plus profond de l'humanité et de la vision et de la réalisation d'une vie meilleure que le fascisme mérite d'être salué comme annonçant un nouvel âge : l'âge qui verra le triomphe de l'ensemble des valeurs spirituelles sur les objectifs mesquins et égoïstes de l'ego individuel.

L'homme ne vit pas seulement de pain… Il est étrange qu'à chaque tournant décisif de l'histoire de l'humanité, on rappelle à l'homme cette vérité qui est le fondement même de la vie. Avec un ensemble de croyances inspirantes, l'homme peut être capable d'accomplir de grandes actions et le monde peut être vivifié par un nouvel âge de foi. Parmi toutes les croyances, la plus importante doit toujours être la croyance en l'essence spirituelle de l'homme. Seule une telle croyance, soutient le fascisme, peut amener l'individu à accorder de la valeur aux choses d'importance suprême : le bien-être de la nation, le progrès de la race, le développement de la connaissance, la libération de l'esprit intérieur.

C'est cette croyance du fascisme dans la spiritualité essentielle de la nature de l'homme ; c'est sa reconnaissance du lien invisible qui unit les destinées de tous les êtres mortels ; c'est sa foi dans un monde de valeurs bien plus importantes que les valeurs de la vie sensuelle ; c'est son appel à la régénération de la race et à la fusion des peuples de chaque pays en une unité vivante ; c'est son but de faire de l'État - c'est-à-dire de la plus haute forme d'organisation politique connue de l'homme - l'expression visible et tangible de la nation ; c'est son but de fixer le bien-être de l'individu, de faire de l'enrichissement de la vie de la nation la force motrice de la vie du citoyen ; et c'est, enfin, son ambition de placer l'idéal au-dessus des besoins, les sacrifices au-dessus des désirs, l'héroïsme, le martyre et la mort au-dessus de la lâcheté, de la sécurité et du bien-être, qui fait définitivement et résolument du fascisme l'antithèse et la némésis de l'individualisme.

> *"Pour être correctement compris, le mouvement fasciste doit être considéré dans toute son ampleur et sa profondeur de phénomène spirituel. Le fascisme est en fait une révolte spirituelle contre ces idéologies qui ont corrompu les principes sacrés de la Religion, de la Patrie et de la*

Famille. Le fascisme peut ne pas se manifester dans ses véritables aspects chez l'individu isolé et dans les groupes sociaux, mais dans son expression la plus pure, la flamme du fascisme est immortelle parce qu'elle est la flamme même de l'Esprit. Et s'il est vrai que la matière a été enchâssée sur nos autels pendant tout un siècle, il est également vrai que c'est l'Esprit qui aujourd'hui prendra sa place".

Ces paroles du père du fascisme représentent une clé pour la juste compréhension de la signification et de l'importance de ce produit caractéristique de notre époque. Car si le fascisme, dans sa plus pure expression, est vraiment une chose de l'Esprit, si, au-delà et derrière l'apparence superficielle d'un phénomène local, il jouit d'une interprétation ésotérique d'une signification transcendante pour l'humanité entière, s'il peut être considéré non pas comme un étalage extérieur d'aspects sensationnels, mais comme un message intérieur de nouvelle philosophie de vie - cette philosophie de vie qui doit prendre la place de notre individualisme glorifié et, néanmoins, si poignant et insatisfaisant parce que si brutalement destructeur - il est alors encore possible que le *"Déclin de l'Occident"* prophétisé soit définitivement arrêté et qu'à sa place, nous assistions à la naissance d'une nouvelle et plus grande Renaissance.

"La vie de l'homme est plus qu'une vie animale, c'est aussi, et surtout, la vie de l'Esprit".
-Tolstoï

CHAPITRE II : IDEALISME FASCISTE ET MATERIALISME MODERNE

L'homme est au-dessus, en dehors, et contre la Nature.

L'homme est une partie et un produit de la Nature.

Ces deux visions de l'homme, comme les deux pôles de l'Être, placées en antithèse l'un par rapport à l'autre et séparées par un gouffre infranchissable, représentent les clés de la juste compréhension de ces deux philosophies contrastées de notre époque : l'Idéalisme fasciste et le Matérialisme moderne.

Le moment où nous considérons l'homme comme un être doué des dons de l'Esprit, et donc doté du pouvoir de création, de la capacité de transcender les contingences de sa vie matérielle, du désir de s'élever au-dessus du déterminisme des événements extérieurs et des besoins intérieurs, de l'aspiration à une vie qui n'est pas de cette terre mais qui appartient au pays magique de ses croyances et de ses rêves, ce moment marque aussi notre entrée dans le domaine de l'idéalisme fasciste.

Le moment, au contraire, où nous pensons à l'homme lié au monde de la nature, incapable de se libérer des chaînes et des entraves de ses expériences sensorielles, un animal parmi les animaux - la seule différence entre sa vie et la leur étant sa soumission particulière à l'action de mystérieuses lois économiques qui peuvent faire de l'existence du plus grand nombre de ses frères un véritable enfer sur terre - ce moment marque aussi notre connaissance du matérialisme, la doctrine philosophique qui caractérise le mode de vie d'une si grande partie du monde moderne.

Le matérialisme, certes, n'est pas un produit de notre époque. Comme un cours d'eau qui sous-tend l'étendue verdoyante des prairies et des pâturages opulents et qui, de temps à autre, remonte à la surface de la terre pour disparaître à nouveau, englouti dans un cours souterrain, ainsi le matérialisme - ou ses équivalents : le naturalisme et le réalisme - est, depuis les débuts de l'histoire, remonté de temps à autre à la surface de la vie consciente de l'homme et a façonné le type de sa réaction à son environnement et à la vie de ses semblables. En effet, l'homme porte en lui, au plus profond de sa nature, les instincts primitifs de tous les animaux. Des vagues récurrentes d'exaltation spirituelle font passer ces instincts à l'arrière-plan de sa vie consciente, mais dès que la vague s'apaise, dès que la voix intérieure devient terne et inarticulée, ces instincts reviennent facilement et invariablement au premier plan pour s'affirmer contre les créations de l'esprit.

C'est ainsi que l'ascension du christianisme a détruit ce qui restera peut-être la forme la plus grossière de matérialisme que le monde n’ait jamais connue, pour faire place, avec le temps, à une forme plus nouvelle et plus subtile. C'est ainsi que la vision resplendissante du Royaume de Dieu, qui avait éclairé pour un temps l'horizon de la vie de l'homme, inspiré ses pensées, ému son cœur, perdit peu à peu de son éclat et s'effaça finalement en une image floue et déformée.

C'est ainsi que la certitude d'une vie meilleure s'est transformée lentement en souvenir d'une promesse qui ne s'est jamais réalisée et ne devait jamais, peut-être, se réaliser. C'est ainsi, enfin, que le terrain a été préparé pour la montée du matérialisme moderne, né avec la naissance de la science, devenu luxuriant avec la croissance de la machine, et devenu à la fin une véritable religion avec la création par l'homme d'idoles pour son culte telles que la richesse, le confort, le succès et le progrès. Et pourtant, il n'y a jamais eu d'appel plus fort à ce qu'il y a de meilleur en l'homme que l'appel lancé par le christianisme.

L'idéalisme qui en est issu, et qui constitue en quelque sorte son principal trait caractéristique, s'adressait toujours directement à l'âme et par l'âme. Il parlait d'un monde de valeurs qui n'étaient pas de cette terre et qui transcendaient de loin tout ce que la terre pouvait offrir. Elle parlait d'une autre vie, plus séduisante que la vie terrestre actuelle, une vie invisible aux yeux des mortels, mais néanmoins beaucoup plus vivante que toute autre chose perçue. Elle parlait, enfin, de l'existence d'une autre forme de réalité, inconnue de l'homme dans son état ordinaire, mais dont il pouvait avoir des aperçus fugitifs dans ses rares moments de conscience mystique ; et, parlant de cette réalité comme de la seule réalité, elle dénonçait celle que l'esprit appréhende par l'intermédiaire de l'expérience des sens, comme une réalité des plus illusoires et trompeuses. Tel était, et tel est d'ailleurs toujours, le message délivré par l'Idéalisme religieux issu du christianisme.

Ce message, l'homme l'a vécu une fois ; ce message, l'homme l'a cru une fois. Hélas ! comme cette époque et cette croyance font partie du passé. Pour l'homme moderne, la vie présente et terrestre est la seule vie qui l'intéresse. De tels domaines d'action insoupçonnés s'offrent à ses yeux ; de telles possibilités de travail, de réalisations, de découvertes, d'inventions, jamais imaginées, la science les a mises à sa disposition ; ses outils et ses objectifs sont si nombreux que l'homme moderne croit - à tort ou à raison - que toute son énergie, toute sa puissance, toute son ambition doivent être consacrées à la vie du monde de l'expérience quotidienne, ce monde dont il sent qu'il fait partie intégrante et qui lui offre des promesses si grandes et si séduisantes.

L'autre monde, celui de l'Esprit, est devenu indiciblement lointain et étrange. Les valeurs que l'homme moderne chérit et convoite ne sont pas des valeurs invisibles et spirituelles, mais des valeurs matérielles et tangibles. La présence d'une automobile dans chaque garage et d'un poulet dans chaque casserole ? Il fut un temps, au contraire, et il n'y a pas si longtemps que l'humanité l'a déjà oublié, où le chef d'une nation revendiquait comme bénédiction suprême pour son peuple la réalisation d'idéaux tels que le respect de l'âge, l'amour de tous les hommes, la poursuite de la vérité, la quête de la beauté, la recherche de la perfection.

Comment l'idéalisme religieux peut-il, dans un monde aussi changé, reconquérir la position qu'il a perdue : cette position de prééminence dans la direction des affaires des hommes qui a été usurpée par les dieux du matérialisme ? Il est clair qu'il n'y a plus d'espoir ; du moins pas pour le moment. Un temps viendra, peut-être dans un avenir beaucoup plus proche que nous voudrions le croire, où la Religion reprendra son emprise sur la vie de l'homme. Mais pour le moment, soyons sincères avec nous-mêmes, la religion est une chose vide pour l'homme moderne, et l'idéalisme religieux une formule dépourvue de tout sens, de toute valeur, de tout attrait.

Et pourtant, l'homme moderne n'est pas et ne peut pas être satisfait de la vie dans son état actuel. Tragique, infiniment plus tragique, en effet, que la débâcle de notre organisation économique, est cette décadence d'une authentique vie de l'esprit qu'illustrent l'idolâtrie dominante de notre vie religieuse, la mesquinerie sordide de notre vie sociale, la futilité vide de notre vie intellectuelle et les efforts stériles de notre vie artistique.

Les églises se sont multipliées, mais pas une nouvelle parole de salut n'en sort. Les universités ont augmenté en nombre, mais l'apprentissage académique étouffe toute activité spirituelle. Les bibliothèques couvrent le pays, mais l'information a pris la place de l'érudition. La connaissance se répand, mais elle est unilatérale, superficielle, partielle, ce qui est la plus dangereuse de toutes les formes de connaissance. La science, incapable d'approcher le noyau de la réalité ultime, prétend néanmoins assumer le rôle d'arbitre de la vie de l'homme.

L'Intelligence et la Méthode ont pris la place de l'Intuition et de l'Imagination. Aucun grand Art ne voit le jour.

" Toute croyance s'est éteinte, nous n'avons aucune foi en nos dieux, aucune croyance en la République. Les grands principes n'existent plus. Les intérêts matériels règnent en maître. La multitude demande du pain et des distractions."

En vérité, notre époque rappelle étrangement les jours de décadence d'autres formes de culture ; une fois encore, l'homme, maintenant engagé dans une quête anxieuse et acharnée d'expériences sensorielles plus complètes et plus satisfaisantes, pourrait atteindre beaucoup plus tôt qu'il ne le pense la fin de la route sur laquelle il a voyagé au cours des trois cents dernières années. Alors, quand il sera forcé d'opérer un demi-tour et d'affronter l'épreuve de ce qui constitue les réalités suprêmes de sa vie et de son monde, qu'est-ce qui peut lui être offert comme ancrage pour sa vie intérieure, cette vie qu'il peut répudier, mais qu'il ne pourra jamais renier ?

C'est donc à une époque comme la nôtre, où tout indique la destruction et le chaos, où le *"Déclin de l'Occident"* tant redouté semble plus que jamais une possibilité inévitable, où le soutien de la religion a disparu et où les principes de l'idéalisme religieux sont totalement discrédités, qu'une nouvelle forme d'idéalisme ne peut manquer de surgir pour délivrer un nouveau message d'espoir à l'humanité et remodeler non seulement le cours, mais les fondements mêmes de la vie humaine.

C'est à une époque comme la nôtre, où le seul bonheur de l'homme se trouve dans la seule jouissance des sens, où la vie religieuse de l'homme n'est plus qu'une exécution superficielle de pratiques rituelles et dénuées de sens, où la vie de l'esprit est à son plus bas niveau, qu'il y a un grand besoin d'un nouveau renouveau de l'Idéalisme en tant que philosophie et mode de vie. Quels seront les aspects de ce nouvel idéalisme ? Il ne peut pas, évidemment, être une réaffirmation des vieilles théories et des vieux principes.

Il ne peut pas non plus être une discussion académique de systèmes abstraits de croyances sans relation avec le monde des faits. Pour être une force vitale dans la vie de l'homme moderne, le nouvel idéalisme doit avant tout délivrer un message en phase avec les besoins de cette vie telle qu'elle est vécue aujourd'hui, et non telle qu'elle devrait être vécue dans un avenir qui pourrait ne jamais se lever. En outre, le nouvel Idéalisme doit nécessairement prendre en compte toute la complexité du monde moderne.

Nier cette complexité, ou ignorer certains aspects de ce monde, signerait d'avance la perte de toute doctrine philosophique qui tente d'interpréter ou d'orienter l'état actuel des choses. Tout le domaine des faits, des expériences et des valeurs, né avec la naissance de la Science, doit donc être amené, dans le cadre de la synthèse supérieure du nouvel Idéalisme, à une relation congruente et harmonieuse avec tous les autres domaines de la vie de l'homme. Enfin, le nouvel Idéalisme ne doit pas rester un passe-temps intellectuel de l'élite, mais doit imprégner la vie des masses.

C'est aux masses et non à une minorité que le nouvel idéalisme doit apporter son message de salut, et l'apporter sous une forme qui le rende facilement intelligible et facilement accepté - car le salut n'est pas un privilège des intellectuels, mais un besoin du peuple. C'est-à-dire le salut contre ce qui fait oublier au peuple l'existence de quelque chose de plus élevé et de plus noble que la vie du corps, et le conduit à échanger, contre la croyance en la réalité durable des choses invisibles, sa croyance en la fugacité illusoire et trompeuse du monde des sens. Avant tout, le message du nouvel Idéalisme doit être un message pour l'homme d'aujourd'hui : l'homme que nous connaissons tous ; l'un d'entre nous, notre frère, frère en esprit sinon en chair, avec nos vices et nos vertus, nos espoirs et nos échecs, nos peines et nos joies, nos aspirations et nos rêves.

Ce n'est qu'ainsi que le nouvel Idéalisme pourra conquérir une place dans notre esprit et dans notre cœur, changer tout notre mode de vie et ainsi réaliser notre propre salut, notre mode de vie, et ainsi réaliser notre propre salut.

Tels doivent être les traits distinctifs du nouvel idéalisme ; tels sont en effet les traits distinctifs de l'idéalisme fasciste. Pour les comprendre en détail, il suffit de prendre connaissance de leur forme abrégée dans l'exposé bref mais magistral des principes du fascisme par Mussolini lui-même.

"Le fascisme est action et pensée : action dans laquelle la doctrine est immanente, et doctrine découlant d'un système donné de forces historiques dans lequel il s'insère et les travaille de l'intérieur.

Il a donc une forme liée aux contingences du temps et de l'espace ; mais il a aussi un contenu idéal qui en fait l'expression de la vérité dans les régions supérieures de l'histoire de la pensée. Il n'y a aucune possibilité d'exercer une influence spirituelle dans le monde comme une volonté humaine dominant la volonté des autres, à moins d'avoir une conception à la fois du transitoire et de la réalité spécifique sur laquelle cette action doit s'exercer, et de la réalité permanente et universelle à laquelle le transitoire appartient et a son être.

Pour connaître les hommes, il faut connaître l'homme ; et pour connaître l'homme, il faut connaître la réalité et ses lois. Il ne peut y avoir de conception de l'Etat qui ne soit pas fondamentalement une conception de la vie : ce peut être une philosophie de l'intuition, ou un système d'idées évoluant dans le cadre de la logique ou concentré dans une vision ou une foi, mais c'est toujours, au moins potentiellement, une conception organique du monde. Ainsi, nombre des expressions pratiques du fascisme - telles que l'organisation du parti, le système d'éducation, la discipline - ne peuvent être comprises que si on les considère en relation avec son attitude générale à l'égard du monde ; une attitude véritablement spirituelle.

Le fascisme ne voit pas seulement dans le monde ces aspects superficiels, matériels, dans lesquels l'homme apparaît comme un individu, debout, égocentrique, soumis à la loi naturelle qui le pousse instinctivement vers une vie de plaisir momentané égoïste ; il ne voit pas seulement l'individu mais la nation et le pays ; des individus et des générations liés par une loi morale, des traditions communes et une mission qui, supprimant l'instinct de vie confiné dans un bref cycle de plaisir, construit une vie supérieure, fondée sur le devoir, une vie libérée des limites du temps et de l'espace, dans laquelle l'individu, par le sacrifice de soi, le renoncement à l'intérêt personnel, par la mort elle-même, peut atteindre cette existence purement spirituelle dans laquelle consiste sa valeur en tant qu'homme.

Il s'agit donc d'une conception spirituelle, issue de la réaction générale du siècle contre le positivisme matérialiste et flasque du XIXe siècle. Antipositiviste, mais positive ; ni sceptique, ni agnostique ; ni pessimiste, ni faussement optimiste comme le sont, en général, les doctrines (toutes négatives) qui placent le centre de la vie en dehors de l'homme ; alors que, par l'exercice de son libre arbitre, l'homme peut et doit créer son propre monde.

Le fascisme veut que l'homme soit actif et qu'il s'engage dans l'action avec toutes ses énergies ; il veut qu'il soit conscient des difficultés qui l'assaillent et prêt à les surmonter. Elle conçoit la vie comme une lutte dans laquelle il incombe à l'homme de gagner pour lui-même une place vraiment digne, en se préparant d'abord (physiquement, moralement, intellectuellement) à devenir l'outil nécessaire pour la gagner. Ainsi pour l'individu, ainsi pour la nation, ainsi pour l'humanité.

D'où la haute valeur de la culture sous toutes ses formes (artistique, religieuse, scientifique) et l'importance capitale de l'éducation. D'où aussi la valeur essentielle du travail, par lequel l'homme subjugue la nature et crée le monde humain (économique, politique, éthique, intellectuel). Cette conception positive de la vie est évidemment une conception éthique. Elle

investit tout le champ du réel ainsi que les activités humaines qui le maîtrisent. Aucune action n'échappe au jugement moral ; aucune activité ne peut être dépouillée de la valeur qu'une finalité morale confère à toute chose. C'est pourquoi la vie, telle que la conçoit le fasciste, est sérieuse, austère, religieuse ; toutes ses manifestations se situent dans un monde soutenu par des forces morales et soumis à des responsabilités spirituelles.

Le fasciste dédaigne une vie "facile". La conception fasciste de la vie est une conception religieuse dans laquelle l'homme est considéré dans sa relation immanente à une loi supérieure, dotée d'une volonté objective qui transcende l'individu et l'élève à l'appartenance consciente à une société spirituelle.

Dans la conception fasciste de l'histoire, l'homme n'est homme qu'en vertu du processus spirituel auquel il contribue en tant que membre de la famille, du groupe social, de la nation, et de l'histoire à laquelle toutes les nations apportent leur contribution. D'où la grande valeur de la tradition dans les archives, dans la langue, dans les coutumes, dans les règles de la vie sociale. En dehors de l'histoire, l'homme n'est pas une entité. Le fascisme s'oppose donc à toutes les abstractions individualistes fondées sur le matérialisme du XVIIIe siècle ; il s'oppose à toutes les utopies et innovations jacobines.

Il ne croit pas à la possibilité du bonheur sur terre, tel qu'il est conçu par la littérature économiste du XVIIIe siècle, et il rejette donc la notion téléologique selon laquelle la famille humaine parviendra à un moment donné à régler définitivement toutes ses difficultés. Cette notion va à l'encontre de l'expérience qui enseigne que la vie est un flux continu et un processus d'évolution.

En politique, le fascisme vise au réalisme ; en pratique, il désire s'occuper uniquement des problèmes qui sont les produits spontanés des conditions historiques et qui trouvent ou suggèrent leurs propres solutions. Ce n'est qu'en entrant dans le processus de la réalité et en prenant possession des forces qui y sont à l'œuvre que l'homme peut agir sur l'homme et sur la nature."

Tel est le "*Manifeste*" de l'idéalisme fasciste. Tel est le message du fascisme. Ce message est un appel : un appel à la vie nouvelle. L'esprit humain a trop longtemps souffert de l'esclavage de la nature. Trop longtemps l'homme a vénéré les faux dieux des possessions matérielles. La nouvelle vie, le mode de vie fasciste, sera une nouvelle création de l'esprit humain, enfin éveillé à la pleine conscience de sa dignité. En frappant à la racine du mal qui empoisonne les sources mêmes de son être, le fascisme dit à l'homme qu'il est grand temps pour lui de se placer définitivement au-dessus, en dehors et contre la Nature.

En tranchant brusquement le nœud gordien qui le maintien esclave de ses besoins physiologiques et de ses entraves matérielles, le fascisme dit à l'homme :

"Lève-toi enfin, entre dans ta vie, atteins la pleine stature de ton être, remplis ta mission dans le monde, sois le maître de ton propre destin".

Le mode de vie fasciste est donc la vie telle qu'elle doit être vécue : une vie de dévotion aux idéaux qui forment la substance même du monde de l'Esprit, ce monde de valeurs intemporelles et absolues qui participe de l'essence de Dieu et auquel appartient la véritable essence de l'homme.

Dans le mode de vie fasciste, l'homme, devenu enfin conscient de son sens de la responsabilité envers ses semblables, transformera en un fait la conception de la fraternité de tous les êtres humains, en une réalité la vision du lien indissoluble qui fait de leurs destinées un tout

indissociable. Dans la conception fasciste de la vie, il n'y a pas de place pour un système social qui accorde à quelques individus privilégiés le droit de contrôler la vie de cent millions ou plus de ses semblables ; pour un système social qui, sous les apparences de formes politiques démocratiques, cache la forme la plus révoltante d'esclavage économique que les masses aient jamais connue, et qui, dénonçant par conséquent la tyrannie politique, tente et réussit à imposer au peuple la pire des tyrannies : celle qui consiste à le priver de son droit à l'expression, de son droit au travail, de son droit au pain.

Dans le mode de vie fasciste, il n'y a pas de place pour un type de culture qui ne serait qu'un sport intellectuel d'élite : la vraie culture est pour le fascisme l'épanouissement spontané de l'esprit intérieur, lorsqu'une nation entière est stimulée par l'appel vivifiant à une vie supérieure, à une vie de devoir, de sacrifice et d'héroïsme. Dans le mode de vie fasciste, il n'y a pas de place pour un type de civilisation qui a sapé les fondements mêmes de tout progrès humain - ce qui a mis des lustres à naître du chaos de la brutalité et de la sauvagerie et qui restera les réalisations suprêmes de l'homme - à savoir ces institutions appelées Église, Famille et État.

Dans le mode de vie fasciste, il n'y a pas de religion en dehors de l'Église, pas d'amour en dehors de la famille, pas de liberté en dehors de l'État. La réalisation d'un tel mode de vie exige que l'homme redevienne croyant en la réalité de l'invisible, exige qu'il adopte à nouveau une attitude humble face aux mystères non résolus de la vie et de la mort, de la naissance et de la création, exige qu'il fasse à nouveau l'expérience de la puissance des grandes forces de l'Esprit. C'est alors, et alors seulement, qu'il sera prêt pour le nouveau printemps de son monde intérieur, pour le grand réveil de l'humanité, son moi intérieur, pour la renaissance à venir de la nouvelle vie.

"La vie a un sens : trouver ce sens est ma viande et ma boisson".
- Browning

CHAPITRE III : LE FASCISME ET LE SENS DE LA VIE

Il y a une question que l'homme s'est toujours posée à chaque moment crucial de son histoire, et cette question est :

"Quel est le sens et le but de cette vie qui est la mienne ? A-t-elle une mission à remplir, un but à atteindre, un plan à réaliser ? Ou n'est-elle qu'un simple récit plein de fureur qui ne signifie rien ?"

Poussé par la nécessité de donner une réponse à une question qui ne peut rester sans réponse, l'homme a été contraint d'examiner d'un œil critique les fondements, le déroulement et les aspects de la vie humaine, pour découvrir s'ils laissent entrevoir un sens transcendant et un but digne.

C'est ainsi que le voyant hindou a découvert que la vie a un sens et que ce sens consiste en l'identification de la conscience individuelle avec la conscience du Tout, et que le véritable but de la vie est le Nirvana, cet état béni dans lequel il y a extinction de tout ce qui entrave la possibilité d'une telle identification.

Le penseur grec, au contraire, trouvait le sens de la vie dans le dévouement total et joyeux de tous les efforts individuels à la poursuite d'un idéal, et le but de la vie dans le développement harmonieux et la perfection ultime de toutes les facultés humaines. Nous voyons les Romains trouver ce sens dans le culte du Droit, de l'Ordre, de la Justice, et leur vie nationale devenir féconde et triomphante. Nous les voyons perdre peu à peu ce sens, et la civilisation qu'ils ont créée devenir d'autant plus stérile et finalement décliner.

Les Pères chrétiens, en revanche, considéraient que la vie humaine n'est qu'une préparation à une vie plus élevée et plus noble qui doit être vécue non pas sur cette terre mais dans un autre monde - un monde dont nous n'avons aucune connaissance et dont l'existence ne peut être ni prouvée ni réfutée - et que le but de la vie n'est pas l'extinction de l'individualité ou la perfection de la personnalité, mais le salut de notre propre moi et la rédemption de notre propre moi.

Nous voyons cette vision de la vie illuminer un cycle complet de l'histoire humaine et assister, ébahis et émerveillés, à l'élévation exultante de ces puissantes symphonies de pierre que sont les cathédrales gothiques. Nous voyons les hommes de la Renaissance trouver ce sens dans le triomphe de l'Esprit intérieur et leur vie devenir une magnifique gloire d'expression spirituelle. Tout au long de l'histoire, nous assistons, en d'autres termes, au déploiement de pouvoirs et d'énergies au sein de l'homme, de nature presque divine, d'essence presque divine, chaque fois que sa quête anxieuse du sens de la vie l'a conduit à visualiser et à vénérer une réalité plus profonde, située derrière et au-delà du monde immédiat et étroitement lié à son propre moi. Mais avec l'avènement de l'homme moderne, la scène change.

L'homme ne se préoccupe plus des idéaux de la beauté, de la loi, de l'autorité ; il ne s'intéresse plus à la vie de l'au-delà ; il ne vit plus pour le triomphe de l'esprit intérieur. Avec l'avènement des temps modernes, l'homme se préoccupe simplement et uniquement de son propre bien-être, et comme ce bien-être ne signifie que la satisfaction de ses besoins et de ses désirs corporels, une vision de la vie totalement matérialiste, qui n'a pas de place pour le culte de choses aussi intangibles que le culte des Idéaux, triomphe sur et contre tout ce qui avait été considéré comme grand, digne et valable dans la vie humaine.

C'est ainsi que l'homme moderne, rejetant toutes les autres interprétations du sens de la vie en tant qu'expressions d'un passé mort et bientôt oublié, soutient qu'il est très douteux que la vie ait un sens, et que, au mieux, ce sens ne consiste qu'en la réalisation la plus complète possible de ses propres possibilités, et que le but de la vie est de parvenir à cette réalisation ici sur cette terre et non dans un monde hypothétique qui pourrait ne jamais exister et à un moment futur qui pourrait ne jamais se produire.

Conformément à cette conception de la vie, l'homme moderne a mené une guerre implacable contre tout ce qui lui paraissait constituer une restriction à sa liberté, car ce n'est que dans une liberté sans entrave qu'il croit possible de réaliser son désir de vivre. Il a donc rejeté toutes les prétentions de l'Église sur sa conduite de vie, toutes les prétentions de l'État sur sa personne et ses biens, toutes les prétentions de la famille sur son temps, ses énergies et ses affections.

Pour satisfaire à sa conception de la vie, il a exigé et obtenu que la fonction de l'Église soit limitée à l'institution de pratiques rituelles dénuées de sens, qui ont pu être autrefois l'expression de vérités profondes, mais qui ne sont plus aujourd'hui que des formes sans substance, les ornements d'un spectacle dont l'esprit a fui. Il a également exigé et obtenu que l'État devienne une créature de sa volonté, dont la fonction principale doit être celle d'une institution capable de protéger sa vie, son peuple et ses biens tout en interférant le moins possible avec ses entreprises, ses plans et ses projets. Enfin, il a exigé et obtenu que la Famille soit transformée d'une institution de relations et de liens permanents en une institution de caractère transitoire, qui peut être temporairement patronnée, facilement dissoute et légèrement considérée.

Pour que tout cela se réalise, il a fait un slogan du mot Liberté, qui est devenu pour lui un mot vraiment magique, capable d'ouvrir les portes du ciel sur la terre, et de lui offrir ce qu'il a toujours cherché et qu'il n'a jamais trouvé parce qu'il ne peut pas être trouvé : c'est-à-dire le bonheur matériel et sensuel. Au nom de la liberté religieuse, il a sapé la Religion, au nom de la liberté politique, il a annulé l'État, au nom de la liberté économique, il a asservi ses frères, au nom de la liberté personnelle, il a détruit la Famille. Une vision profondément matérialiste de la vie humaine a ainsi entraîné le triomphe de la volonté animale de vivre de l'individu sur ses aspirations spirituelles, et l'effondrement des institutions qui ont mis des lustres à voir le jour et qui représentent les véritables réalisations de l'homme sur cette terre.

Très révélateurs sont, par conséquent, les signes des temps. Il nous est donné d'assister au spectacle, à la fois triste et amusant, d'un homme, qui n'a jamais pu transformer une relation de corps en une communion d'âmes, qui change de femme pour la troisième, quatrième ou cinquième fois, dans l'espoir d'atteindre le mirage d'un accomplissement amoureux qui reste toujours hors de portée comme une véritable Fata Morgana. L'homme a perdu tout sens des responsabilités : responsabilité envers l'esprit qui l'appelle à faire de ses actions extérieures l'expression d'une vie intérieure, responsabilité envers ses semblables qui deviennent l'instrument et le pion de ses désirs égoïstes, responsabilité envers l'État qui exige de ses citoyens de nouvelles générations vouées non pas à la poursuite des désirs de l'ego mais au service des besoins de la patrie.

Nous assistons aussi au spectacle risible de l'homme qui dit : *"Il n'y a pas de Dieu"*, et qui, après avoir pensé à Dieu comme au gendarme de ses vertus, croit que son rejet verbal d'un Pouvoir redouté peut lui ouvrir la porte qui conduit au chemin des plaisirs incontrôlés. Nous assistons, encore, au spectacle quotidien de l'homme d'affaires condamnant l'ingérence de l'État dans ses affaires, et rêvant d'un temps où il pourra être complètement libre de poursuivre son but de gains monétaires impitoyables.

Nous assistons, enfin, au spectacle des grands intérêts industriels, bancaires et autres qui, contrôlant l'État comme ils le font aujourd'hui, sont en mesure d'exploiter de la manière la plus inhumaine et la

plus égoïste la vie de l'homme ordinaire. Les signes des temps sont en effet très éloquents. Ils crient haut et fort que la conception actuelle de la vie humaine, de son sens, de sa finalité et de son objectif, ne peut que conduire au chaos et au désespoir et à la chute finale de la civilisation occidentale.

Lorsque le fossé qui sépare ceux qui ont de ceux qui n'ont pas est devenu si large et si profond qu'il ne peut plus être comblé ; lorsque ceux dont l'existence n'est que l'ombre d'une véritable vie humaine sont sur le point de se rebeller contre les quelques personnes qui font de cette existence un tel enfer sur terre ; quand la propagande communiste effrénée a enseigné aux masses qu'il n'y a qu'un seul moyen de mettre fin au martyre de l'homme ordinaire aux mains de ses quelques frères plus puissants parce que plus fortunés, et que ce moyen est celui de la destruction, de la haine et de la mort ; quand le seul idéal qui vaille la peine d'être défendu est devenu l'idéal d'une société de fourmis ou d'abeilles, divisant également tous les biens de la société.

Lorsque l'opinion, aujourd'hui avancée, selon laquelle il n'y a pas de Dieu qui vaille la peine d'être adoré, pas de famille qui vaille la peine de vivre, pas de patrie qui vaille la peine de mourir, sera devenue une croyance généralisée et complètement acceptée, un grand pas aura été accompli sur la voie qui ramène l'homme de son état actuel à son état primitif d'animal parmi les animaux, préoccupé par ses besoins corporels, oublieux de l'appel de l'Esprit, sourd à la voix de la conscience.

Ce tableau peut sembler bien trop noir pour être réalisable. Mais des choses plus étranges que l'accomplissement de cette terrible prophétie se sont produites dans l'histoire de l'homme ! Nous ne devons jamais oublier que d'autres civilisations bien plus importantes que la nôtre du point de vue des réalisations spirituelles - le seul véritable critère de comparaison possible - sont apparues sur cette terre, ont fleuri en de magnifiques produits d'expression spirituelle et ont disparu à nouveau, englouties dans les ombres de l'oubli et recouvertes par quelques couches de sable ou par la végétation triomphante de la terre.

Un nouvel âge des ténèbres est encore possible, et il se lèvera sur nous bien assez tôt, à moins que nous ne retrouvions un sens à la vie, un but différent de la satisfaction des sens, et, enfin, un nouveau but pour nos efforts, aujourd'hui si implacablement frustrés par le vide, la vacuité et la futilité du but que nous essayons si désespérément et encore si vainement d'atteindre. C'est la possibilité d'un tel âge des ténèbres que le fascisme tente avec acharnement et succès de conjurer en nous enseignant à nouveau la vérité selon laquelle nous devons visualiser et vénérer une réalité plus profonde située derrière et au-delà du monde immédiat et étroitement lié au moi, si nous voulons trouver la paix, atteindre le salut et restaurer la dignité et le but de notre vie.

A ce moment extrêmement critique de notre histoire, où le sort de toute une civilisation est en jeu, le fascisme relève une fois de plus le défi et à la question perplexe, vieille de plusieurs siècles, il répond avec insistance que la vie a un sens, qu'elle a un but et un objectif, et qu'elle a une valeur, une dignité et une beauté. Lorsque nous prendrons conscience que notre individualité est vraiment et pleinement réalisée dans ces institutions et par ces institutions appelées la Famille, l'Eglise, la Nation et l'Etat, alors et seulement alors nous réaliserons la grande signification et la profonde portée de la philosophie fasciste de la vie.

Le fascisme soutient en effet que le sens de la vie ne se trouve que dans la réalisation d'une pleine vie de l'Esprit ; que cette réalisation n'est à son tour atteinte que lorsque les besoins, les aspirations et les désirs spirituels de l'individu sont enracinés, intégrés et nourris dans la Famille, l'Église, la Nation et l'État ; que ces institutions, qui forment le cadre de toute vie de l'Esprit, jouissent à leur tour d'une existence propre, intemporelle et absolue, dont l'essence participe de l'Esprit lui-même et n'est pas subordonnée à la volonté et les actions de l'homme.

Dans la philosophie fasciste de la vie, l'homme s'élève d'abord à la capacité d'un véritable être spirituel lorsqu'il trouve dans la famille quelque chose dans lequel et par lequel il peut exprimer et réaliser ses premiers besoins spirituels - puis dans l'église, une institution qui lui offre un nouveau débouché pour ces besoins spirituels non satisfaits par la famille. Ensuite, dans la Nation, il trouve quelque chose qui exprime la continuité fondamentale de son existence humaine dans des limites déterminées de l'espace, et l'unité fondamentale qui est à la racine même de la vie. Enfin, dans l'Etat, il trouve un organisme qui laisse une large place à l'expression de sa vie spirituelle, un organisme né de l'acte conscient de restreindre, de sa propre volonté, le plein jeu de son activité et toute l'étendue de sa liberté ; de laisser ses propres droits, ses propres libertés, ses propres opportunités, à ces semblables liés par les mêmes lois, les mêmes devoirs, la même autorité.

La Famille, l'Eglise, la Nation, l'Etat sont les quatre points cardinaux de la vie de l'homme ; grâce à eux, cette vie peut s'épanouir dans l'expression d'un grand accomplissement spirituel ; en les niant, elle ne peut que revenir à un état de satisfaction de besoins animaux indignes du nom d'humain. On pourrait choisir des centaines de citations tirées des œuvres des penseurs fascistes, à ajouter ici pour étayer cette interprétation fasciste très caractéristique du rapport de l'individu à ces quatre institutions cardinales. Il suffira, je crois, d'en rapporter quelques-unes des œuvres de Balbino Giuliano et de Giovanni Gentile.

"La Famille - soutient Giuliano - *en tant qu'élément de base de la société, a une finalité qui va au-delà de la reproduction de la vie et a trait à la première formation de la structure physique et spirituelle de l'individu. La Nation est la forme fondamentale de différenciation de l'Esprit, la continuité permanente qui sous-tend les changements de l'activité créatrice de l'Esprit ; l'expression concrète qui doit délimiter et déterminer l'universalité humaine pour que cette abstraction puisse atteindre la vie réelle.*

En dehors de la vie concrète d'une nation, il n'y a ni humanité, ni individu humain, car l'individu n'est vraiment humain que lorsqu'il fait partie d'une nation dont il reçoit à la fois la pensée et les langues, les souvenirs et les idéaux : toute la richesse spirituelle, en somme, qui constitue la partie la plus intime de sa personnalité. L'État est une collectivité organisée qui prend naissance dans le cœur de l'individu... lorsque celui-ci se rend compte qu'une intime affinité d'esprit et une identité fondamentale d'intérêts le lient aux autres individus... lorsqu'il se rend compte que cette collectivité organisée constitue l'entité surhumaine dans laquelle se trouve l'essence la plus intime de sa personnalité et de ses idéaux... lorsqu'il ressent le besoin de s'imposer des lois qui limitent son activité dans l'intérêt du bien commun... lorsqu'il crée une puissance qui représente l'autorité suprême de l'institution et impose l'obéissance et le respect de la loi."

Et Giovanni Gentile dit :

"L'individu qui, au plus profond de sa volonté, est la volonté même de l'État dans la synthèse des deux termes : autorité et liberté, est aussi l'individu qui, par cette volonté, trouve la solution de ses problèmes moraux et religieux. Et pour l'homme catholique, cette solution ne se trouve qu'en vivant au sein de l'Église et sous sa discipline. D'où la nécessité pour l'État fasciste de reconnaître l'autorité religieuse de l'Église, pour parvenir à la réalisation des buts mêmes de l'État."

En conclusion, si l'homme, pour atteindre le salut, doit être amené de nouveau à visualiser et à vénérer une réalité plus profonde que le monde immédiat et étroitement lié au moi, il y a un moyen, et un seul moyen de le conduire au but, dit le fascisme, et ce moyen est le culte renouvelé de la Famille, de l'Église, de la Nation et de l'État. Ce culte donnera à nouveau un sens à la vie ; avec ce

culte, la vie trouvera à nouveau un but ; par ce culte, la vie atteindra finalement son but lointain et magnifique qui n'est rien d'autre que la spiritualisation de l'homme.

"La conduite est les trois quarts de la vie".
-Matthew Arnold

CHAPITRE IV : LE FASCISME ET LA CONDUITE DE LA VIE

Toute théorie ou tout système pratique de vie ne peut être, en fin de compte, justifié que par la vie elle-même.

Ce n'est que dans la mesure où cette théorie ou ce système rend la vie meilleure, plus riche, plus complète, que l'on peut prétendre à une gloire durable. C'est donc en comparant la vie du pays où le fascisme a pris naissance dans les années qui ont immédiatement précédé cette naissance et dans les années qui l'ont suivie, que nous devenons particulièrement attentifs aux prétentions du fascisme à une reconnaissance mondiale. Il est maintenant incontestable et communément admis, même par ses plus farouches adversaires, que le fascisme a transformé la vie de l'Italie.

Un esprit nouveau imprègne toutes les couches de la société, le souffle d'une nouvelle renaissance fait vibrer le vieux pays jusqu'à ses accords les plus profonds. L'attente de quelque chose de grand, de quelque chose de merveilleux encore à venir, et prêt à venir, est là dans l'air, galvanisant toutes les énergies de la nation en une suprême expression de puissance.

Et le suspense ne peut qu'accroître la tension et ajouter aux effets dynamiques de la libération des énergies refoulées, quand cette libération aura lieu. Dans ces conditions, il reste d'une importance capitale pour nous de découvrir la cause secrète du succès du fascisme, et d'apprendre si cette cause secrète du succès du fascisme, et d'apprendre si cette cause secrète peut être à l'œuvre dans un champ d'action plus vaste, et exercer ainsi une influence plus profonde et plus large sur la vie de l'humanité.

La conduite de la vie ne peut être laissée au choix individuel des gens ; elle ne peut dépendre de leurs goûts et de leurs dégoûts individuels ; elle doit l'être, Au contraire, elle est déterminée pour eux par une puissance qui les dépasse et les englobe : l'État. Parce que c'est sur l'État que repose le devoir et la tâche de réaliser l'idéal national, parce que l'État seul est conscient des fins et des objectifs de la vie de la nation.

Ce principe cardinal du fascisme, pleinement réalisé dans la pratique comme dans la théorie, met un terme à toute la période de l'histoire humaine caractérisée par la croyance en l'homme et en ses pouvoirs ; cette période qui a commencé avec la Réforme, a conduit à la Révolution française et à la Déclaration des droits de l'homme, et s'est terminée, finalement, par l'état actuel de chaos et de désespoir du monde moderne. La conduite de la vie doit reposer sur trois grands principes inaltérables - soutient le fascisme - à savoir : le principe de l'Unité, le principe de l'Autorité et le principe du Devoir.

> *"Un seul lien invisible unit les destinées de tous les habitants d'une même nation. Il ne peut y avoir de joie ou de douleur pour un seul individu, de bien ou de mal pour lui, qui n'affecte pas en fin de compte le bien-être de toute la nation."*

C'est le premier principe de la conduite fasciste de la vie, et celui dont les conséquences se révèlent les plus profondes dans la vie d'une nation. Si nous avons toujours trouvé, dit le fascisme, des terrains aussi mouvants pour les fondements d'une vie sociale durable et satisfaisante, c'est simplement parce que nous avons oublié que le bien de l'ensemble ne peut dépendre du bien-être matériel de l'individu, que la vie même de l'individu dépend et fait partie de la vie d'une entité beaucoup plus grande et d'une signification beaucoup plus profonde que son petit ego, à savoir la nation dont il est partie intégrante et qui constitue pour lui l'essence suprême de la race. Jamais, à coup sûr, un système social et politique n'avait avancé de telles prétentions sur le monde intérieur de

l'homme que cette prétention du fascisme à déterminer pour lui les formes de conduite ; jamais cette régénération de la vie sociale et politique, toujours rêvée, jamais réalisée, n'avait été aussi proche de la réalisation. Le premier principe de la conduite fasciste de la vie repose sur la croyance mystique de l'unité de tous les êtres vivants ; le second principe, le principe de l'autorité, repose sur une autre croyance mystique : celle de l'essence divine du héros. Non pas le héros militaire, mais le héros au sens où l'entendait Thomas Carlyle : le héros de l'âme.

"Trouvez dans n'importe quel pays l'homme le plus capable qui y existe, élevez-le à la place suprême et à la loyauté, révérez-le, vous avez un gouvernement parfait pour ce pays ; aucune urne, aucune éloquence parlementaire, aucun vote, aucune construction de constitution ou autre machinerie quelconque ne peut l'améliorer d'un iota. C'est l'État parfait, le pays idéal".

Ainsi s'exprimait Carlyle dans sa conférence sur le héros en tant que roi, prononcée le vingt-deux mai 1840. Et ses paroles ne sont pas moins vraies aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a cent ans il y a des années. Non, encore plus proche de la vérité, si c'est possible, et vraie dans un sens encore plus profond que Carlyle ne l'a jamais pensé.

Car la réalité ultime de l'Univers, qui se trouve derrière et au-delà du royaume trompeur des apparences, ne se révèle pas indistinctement et également à tous les hommes. Il y a l'Homme dans l'abstrait en tant qu'être pensant et spirituel ; il y a des hommes dans le concret, doués à des degrés divers des dons de ces éléments divins que sont la pensée et l'âme. Nous participons tous au divin, mais le Héros parmi nous y participe dans une mesure plus complète que tous. Il est en relation plus directe, plus immédiate avec la source de toute connaissance, de toute sagesse, de tout amour.

Ce qu'il voit dans la vie, nous ne le voyons pas ; il est même inutile que nous nous efforcions de mieux comprendre la vie, de mieux comprendre la nature, car nous ne pourrons jamais lever le voile de mystère qui recouvre l'aspect ultime de la réalité. Nous nous efforçons vainement, par l'observation, l'expérimentation, l'analyse, la logique, d'atteindre le cœur de l'être. Les plus hautes vérités nous sont cachées. Seul l'éclair magique d'un moment d'intuition suprême, cet éclair qui rend pour un instant l'homme semblable à Dieu, peut révéler la Vérité. Et nous ne connaîtrons jamais l'extase de ce moment. Les dons suprêmes de synthèse, d'intuition, de révélation, nous sont refusés ; ils appartiennent à juste titre au héros et à nul autre. Et s'il n'y a pas de héros dans un pays, l'obscurité s'abat sur la terre ; l'obscurité provenant de la confusion des idées contradictoires, des croyances contradictoires, des volontés contradictoires. On peut alors se rendre compte immédiatement de l'impossibilité absolue de concilier un tel article de foi avec une croyance naïve dans la sagesse de la masse, la direction du plus grand nombre, la valeur suprême de la démocratie.

Le jour viendra peut-être, et nous l'espérons tous sincèrement et prions pour cela, où tous les hommes seront des héros, mais au stade actuel de l'évolution humaine, laissons seulement le plus grand parmi les grands gouverner et diriger, parce qu'il voit plus profond et plus loin que nous ne pourrons jamais voir, parce qu'il sait ce que nous ne pourrons jamais savoir, parce qu'il est un don de Dieu. Mais si le principe de l'autorité reconnaît qu'en définitive il doit y avoir un pouvoir suprême, il n'est cependant pas complètement épuisé par cette reconnaissance.

Le fascisme soutient, en effet, que l'État doit être un organisme social, politique, économique, moral et religieux construit comme une pyramide au sommet de laquelle se trouve le héros national, le plus grand homme de son temps et de sa nation, et conduisant à ce héros national par une série ininterrompue de pouvoirs continuellement élargis et disposés en hiérarchie.

La hiérarchie devient ainsi l'essence même de l'Autorité et l'arrangement hiérarchique de la Société son expression la plus vraie dans le monde des hommes. Toute la reconnaissance de la valeur d'un homme s'exprime dans la place qu'il occupe dans la hiérarchie ; toute la reconnaissance de la valeur

de l'homme s'exprime dans la place qu'il occupe dans la hiérarchie. Les fonctions de la vie sociale et politique d'un homme sont contenues dans les fonctions qu'il doit remplir en tant que membre de la hiérarchie. Aucun homme n'est un paria dans le système social du fascisme, aucun homme n'est sans valeur ; aucun homme, donc, qui appartient à la nation fasciste et à sa vie.

Ce n'est donc pas le moindre titre de gloire du fascisme que d'avoir réalisé cette réalisation nouvelle de la fraternité humaine à une époque considérée, de l'avis général, comme une époque de décadence morale suprême et inévitable. Mais ces deux grands principes de l'unité de tous les êtres humains et de la dévotion à l'autorité exprimée à travers une échelle de valeurs humaines, ne peuvent être séparés - selon le fascisme - du troisième et plus grand principe de tous : le principe du Devoir. Et c'est peut-être dans cette conception du devoir comme force motrice suprême des actions de l'homme, et dans la croyance qu'une telle conception peut être transformée en réalité vivante, que le fascisme révèle le plus clairement le profond idéalisme qui sous-tend sa philosophie.

Il y a des lois fondamentales auxquelles la nature morale de l'homme doit inévitablement se conformer, et selon lesquelles la conduite de la vie de l'homme sur cette terre doit se dérouler, si cette vie doit remplir son but élevé, dit le fascisme.

On pense généralement que ces lois sont dérivées des résultats pragmatiques du comportement humain. Aucune pensée n'est, peut-être, plus éloignée de la vérité que celle-ci. Ces lois étaient à l'origine, et sont encore, à la base de la constitution même de l'Univers, et la nature morale de l'Homme sera progressivement façonnée au cours des âges de manière à rendre l'Homme capable de s'y conformer. La tentative de supplanter ces lois s'avérera toujours vaine, car tout effort ou processus humain contraire à l'ordre éternel des choses, tel qu'il existe dans le royaume de l'Absolu, doit nécessairement être voué à l'échec. Et comme toute loi morale préexiste au royaume de l'Absolu, en tant que manifestation intemporelle de l'Esprit, il suffit que l'Homme découvre en lui les possibilités d'un progrès moral ultérieur pour que l'Idée Divine s'incarne dans une Loi Humaine, et que l'Idéal devienne Réalité.

Il était donc inévitable, selon le fascisme, que tôt ou tard l'homme, dans son progrès moral, ait découvert et appliqué à sa vie pratique le principe du devoir. L'homme est doué de raison et il est doué d'une capacité sociale. Il a fait jusqu'à présent un plein usage de son premier don. Il est grand temps, dit le fascisme, qu'il réalise toutes les possibilités contenues dans le second.

L'homme, en d'autres termes, doit être éveillé à ce sens de la responsabilité envers son prochain qui est compris sous le nom de devoir. Et tant que ce sens de la responsabilité n'est pas entièrement éveillé et actif dans sa vie, il n'a pas droit au nom d'homme. En commun avec tout le règne animal, l'Homme possède ses droits, mais, seul dans l'Univers. Il est tenu de reconnaître ses devoirs.

La doctrine du Devoir est clairement l'héritage de la pensée de Mazzini. A côté de Dante en importance, bien que n'étant pas à côté de lui le processus du temps, se trouve, pour le fascisme et sa philosophie, le grand apôtre du *"Risorgimento"* italien, Giuseppe Mazzini. Si Dante a laissé en héritage au fascisme la conception de la mission historique de Rome, la vision d'un empire mondial comme seul moyen d'instaurer une paix perpétuelle, la conscience du rapport intime entre le monde de Dieu et le monde des hommes, Mazzini, lui, a laissé en héritage cette pensée, la plus radicale de toutes, à savoir que la vie sociale ne peut trouver sa véritable expression que lorsque, à la théorie du Droit, l'individu substitue et adopte la théorie du Devoir. Le monde moderne n'a jamais entendu de paroles plus ambitieuses et révolutionnaires que celles-ci :

"Le droit est la foi de l'individu. Le devoir est la foi collective commune. Le droit ne peut qu'organiser la résistance ; il peut détruire, mais il ne peut pas fonder. Le devoir construit, associe et unit ; il découle d'une loi générale, alors que le droit ne découle que de la volonté

humaine. Rien n'interdit donc la lutte contre le Droit ; tout individu peut se révolter contre le droit d'un autre qui lui est préjudiciable ; et le seul juge qui reste entre les adversaires est la Force. Les sociétés fondées sur le devoir ne seraient pas obligées d'avoir recours à la force ; le devoir, une fois admis comme règle, exclut la possibilité de la lutte ; et en soumettant l'individu au but général, il attaque la racine même des maux que le droit est incapable de prévenir et qu'il ne peut que guérir. La doctrine des Droits met fin au sacrifice et annule le martyre du monde ; dans toute théorie des droits individuels, les intérêts deviennent la force directrice et motrice et le martyre une absurdité, car quels intérêts peuvent perdurer au-delà du tombeau !"

La vie ainsi, telle que la conçoit le fascisme, est *"sérieuse, austère, religieuse, et son développement se fait dans un monde soutenu par les forces morales et responsables de l'esprit."* Cela signifie, à son tour, qu'être fasciste, c'est, de toutes les choses, la plus difficile du monde. Celui qui souscrit à la doctrine du fascisme souscrit également à des règles de conduite qui font appel à sa volonté de vivre une vie sensuelle satisfaisante. La vie du fasciste est une vie d'abnégation ascétique, d'abnégation héroïque, d'abnégation morale et d'enthousiasme religieux.

Le vrai fasciste ne travaille pas seulement pour lui-même, mais aussi pour sa nation ; il ne croit pas en un univers sans Dieu, mais en un univers qui existe par la volonté de Dieu ; il adore ce Dieu, non pas comme une entité lointaine et abstraite n'ayant aucun lien intime avec sa vie individuelle, mais comme une chose dont il s'est séparé à la naissance, à laquelle il peut faire appel avec confiance dans la vie et qu'il rejoindra à la mort ; le vrai fasciste renonce à la réalisation de ses droits pour l'accomplissement de ses devoirs ; s'efforce de faire de l'amour une expression de l'âme plutôt qu'une jouissance des sens ; considère l'unité de la famille comme une chose sacrée et le mariage monogamique comme le test suprême et la véritable fin de l'amour ; respecte cet arrangement hiérarchique de la société qui, par étapes successives, confère l'Autorité primaire d'origine divine aux hommes investis du pouvoir de gouverner leurs semblables ; est prêt à sacrifier son plaisir personnel pour le bien-être de ses frères, prêt à souffrir pour le bien-être de sa famille, prêt à mourir pour le bien-être de son pays et, enfin, le vrai fasciste est prêt à renoncer à toute revendication de liberté personnelle si celle-ci entre en conflit avec la réalisation du véritable but de la vie : la spiritualisation de l'homme.

Les efforts fascistes consacrés à un but aussi grand que la spiritualisation de la vie humaine seront-ils couronnés de succès ? Le jour où l'homme croira et agira comme un être vraiment moral, ne reconnaissant aucune autre loi de la vie plus grande que la loi morale, pourra encore poindre alors.

"Rares sont les écrivains qui ont eu l'audace d'affirmer que le fascisme est essentiellement un mouvement mystico-religieux."
-N. Coco

CHAPITRE V : L'ÉTHIQUE FASCISTE

"Le fascisme rejette la doctrine du matérialisme et toute autre doctrine qui tente d'expliquer l'histoire complexe des sociétés humaines du point de vue étroit et exclusif de la prééminence des intérêts matériels."

Ces paroles de Mussolini, prononcées le 6 janvier 1923, doivent être considérées comme les prolégomènes de toute la philosophie fasciste. Ils caractérisent d'emblée ce nouveau système de philosophie qui fait son apparition dans le domaine de la pensée, comme étant essentiellement une nouvelle forme d'idéalisme. La philosophie fasciste, telle qu'elle a été développée par ses penseurs les plus représentatifs, commence, en effet, par la reconnaissance explicite de la dualité fondamentale et irréductible de la Réalité, la dualité Sujet-Objet.

Cette reconnaissance, quand elle n'est pas vivifiée par un principe philosophique encore plus élevé, conduit à une impasse sans solution, ou avec des solutions caractérisées par des contradictions et des négations. Mais la philosophie des penseurs fascistes, ayant posé l'existence de la dualité Sujet-Objet, résout immédiatement cette dualité par la reconnaissance que toute Réalité, qu'elle soit apparemment extérieure à nous, ou partie intégrante de nous-mêmes, ne peut être appréhendée que si elle est transformée en pensée pure.

La synthèse : monde extérieur - données de l'expérience - états de conscience - processus mental - pensée, présuppose à son tour l'existence de l'Idée. L'Idée est au fond la Réalité elle-même, c'est-à-dire la Réalité avant que son unité ne se transforme en la dualité Sujet-Objet, et après que cette dualité se résout à nouveau en pensée pure.

La pensée devient ainsi pour le fascisme le critère même de la Vérité.

"Aucun aspect de la Réalité, écrit un penseur fasciste*, ne peut participer à la Vérité qui est en dehors de la Pensée".*

Sur les bases posées par cette conception idéaliste de la Réalité, le fascisme construit la structure de sa philosophie et, en particulier, de son éthique qui étendent avidement toutes leurs racines dans le sol fertile de ce nouvel Idéalisme.

Toutes les théories fascistes de l'éthique commencent par reconnaître que la moralité est toujours en devenir, n'est jamais définitive. Elle est toujours en devenir, parce que le processus qui résout l'appréhension des relations morales du monde extérieur en pure pensée, se poursuit éternellement. Toutes ces relations préexistent en tant qu'Idées dans le royaume de l'Absolu ; dans ce royaume, ce qui est en dehors du temps et de l'espace, mais devient pensée dans un royaume qui est essentiellement caractérisé par la séquence du temps. En outre, la moralité n'est jamais définitive, car l'esprit humain ne peut que s'élever, par de lentes étapes successives et sans fin, jusqu'au plan où la pensée pure revêt le caractère de l'Absolu.

La morale doit donc accepter le monde extérieur tel qu'il se présente à l'appréhension de l'intellect, elle ne peut se façonner un monde extérieur arbitraire de valeurs morales et de relations morales projetées par l'esprit. Et le domaine de l'éthique n'est pas la législation de lois morales arbitraires, mais la transformation en lois, par le processus de la pensée, des relations morales que l'homme découvre comme existant dans le monde extérieur à un moment et un lieu donné. Considérés sous cet angle, toutes les questions morales, tous les problèmes moraux acquièrent une nouvelle signification.

"Qu'est-ce que la vie, en effet ?" demande le fascisme, et sa réponse est que la vie n'est au fond qu'un simple état d'équilibre toujours atteint, toujours rompu ; le moment où cet équilibre devient définitif, ce moment marque le passage de la vie et l'apparition de la mort. Le bien et le mal sont donc les conditions premières de l'existence même, de la possibilité même de la vie. L'éthique fasciste, qui, comme tous les systèmes d'éthique, se préoccupe avant tout du bien et du mal, ne les nie pas, mais les accepte lorsqu'ils se présentent comme des sujets de pensée, et construit sur eux sa structure de moralité individuelle et sociale. Selon les mots de Mussolini :

"La lutte est à l'origine de toutes choses, car la vie est pleine de contrastes ; il y a l'amour et la haine, le blanc et le noir, la nuit et le jour, le bien et le mal, et tant que ces contrastes ne seront pas réduits à un équilibre, la lutte restera toujours à la racine de la nature humaine, comme une fatalité suprême, et dans l'ensemble, c'est bien qu'il en soit ainsi".

De la morale sociale, le problème de la guerre et de la paix est sans doute le problème primordial. On a beaucoup écrit depuis des temps immémoriaux sur le mal de la guerre et le bien de la paix, à tel point qu'aborder à nouveau le sujet revient à tomber dans une banale répétition. Et pourtant, c'est surtout dans l'examen de ce problème que se manifeste clairement l'originalité de la philosophie fasciste.

A la lumière de la philosophie fasciste, l'éternel problème de la guerre et de la paix acquiert un sens plus profond et reçoit une solution caractéristique frappante. S'il est vrai, en effet, que toute vie n'est, au fond, rien d'autre qu'un état d'équilibre éternellement détruit, éternellement renouvelé, il est également vrai que la possibilité même de sa réalisation sur la terre implique la perpétuation dans le temps et l'espace de cette dualité d'éléments guerriers de construction et de destruction.

Le moment où cette dualité se résout en unité avec le triomphe temporaire de l'un des deux éléments fondamentaux, ce moment marque aussi le passage de la vie et l'apparition de la mort. Et ce qui est vrai pour l'individu l'est d'autant plus pour la vie d'une nation.

On peut dire que les nations ne vivent pleinement, en effet, que dans les rares moments de l'histoire où les forces constructives ont atteint leur zénith, et où les forces destructives n'ont pas encore commencé à désintégrer la structure sociale. Ces moments rares justifient toutes les années de préparation patiente, de construction laborieuse, de sacrifices méconnus. Oui, tout est justifié qui contribue à la réalisation de tels moments : même la guerre, si elle est nécessaire. Car ce qui donne un prix à la vie, ce n'est pas la paix, mais la vie elle-même. Et la mort ne doit pas être confondue avec la paix. Comme l'a dit le père du fascisme :

"la doctrine du pacifisme naît d'un renoncement à la lutte et d'un acte de lâcheté devant le sacrifice."

Tel est le credo guerrier du fascisme qui résonne de façon étrangement solitaire dans un monde devenu las des horreurs de la guerre, comme si la guerre ne faisait pas partie intégrante du drame de son existence et que, sans ce drame, cette existence n'avait aucun sens.

"L'humanité est encore et sera toujours une abstraction dans le temps et dans l'espace", disait Mussolini le 2 janvier 1921. *"Les hommes ne sont pas frères, ils ne veulent pas l'être et, évidemment, ils ne peuvent pas l'être. La paix est donc absurde, ou plutôt, elle est une pause nécessaire dans le processus de la guerre.*

Il y a quelque chose qui lie l'homme à son destin de lutte soit contre ses semblables, soit contre lui-même. Les motifs de la lutte peuvent changer indéfiniment, ils peuvent être économiques,

religieux, politiques, sentimentaux, mais l'héritage de Caïn et Abel semble être la réalité incontournable, tandis que la fraternité est une fable que les hommes écoutent entre le bivouac et la trêve".

Et le 6 février 1922, il dit :

"Je dois reconnaître que je ne crois pas à la paix éternelle. Dans ce monde, il y a des faits fondamentaux qui s'appellent la race, le progrès, le développement, la montée et le déclin des peuples ; des faits qui conduisent tous à des conflits qui souvent ne peuvent être résolus autrement que par la force armée."

Un an plus tard, il est encore plus catégorique.

"Je vois le monde tel qu'il est réellement ; c'est un monde d'égoïsme effréné. Si le monde était une Arcadie pastorale, ce serait une chose très agréable et très belle que de passer le temps parmi les nymphes et les bergers. Mais je ne vois pas cette Arcadie. Et même lorsque je regarde les grands drapeaux des grands principes qui flottent au vent, je ne manque pas de percevoir que derrière ces drapeaux, plus ou moins sacrés, se cachent des intérêts égoïstes qui cherchent leur place au soleil."

Une vision aussi profondément réaliste des circonstances réelles de la vie semble, à première vue, conduire au pessimisme et au désespoir. Il reste donc un grand titre de gloire du fascisme d'avoir su passer de cette vision à une synthèse plus élevée, une synthèse d'idéalisme inspirateur de l'âme. La guerre n'est ni bonne ni mauvaise - dit le fascisme - La guerre est une expérience de la race ; une expérience justifiée et expliquée par l'ensemble du processus historique qui a fait de l'humanité l'organisme social, moral et politique de notre époque. Si la paix est la condition première de la possibilité d'un tel processus, la guerre l'est aussi.

La paix perpétuelle signifie la fin de toute compétition, la disparition de toute ambition, la défaite de tout effort ; elle signifie, en somme, la léthargie au lieu de l'activité, la régression au lieu du progrès, la mort au lieu de la vie. Nous devons avoir le courage - dit le fascisme - d'affirmer, dans un monde lassé des horreurs de la guerre, qu'il est donné à l'homme de s'élever au-dessus de ces horreurs chaque fois que la guerre devient nécessaire au triomphe d'un Idéal. Mourir ou souffrir pour un tel triomphe, ce n'est pas mourir ou souffrir du tout, c'est vivre pour toujours.

Cette reconnaissance claire de la relation particulière des groupes nationaux avec leurs antagonismes nationaux fondamentalement incompatibles - antagonismes qui sont à la base même et, peut-être, la condition même de la vie plus grande de l'humanité - se résume donc en un appel à l'héroïsme, un appel à un renouvellement de l'esprit héroïque dans l'homme qui seul peut donner de la dignité à sa vie illusoire, transitoire, sans but et si poignant et insatisfaisant. Le problème même de la souffrance, de la quantité apparemment grande et inutile de chagrin et de douleur dans l'univers, est assombri par la reconnaissance du fascisme que seule la douleur nous permet d'appréhender les choses supérieures de la vie.

Et celui qui souffre n'est pas à plaindre, mais à envier. L'enjeu est très clair.

"Cela revient à choisir", disait Mussolini le 5 février 1924, *"entre les fausses théories de la vie et de l'histoire, et notre esprit latin romain carré, qui peut tenir compte de toute la Réalité, qui affronte la vie comme une lutte continue, et qui est prêt et disposé à mourir quand l'Idée appelle et que la grande cloche de l'histoire sonne."*

A côté des rapports entre les groupes nationaux, c'est aussi la préoccupation de l'Ethique des rapports entre l'individu et la Société. Et là encore, les principes de l'Éthique fasciste sont tout à fait originaux dans leur reconnaissance du caractère fondamental d'un tel rapport. L'éthique fasciste commence, en effet, par reconnaître que ce n'est pas l'individu qui confère un sens à la société, mais que c'est, au contraire, l'existence d'une société humaine qui détermine le caractère humain de l'individu. En d'autres termes, dans la philosophie fasciste, l'homme est déplacé de sa position privilégiée au centre de l'univers entier, et sa place est occupée par l'humanité, ou plutôt par cette expression collective de l'humanité appelée Nation.

"L'individualité ne peut devenir la base de la socialité sans se mettre en guerre contre tout ce qui est inclus dans la signification de l'individualité."

Ces mots d'un penseur fasciste expliquent toute l'attitude de l'éthique fasciste à l'égard des revendications de l'individu et son souci maximal de l'expression la plus complète de la vie de la nation.

" Il est nécessaire de subordonner l'individu à la famille - dit le même penseur : Antonio Pagano, dans son livre *"Idealismo e Nazionalismo"* - *la famille à la société civile et, enfin, la société à l'État. Ce n'est qu'ainsi, à travers un tel processus, que l'être matériel se transforme en un individu éthique, en une personne ; et, de simple partie de l'univers physique, devient une cellule de l'univers moral."*

Et c'est là que réside toute la signification profonde de l'Éthique fasciste : dans une réévaluation de cette relation fondamentale primaire de la vie qui est la relation Homme-Dieu-Univers.

Enfin, face à la question de la relation de l'Homme à ses semblables, le fascisme s'élève à la vision de cet état futur de la Société ; cet état dans lequel l'homme ne cherchera pas à asservir ses frères, ne s'érigera pas en maître, mais fera au contraire tout ce qui est en son pouvoir pour les élever à ce niveau supérieur de conscience où les normes éthiques règnent en maître.

"Les esclaves ne sont plus en dessous de nous, ils sont parmi nous".

Cette triste réflexion d'Amiel résume la condition du monde moderne durant toute cette période de l'histoire ouverte par la Révolution industrielle, et qui s'achève seulement maintenant dans la péninsule italienne : - une période caractérisée par l'asservissement brutal de l'homme à la machine, par l'appauvrissement progressif de tous ses traits spirituels, par la montée du grand dieu "*Business*", par l'abandon de la Tradition, par la négation du Passé, par la dégénérescence de l'Amour. Nous ne pouvons nier que nous avons parmi nous d'innombrables esclaves enchaînés à une vie de corvées insignifiantes, à la répétition monotone et mécanique d'une exécution de tâches quotidiennes dont toute âme s'est enfuie.

Mais ce que nous réalisons à peine, c'est que le nombre d'esclaves n'a cessé de croître et qu'il menace de nous engloutir tous, de noyer les quelques esprits humains libres qui subsistent encore. Il est clair que si nous ne rendons pas à tous ces millions d'êtres humains - privés de leur âme - le droit de créer la vie au fur et à mesure qu'ils vivent, ils conduiront l'humanité à la condamnation d'une existence mécanique dépourvue de toute valeur, de tout sens.

En d'autres termes, il faut redonner à l'artiste et à l'artisan l'envie de créer une activité ; il faut redonner à chaque individu le pouvoir de façonner son propre destin ; il faut lui redonner la possibilité de donner des formes toujours nouvelles à la vie personnelle et sociale ; il faut redonner à l'homme ce qu'il doit être : un être doué du don divin de la puissance créatrice, qui utilise cette puissance pour faire de sa vie une création de beauté.

Et ce que nous devons tous faire, tôt ou tard, dans le monde entier, le fascisme est fait déjà actuellement en Italie. Le fascisme, en rétablissant la prétention de l'artisan à faire de son œuvre une expression de son âme, tente de rendre à l'individu la conscience perdue de son pouvoir créateur, et à la Société la matière dont naissent tout Art, toute Littérature et toute Religion. Les normes de l'Éthique fasciste ne sont donc pas des normes abstraites de la vie, mais font partie intégrante de la substance même de la vie, et, en tant que telles, sont de véritables reflets, dans le monde transitoire de l'homme, de l'un des aspects du monde intemporel des Idées.

"Quand l'Individu est devenu si fort qu'il tend à tout absorber, il est temps pour lui d'être absorbé lui-même, et de se fondre, et de disparaître dans la Multitude et l'Univers."
-ELIE FAURE

CHAPITRE VI : FASCISME ET LIBERTÉ

La conception fasciste de la vie est si radicalement révolutionnaire dans tous ses aspects qu'elle justifie un traitement individuel étendu de chacun de ces aspects dans une analyse détaillée. Comme nous l'avons déjà vu, la conception générale, globale, est que la vie est une expression de l'âme et, comme telle, ne s'épanouit au mieux que lorsque ses revendications spirituelles sont pleinement reconnues et satisfaites.

Or, la nature de ces revendications est telle qu'elles entrent inévitablement en conflit avec toutes les aspirations, ambitions et désirs égoïstes de l'individu. La conception fasciste de la vie impose donc au monde intérieur de l'homme des exigences que l'être humain ordinaire se garde bien de satisfaire.

C'est de ce contraste entre les revendications de l'individu et celles de l'ensemble que naît le problème de la Liberté. Car le fascisme trouve nécessaire, dès le départ, d'enlever à l'homme ordinaire ce qu'on lui a appris et qu'il a appris à chérir le plus : la liberté individuelle. Et l'on peut affirmer, sans tomber dans l'exagération, que la réduction de la liberté personnelle s'est avérée être, et doit nécessairement être, une condition fondamentale du triomphe du fascisme.

Malheureusement, c'est justement à cause de cette restriction que la plus grande incompréhension du fascisme est apparue dans le monde, où la liberté personnelle est devenue presque la question primordiale de la vie. Mais le fascisme considère que la liberté personnelle n'est pas une fin en soi. La liberté personnelle est un simple moyen de réaliser une fin plus grande, à savoir la liberté de l'Esprit, c'est-à-dire la faculté de l'âme humaine de s'élever au-dessus du pouvoir des circonstances extérieures et des besoins intérieurs pour se consacrer au culte des idéaux qui constituent le véritable but de la vie.

Deux conceptions radicalement différentes de la Liberté s'affrontent donc, et il n'y a aucun espoir que l'abîme qui les sépare puisse jamais être comblé. Dans la conception fasciste, être libre, c'est ne plus être esclave de ses passions, de ses ambitions ou de ses désirs ; c'est être libre de vouloir ce qui est vrai, bon et juste, à tout moment, dans tous les cas ; c'est, en d'autres termes, réaliser ici, dans ce monde la véritable mission de l'homme.

Dans la conception individualiste, au contraire, être libre, c'est... suivre l'appel de sa propre nature ; adorer son propre Dieu ; penser, agir ou parler selon ce que lui dicte son propre esprit ; gagner, dépenser, épargner ou amasser à volonté ; accumuler des biens et en disposer selon ses propres caprices ou fantaisies ; atteindre tous les objectifs hédonistes : richesse, santé, bonheur ou plaisir. En d'autres termes, ne pas être entravé par des contraintes, des restrictions, des interdictions, des règles, des codes et des lois. Dans cette conception, la Liberté prend, comme le dit Spengler :

> *" La signification sanglante qu'elle a dans les âges en déclin. Ce que l'on entend par là, c'est : La libération de tous les liens de la civilisation, de toute forme et de toute coutume ; la fierté et la pauvreté tranquillement supportée, l'accomplissement silencieux du devoir, le renoncement au nom d'une tâche ou d'une conviction, la grandeur dans l'endurance de son destin, la loyauté, l'honneur, la responsabilité, les réalisations, tout cela un reproche constant aux humiliés et aux insultés."*

Ce qu'implique la conception individualiste de la Liberté n'est donc rien d'autre que la libération de toutes ces entraves extérieures nées du fait même que l'homme est contraint de vivre dans un état de société ; un état, donc, qui revendique fondamentalement toutes les formes de libertés individuelles, un état qui impose des restrictions à toute épreuve à cette forme de Liberté qui permettrait

l'expression complète de ses instincts, de ses désirs et de ses besoins. Mais, comme le dit Giovanni Gentile :

"La seule forme de liberté qui ne connaît pas de limites, pas de frontières, pas de restrictions, est la liberté de l'artiste, dans la mesure où l'art est un rêve qui représente une abstraction de la réalité ; cette réalité dont les autres hommes font partie, et qui comprend le monde auquel notre vie est liée. L'art peut donc se déployer dans ce monde libre de la fantaisie où l'individu est créateur et seigneur de ses propres créations. Et l'artiste est l'être qui cherche et trouve finalement que sa Liberté est en dehors de ce monde qui est le nôtre, où il y a la dure loi, qui limite l'individu et où il y a cette force qui pèse sur l'homme - une force supérieure à toute force naturelle ou humaine - que nous pouvons appeler Dieu ou le Destin, et qu'aucun pouvoir de la volonté ou de la science ne pourra jamais vaincre ou effacer".

En outre, la vérité est que, si les instincts fondamentaux de l'homme sont restés - à l'état civilisé - pratiquement les mêmes que ceux dont il était esclave à l'état naturel, ses désirs et ses besoins ne sont plus les mêmes mais ont été multipliés par mille, parce qu'ils naissent de l'accroissement même des agents civilisateurs.

Et plus une civilisation est développée, complète, complexe, plus elle offre de confort, d'attrait, de plaisir, plus l'individu devient l'esclave de besoins ou de désirs accrus. Les désirs que l'homme eût déjà du mal à satisfaire à l'état de nature perdent de leur importance par rapport aux autres besoins infiniment plus nombreux qui découlent de sa réaction à ce milieu artificiel que nous appelons la civilisation.

Si, à l'état de nature, il aspirait seulement à être libre de manger à satiété quand cela lui plaisait, de vagabonder à sa guise et d'aimer quand sa nature animale l'exigeait, aujourd'hui, à l'état civilisé, l'homme aspire à être libre d'adorer, de penser, de gagner et de garder un foyer, d'élever des enfants, de gagner sa vie, de dépenser, d'épargner, d'accumuler des biens.

En d'autres termes, la liberté à laquelle il aspirait dans son état de nature doit être multipliée par mille pour correspondre à la liberté à laquelle il aspire dans son état actuel. Mais, de même qu'à l'état de nature l'homme n'était pas libre de manger à satiété quand il lui plaisait, de vagabonder à son gré ou d'aimer quand il sentait l'appel de sa nature animale, parce qu'il trouvait sur son chemin des obstacles qu'il ne pouvait surmonter, de même il arrive que ce désir instinctif d'une liberté sans bornes pour atteindre, obtenir et conserver tous les biens que la civilisation fait défiler sous ses yeux, ne peut être satisfait et qu'il doit se contenter à tout moment d'une réalisation partielle de ses désirs.

Et, même en admettant que le progrès scientifique et la planification économique nationale permettent à chaque individu d'entrer en possession d'une quantité raisonnable de confort matériel, il n'en reste pas moins vrai qu'il est dans la nature même de l'homme de n'être à aucun moment satisfait de sa condition actuelle et, par conséquent, son désir ardent de gagner plus, de dépenser plus, d'épargner plus, d'accumuler plus de biens, rongera encore et toujours son cœur et lui fera souhaiter cette liberté magique qui n'est pas de ce monde, ou, du moins, pas du monde dans son état civilisé. La véritable liberté, la liberté absolue sans restriction, n'est pas l'enfant de la Liberté, mais la mère de l'Anarchie ; et en tant que telle, elle n'est pas le viatique d'un véritable État cultivé, mais son ennemi mortel.

Un véritable état cultivé signifie un état de société dans lequel les valeurs éthiques règnent en maître, et les valeurs éthiques présupposent dans tous les cas, des limitations de la liberté individuelle.

"Comme la chute d'une pierre dans une piscine tranquille dessine à la surface des cercles concentriques dont le diamètre s'élargit toujours jusqu'à s'étendre aux limites extrêmes de la piscine, ainsi les conséquences d'un acte humain qui semblait d'abord affecter la vie d'un seul homme s'étendent peu à peu pour affecter la vie de tous les hommes."

A la lumière de cette vérité, il n'y a pas, ou plutôt il ne devrait pas y avoir, d'être sur la terre qui puisse faire ce qu'il veut sans se préoccuper des conséquences de ses pensées, de ses paroles ou de ses actes ; et s'il y a un tel être, il ne mérite pas le nom d'homme. Tout être humain, en effet, se trouve confronté, à chaque instant de sa vie, au dilemme suivant si la satisfaction d'un certain désir, d'un certain instinct ou d'un certain besoin est en contradiction avec le bien-être de ses semblables, et s'il doit ou non favoriser la réalisation de cette satisfaction, quelles qu'en soient les conséquences ultimes.

C'est en prenant cette décision, en choisissant non pas ce qu'il sait qu'il désire, aime ou a besoin, mais ce que sa conscience lui dit qu'il doit choisir, même si ce choix implique la souffrance, la disgrâce, le martyre ou la mort, que l'être humain devient digne du nom d'homme. Alors, et seulement alors, il s'élève à la vision du vrai rôle, à la compréhension du vrai sens et à la connaissance de la vraie fonction de la Liberté. Alors, et alors seulement, les mots d'Amiel peuvent lui apparaître pleins de signification et il peut donner une réponse affirmative à la question pressante du penseur suisse :

"La responsabilité n'est-elle pas la racine ultime de l'être humain ?"

Dans ce monde d'activités humaines liées entre elles, il n'y a plus de place pour l'explication de la libre expression de la personnalité individuelle ; il n'y a de place que pour l'expression de cette même personnalité vue à la lumière de ses rapports avec les activités des autres êtres et la vraie Liberté est cette Liberté de l'Esprit qui seule peut nous libérer de toutes les limites, de toutes les entraves, de toutes les chaînes nées du monde de la nature et leur substituer celles qui proviennent de la vision et de la réalisation de la Loi morale dans le monde de l'Homme. Ce n'est que dans la mesure où un système politique et social refuse à l'Homme son droit inaliénable à cette forme de liberté que ce système politique et social est coupable devant Dieu et devant l'Homme.

Le fascisme ne nie pas ce droit, mais l'affirme, et non seulement l'affirme, mais en fait sa préoccupation suprême. Si l'individu était conscient de la grande mission de l'homme dans le monde, si l'être humain ordinaire était conscient du but et du sens de la vie humaine, s'il était, en d'autres termes, maître de lui-même, il n'y aurait pas besoin d'organismes extérieurs à sa propre conscience pour lui prescrire sa ligne de conduite.

Sachant exactement comment utiliser sa liberté pour favoriser le meilleur but de l'humanité, pour favoriser la bonne vie, c'est-à-dire la vie de l'esprit, l'individu n'aurait alors plus d'autres restrictions et exigences de sa liberté que celles qui découlent de son monde intérieur. Mais c'est un fait, un fait historique irréfutable, que l'être humain ordinaire ne sait pas utiliser sa liberté, ou plutôt il sait simplement l'utiliser pour satisfaire ses instincts et ses désirs. Et ce n'est que parce qu'il se trouve contraint de vivre dans un état de société qui le retient de mener à sa conclusion logique son hypothèse selon laquelle l'individu est le centre de l'univers entier.

Tout au long des âges, sa vie a donc été un triste compromis entre son désir d'expression personnelle et la nécessité de freiner ce désir si l'on voulait réaliser une certaine forme de vie sociale. Il est grand temps, au contraire, dit le fascisme, que l'individu soit ramené à la vision de sa véritable place dans l'univers ; il est grand temps qu'il apprenne à se maîtriser et à se contrôler ; il est grand temps que sa liberté lui soit retirée s'il veut réaliser le plus grand but de la vie : l'avancement de l'Esprit. Le jour où il aura appris à maîtriser son propre destin, ce jour-là signera pour l'homme son titre à la

liberté, une liberté totale, sans contrainte, et marquera ainsi pour lui la naissance de sa véritable virilité.

L'homme doit donc devenir le maître de lui-même, le maître de son propre destin. Tel est l'appel et le défi de notre époque ; tel est le message du fascisme. S'élever au-dessus de la puissance des circonstances extérieures et des besoins intérieurs, répondre à l'appel de l'Esprit, faire naître le divin en lui, tel doit être le véritable but des efforts de l'homme. Se dresser seul contre le monde cruel de sa nature animale ; contre la puissance maléfique de ses semblables ; contre le destin même, s'il le faut ; contre tout ce qui tend à le courber, à l'écraser, à l'étouffer dans son aspiration à la vie bonne ; oui, tel est le devoir et la gloire de l'Homme. Parce que si l'homme ne peut être que ce qu'il est actuellement, s'il n'y a aucun espoir de réaliser la vie bonne, alors ce que Nietzsche a dit devient suprêmement vrai et :

"L'homme est quelque chose qui doit être dépassé."

L'homme doit alors réaliser avec le fascisme que cette liberté n'est pas une fin en soi, mais un moyen pour atteindre une fin ; ou, selon les mots de Mussolini :

"La liberté n'est pas un droit mais un devoir."

Tels étant les principes qui inspirent le fascisme, toutes les tentatives des penseurs fascistes pour clarifier et justifier l'attitude du fascisme à l'égard du problème de la liberté sont superflues et ne vaudraient même pas la peine d'en faire état, si l'on ne pouvait y déceler la préoccupation constante de donner une raison théorique à ce qui était instinctivement ressenti.

Nous ne devons jamais oublier que la réalisation de l'Idée Fascisme est antérieure à toutes les tentatives de comprendre une telle réalisation à la lumière de la raison. Mais nous allons encore suivre la lutte de l'Idée vers son expression dans quelques-unes des déclarations les plus caractéristiques des penseurs fascistes. La première par ordre de temps et d'importance est celle déjà rapportée par Mussolini le 27 novembre 1922, lorsqu'il dit :

"La liberté n'est pas un droit mais un devoir".

L'année suivante, le 24 octobre, il a dit :

"La liberté sans ordre et sans discipline signifie dissolution et catastrophe".

Et le vingt-huit du même mois :

"Si pour la Liberté on veut arrêter le rythme calme et ordonné du travail de la nation ; si pour la Liberté, il faut insulter les symboles de la Religion, de la Patrie et de l'Etat ; alors, je déclare, en tant que Chef du gouvernement et Duce du Fascisme, qu'une telle Liberté ne sera jamais."

Il est possible de déceler dans ces paroles la préoccupation générée par l'état d'indiscipline de l'Italie avant la montée du fascisme et les tentatives de renouveler un tel état pendant le premier mois du régime fasciste. Ils ne peuvent donc pas être d'une portée universelle. Mais la suivante, prononcée le vingt-quatre mars 1924, est intemporelle et d'application catholique :

"Le concept de Liberté n'est pas un concept absolu, car dans la vie humaine, il n'y a rien d'absolu. La liberté n'est pas un droit, mais un devoir - n'est pas une concession, mais une conquête - n'est pas un symptôme d'égalité, mais de privilège. Le concept d'égalité change avec les changements d'époque.

Il y a une liberté des temps de paix qui n'est pas une liberté des temps de guerre. Il y a une liberté des temps de richesse qui ne peut être autorisée en temps de misère et de dépression.

Enfin, il y a la grande lutte silencieuse et continue ; la lutte entre l'État et l'individu ; entre l'État qui exige et l'individu qui tente d'échapper à ces exigences. Car l'individu, lorsqu'il est livré à lui-même, à moins qu'il ne soit un saint ou un héros, refuse toujours de payer les impôts, d'obéir aux lois ou de faire la guerre."

Dans ce discours de Mussolini, le rapport existant entre le degré de liberté accordé à l'individu et les prétentions supérieures de l'État, reçoit pour la première fois une pleine reconnaissance. Mais cette reconnaissance va bien au-delà de ce premier discours. Dans les mots des penseurs fascistes, la toute première condition de la réalisation de la vie bonne s'identifie à la condition de la suprématie de l'État sur l'individu.

Selon le fascisme, une vraie, une grande vie spirituelle ne peut avoir lieu que si l'État s'est élevé à une position de prééminence dans le monde des hommes. Les restrictions de la liberté se justifient donc d'emblée par cette nécessité d'élever l'État à sa juste position.

Comme le dit Giovanni Gentile, dans son livre - *"Qu'est-ce que le fascisme ?"* :

"La liberté est, certes, la fin suprême et le but de toute vie humaine, mais dans la mesure où l'éducation personnelle et sociale la réalise en évoquant cette volonté commune dans l'individu, elle se présente comme loi, et donc comme État. Le maximum de la liberté coïncide avec le maximum de la force de l'État."

Et, plus loin :

"Un État qui présuppose la liberté la nie précisément parce qu'il la présuppose, car il n'y a pas de liberté en dehors de la vie de l'esprit, qui, à la différence des êtres naturels, ne se présuppose pas, mais se crée, se conquiert et s'évoque lui-même. L'homme devient libre ; il ne l'est pas par nature. Et l'État est libéral en fait, et pas seulement en paroles, s'il favorise le développement de la liberté considérée comme un idéal à atteindre et non comme un droit naturel à garantir.

Et quand l'individu croit que s'il jouit de la liberté dans le plein sens du terme, une utopie bénie serait instaurée dans le monde, le fascisme répond par les mots de l'un de ses porte-parole : "L'individualité ne peut devenir la base de la socialité sans se mettre en guerre contre tout ce qui est inclus dans le sens de l'individualité".

La liberté ne peut donc pas se préoccuper des revendications de l'individu, mais doit trouver son souci maximum dans l'expression la plus complète de la vie de la nation, et de l'État qui de cette vie est la réalisation concrète.

"Il est nécessaire de subordonner l'individu à la famille", dit un autre penseur fasciste, Antonio Pagano, dans son livre "Idéalisme et nationalisme", "de la famille à la société civile et, enfin, de la société à l'État. Ce n'est qu'ainsi, par un tel processus, que l'être matériel se transforme en un individu éthique, en une personne, et que de simple partie d'un univers physique, il devient une cellule de l'univers moral."

Ce n'est donc pas l'individu qui confère un sens à la société, mais c'est l'existence d'une société humaine, l'existence de l'État, qui détermine le caractère humain de l'individu. Giovanni Gentile exprime avec beaucoup de force cette vérité fondamentale lorsqu'il dit :

"La philosophie du fascisme nie cette forme de liberté qui tente d'être en dehors de la loi, car ce n'est qu'à travers la loi, c'est-à-dire l'État, qu'il est possible de réaliser son existence dans le processus du temps dans la meilleure partie de la conscience et de la volonté du citoyen."

Nous sommes ramenés à concevoir la Liberté à travers la définition classique de Montesquieu :

"La liberté n'est autre chose que le droit de ne faire que ce que les lois permettent".

En même temps, nous voyons toute l'importance de la liberté personnelle s'effacer devant l'importance transcendante de la réalisation de l'Idéal de l'État-nation. Et ce n'est pas le moindre titre de gloire de Mussolini d'avoir saisi dès le début la véritable mission du fascisme comme pilier de la Liberté de l'État.

"L'œuvre de cinquante ans d'histoire et, surtout, la guerre, ont finalement fait des Italiens une nation. La tâche historique qui nous attend est de faire de cette nation un État national. Il s'agit d'une idée morale qui s'incarne dans un système de hiérarchies responsables, dont les membres, du plus haut au plus bas, ressentent l'orgueil et le privilège d'accomplir ce devoir particulier. Notre unique objectif doit être l'édification de cet être unique et unifié : l'État-nation, seul porteur de toute l'histoire, de tout l'avenir et de toute la puissance du peuple italien."

C'est ainsi qu'écrivait Mussolini dans son journal *"Il Popolo d'Italia"* le 2 janvier 1923, fixant à lui-même et au fascisme un programme qui devait animer tout un pays d'une vie nouvelle et qui, peut-être, à terme, animera le monde occidental tout entier. Car la fin de l'homme sur terre", dit un autre penseur fasciste, Francesco Ercole,

"n'est pas de vivre béni et inerte dans un paradis d'identité de tous les hommes qui rendrait la vie indigne d'être vécue ; c'est, au contraire, se consacrer en tant qu'individu au triomphe de ces valeurs nationales que l'histoire lui confie pour le progrès de la civilisation humaine."

Et encore Mussolini :

"La conception fasciste anti-individualiste de la vie est servante de l'État et elle ne tient compte de l'individu que dans la mesure où celui-ci ne fait qu'un avec l'État, qui représente la conscience et la volonté universelle de l'homme dans son existence historique. Le fascisme est donc pour la seule forme sérieuse de Liberté, la Liberté de l'État et de l'individu dans l'État."

La prophétie d'Elie Faure, telle qu'elle est racontée dans ces mots par lesquels s'ouvre ce chapitre, a été accomplie par le fascisme et l'individu est ainsi ramené à se fondre et à disparaître sinon dans la multitude et l'univers, dans cette expression collective de l'humanité qu'est l'État-nation.

DEUXIÈME PARTIE : LE FASCISME EN TANT QU'ORGANISATION POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

"L'âge des grands hommes est passé ; l'âge de la multitude, de la fourmilière commence..."
-F. AMIEL

CHAPITRE VII : FASCISME ET DÉMOCRATIE

Toutes les possibilités de réalisation de la démocratie reposent en fin de compte sur la croyance implicite en la capacité de l'homme du commun à savoir ce qui est bon, beau et vrai, c'est-à-dire sur la foi naïve et sans limite en sa sagesse.

Et parce qu'il a été généralement admis que la sagesse peut être enseignée, il était naturel d'espérer qu'avec le temps, l'homme du commun deviendrait sans aucun doute une incarnation vivante de toutes les vertus intellectuelles et morales.

Enfin, parce que les hommes en général croient que ce qu'ils espèrent être vrai est vrai, l'évangile de la démocratie comme nouvelle utopie a été immédiatement accepté et largement diffusé.

Toute l'histoire des temps modernes peut être caractérisée par la lutte, la victoire temporaire et la défaite finale, pour instaurer le royaume de la démocratie dans la société humaine, alors que cette société n'était pas prête - et ne l'est pas, et ne le sera peut-être jamais - à laisser l'homme ordinaire être l'arbitre de sa propre vie et de celle de son frère.

Mais cette phase de l'histoire humaine touche à sa fin, si elle ne l'a pas déjà fait. De plus en plus clairement et avec force, nous nous rendons compte que nous nous sommes trompés et que nous nous trompons encore, que des limites étroites constituent les frontières de la vie spirituelle, intellectuelle et morale de l'homme ordinaire, qu'il est par nature doué d'instincts mais non de sagesse, et qu'aucune quantité d'apprentissage, d'instruction, d'éducation, ne pourra jamais accroître sa stature humaine au-delà des limites fixées à ses possibilités au moment même de sa naissance.

Parce que nous ne pouvons apprendre que ce que nous apprenons de l'intérieur ; ce qui est en accord avec notre moi profond et peut être assimilé et devenir la nourriture de cet élément intangible et pourtant omniprésent de notre personnalité : l'esprit intérieur.

Nous offrons vainement la connaissance, l'éducation, la sagesse, à l'homme ordinaire. Il ne peut pas bénéficier de notre offre. La mère nature n'accorde à ses enfants humains que très peu de dons supérieurs d'intelligence, de compréhension et de spiritualité. Une fois de temps en temps, elle donne naissance à un Bouddha, un Confucius, un Platon, un Jésus, remplissant le monde entier de visions d'une vie supérieure ouvrant ses royaumes à l'accès de l'homme.

Puis, peut-être épuisée par son effort, elle retombe dans son rôle quotidien d'engendreuse de médiocrités, et ces visions d'une vie supérieure ne restent que des rêves d'hommes qui ne pourront jamais les réaliser. Dans ces conditions, il est presque criminel d'entretenir dans l'humanité l'espoir d'une véritable réalisation de l'idéal démocratique.

En agissant ainsi, en effet, nous excluons la possibilité d'un développement de la société humaine sur des voies plus conformes aux besoins, aux aspirations et aux possibilités inhérentes à la masse des hommes ; des hommes tels qu'ils sont réellement dans la nature et non tels que nous souhaitons

qu'ils soient. Le fascisme reconnaît donc d'emblée que la démocratie ne peut être réalisée et que, partout où elle a été essayée, elle a dégénéré tôt ou tard en une oligarchie d'autocrates tyranniques - qu'ils soient militaires, comme autrefois, ou financiers, comme à l'époque moderne. À une forme bâtarde d'organisation sociale et politique, qui, comme toutes les choses bâtardes, ne peut durer à cause de sa fausseté inhérente, le fascisme substitue une organisation authentique, propice à la vie, issue de la reconnaissance de la vérité fondamentale de la vie : la vérité que la masse des hommes est créée pour être gouvernée et non pour gouverner ; est créée pour être dirigée et non pour diriger, et est créée, finalement, pour être esclave et non pour être maître : esclave de ses instincts animaux, de ses besoins physiologiques, de ses émotions et de ses passions. Un jour viendra peut-être où tous les hommes seront autant de Socrate, mais en attendant ce jour, débarrassons-nous de ce grand mensonge qu'est l'idéal démocratique, débarrassons-nous de notre hypocrisie, soyons sincères, reconnaissons que l'homme moyen est inapte à diriger sa vie et notre vie, résignons-nous à la direction des meilleurs d'entre nous, pour notre bien et pour le bien de l'ensemble. Comme l'a dit Mussolini le 17 novembre 1922 :

> *"Nous voulons élever le peuple matériellement et spirituellement, mais pas parce que nous pensons que le nombre, la masse, la quantité peuvent créer dans le futur quelques types spéciaux de civilisation. Nous laissons ce type d'idéologie à ceux qui se proclament prêtres de cette religion mystérieuse."*

Et le 23 juillet 1933 :

> *"La démocratie... vit par et pour les mots.... Mais en temps de crise, le peuple ne demande pas qu'on lui fasse de la propagande... il veut qu'on lui donne des ordres."*

Ces paroles de Mussolini sont la clé du double aspect du fascisme : il se caractérise par son manque de confiance dans les masses et son grand objectif d'améliorer leurs conditions matérielles et spirituelles. Que doit faire l'État fasciste pour les innombrables êtres qui constituent les masses vivantes et palpitantes du peuple, avec leurs ambitions et leurs désirs, leurs amours et leurs haines, leurs rêves et leurs espoirs ? Que fera l'État fasciste pour eux et que peut-il attendre d'eux en retour ?

C'est dans la formulation d'une telle question et dans ses réponses que le fascisme se distingue le plus radicalement de tout système politique et social des temps modernes - parce que toute la vision du fascisme sur le rôle joué par les différents individus d'une nation, est basée sur une conception philosophique de la plus grande singularité et importance. Le fascisme rejette résolument le slogan si souvent et si bruyamment répété que tous les hommes sont créés égaux. Le fascisme soutient au contraire que tous les hommes sont créés inégaux dans leurs attributs intellectuels, spirituels, moraux et physiques.

Ce qui est commun à tous les hommes, c'est leur humanité. Mais ce n'est pas parce que la signification suprême de cette racine commune éclipse la signification de toutes les différences qui peuvent exister dans ces accessoires de la personnalité humaine que sont la pensée, la capacité créative, l'expression artistique, etc. ; parce que tous les hommes, qu'ils soient intelligents ou non, créateurs ou interprètes, penseurs ou ouvriers, artistes ou artisans, ne sont pourtant que des êtres humains, le fascisme considère que tous les membres d'une nation doivent se considérer comme les serviteurs d'une seule et même cause et donner, selon leurs possibilités innées, toute la mesure de leur dévouement au triomphe de cette cause.

Ce que l'humanité a perdu ainsi avec la perte de la démocratie politique, elle l'a gagné avec une revanche dans cette nouvelle conception d'une démocratie spirituelle où le plus grand et le plus petit ont, aux yeux de l'État, la même valeur ultime.

"Les hommes ne sont pas créés égaux mais doivent agir comme s'ils l'étaient".

Une grande partie du fascisme disparaîtra avec le temps, mais cet article de foi fera indubitablement partie du patrimoine spirituel de l'Humanité.

À la lumière des lourdes implications de cette conception philosophique fondamentale de la vie sociale, l'imposant édifice de récriminations contre les formes politiques extérieures du fascisme (dictature, militarisme, hiérarchie, etc.) et de regrets pour les jeux familiers perdus de la démocratie (bulletins de vote, gouvernement représentatif, etc.) perd son contour défini et devient une entité floue. Les critiques dont le fascisme fait l'objet lorsqu'il est confondu avec la dictature n'ont aucun fondement, parce que les deux termes ne sont pas synonymes, parce que le fascisme est quelque chose de plus, quelque chose d'infiniment plus grand que la dictature, parce que la forme particulière d'organisation politique du fascisme n'est rien d'autre qu'un outil nécessaire actuellement à l'édification de la vie d'une nation et parce que cet outil peut être utilisé ou écarté tour à tour selon l'occasion et les besoins, sans que cela n'affecte le moins du monde la vérité essentielle du fascisme.

Si le régime autoritaire est temporairement un élément nécessaire du fascisme, si le libéralisme doit être abandonné au profit d'une nouvelle forme de théorie sociale, si la démocratie est incompatible avec le véritable fascisme, Il n'en reste pas moins vrai que le fascisme n'implique pas nécessairement la dictature, que le libéralisme peut encore évoluer pour accepter comme réalité fondamentale de la vie, la dualité inhérente entre les possibilités inhérentes à l'homme en tant qu'individu et celles inhérentes à l'homme en tant qu'être social et abandonner pour toujours sa croyance utopique en l'homme comme maître de l'univers entier et que, finalement, la nouvelle démocratie peut être capable de choisir des héros comme chefs ; de véritables héros, et non des marionnettes démagogiques, et devienne ainsi une autre forme de fascisme sous un autre nom.

Mais sur sa route vers Canossa, la nouvelle démocratie doit renoncer à tout l'attirail des formes politiques périmées si elle veut s'identifier au fascisme, car le fascisme a un mépris total de ces formes politiques en général et des parlements en particulier.

Cette méfiance à l'égard des parlements, qui ne s'est généralisée que maintenant dans le monde entier, a été exprimée par F.T. Marinetti en Italie dès 1910.

" Le système parlementaire est presque partout une forme gaspillée ", disait-il. *"Il nous a donné quelques bons résultats ; il a créé une participation illusoire de la majorité au gouvernement ; je dis illusoire parce qu'il est prouvé que le peuple ne peut et ne veut jamais être représenté par des représentants qu'il ne sait pas choisir. Le peuple, par conséquent, reste toujours en dehors du gouvernement."* Et Mussolini, donnant les raisons de cette méfiance, disait le 8 juin 1923 :

"Le parlementarisme a été fatalement blessé par deux phénomènes typiques de notre époque : le syndicalisme et le journalisme. Le syndicalisme, parce qu'il se concentre en associations déterminées, toutes les personnes ayant des intérêts spéciaux et particuliers à défendre ; le journalisme, parce qu'il est le parlement quotidien, la tribune quotidienne où des hommes venus des universités, des industries, des sciences, de la vie même, discutent de tous les problèmes avec une connaissance que l'on trouve rarement sur les sièges des Parlements."

Un autre discours de Mussolini est encore plus percutant :

"Dans le monde entier, on a le sentiment que le système parlementaire, un système qui a perduré pendant quelques décennies dans l'histoire du XIXe siècle, a épuisé son utilité et qu'il est aujourd'hui insuffisant pour faire face à l'élan croissant des besoins et des passions de la

civilisation moderne. On sent partout que, dans cette société moderne, il est nécessaire de rétablir les principes d'ordre, de discipline, de hiérarchie, dans toute leur rigueur, sans lesquels la société humaine court au chaos et à la ruine."

Mais nulle part ailleurs, le plaidoyer contre le Parlement n'est aussi efficace que dans le *"Rapport de la Commission royale pour les réformes constitutionnelles."*

"Le système parlementaire est la dégénérescence la plus grave et la plus dangereuse des coutumes politiques. Il constitue une déviation complexe et une usurpation de pouvoirs. Il n'est pas en harmonie avec les origines et les bases historiques des parlements. Elle est manifestement opposée aux exigences logiques du régime constitutionnel et représentatif.

Et, ce qui est plus important, elle constitue un obstacle à la réalisation des fins supérieures de l'État. Le principe du suffrage universel, selon lequel tous les citoyens légalement qualifiés pour participer avec des droits de vote égaux à la vie politique du pays, est lié à l'idée qu'il est ou devrait être le meilleur moyen de satisfaire adéquatement la majorité des intérêts individuels ; idée à laquelle s'oppose et que supplante aujourd'hui l'idée que l'État est un principe autosuffisant ; qu'il n'est pas une somme, mais une synthèse des intérêts individuels et qu'il a donc ses propres fins supérieures et permanentes à suivre ; qu'il est, enfin, de nature morale et idéale plutôt qu'économique et matérielle".

Il est naturel que le déclin du Parlement implique la nécessité d'une nouvelle forme de gouvernement représentatif si la Démocratie politique doit survivre dans les pays qui en sont encore les plus ardents défenseurs. Mais en Italie, où la nécessité d'une perpétuation de la Démocratie est vigoureusement niée, la décadence du Parlement a conduit à cette transformation radicale des organes de l'Etat, transformation qui s'incarne dans le principe que le gouvernement émane du Roi et non du peuple, du pouvoir royal et non du Parlement.

Et parce que le système parlementaire repose en fin de compte sur deux hypothèses principales : la souveraineté du peuple et la capacité du peuple à déléguer cette souveraineté à des individus aptes à légiférer et à gouverner ; une fois que ces hypothèses sont niées et qu'à leur place, la souveraineté de l'État et le désir des masses d'être dirigées sont affirmés, le Parlement perd sa principale raison d'être en tant qu'organe suprême de l'État et devient simplement un autre moyen par lequel la voix des masses s'articule, et la nation prend conscience de ses problèmes, de ses aspirations et de ses besoins.

En outre, lorsque - comme dans l'État corporatif - le système d'organisation des classes laborieuses de la nation s'élève à une position de prééminence en tant qu'instrument politique de ces mêmes classes, le parlement est presque prêt à être dépouillé de son dernier vestige d'autorité et à déléguer son ancien pouvoir aux représentants de l'organisation corporative.

C'est d'ailleurs ce qui va se passer en Italie, où les guildes non seulement s'occupent des fonctions qui leur sont propres, mais vont supplanter complètement l'ancienne Chambre des députés dans le rôle qu'elle jouait dans l'appareil gouvernemental. Un autre chapitre de l'ère préfasciste s'achève heureusement avec la disparition du Parlement et l'identification de la politique avec les aspects plus larges de la vie.

"Un État est bien constitué et puissant intérieurement lorsque les intérêts privés de ses citoyens coïncident avec l'intérêt général de l'État."
-Hegel

CHAPITRE VIII : L'ÉTAT FASCISTE

Ce n'est pas plus qu'une platitude d'affirmer que la naissance du fascisme a trouvé le monde politique dans une condition d'anarchie et de décadence.

Le principe théocratique de l'État autocratique, qui tirait l'autorité du souverain de la volonté de Dieu, a été non seulement discrédité mais ridiculisé…

Le principe humaniste de l'État libéral, né d'une vague croyance en la valeur de l'individu, avait connu ses meilleurs jours et avait dégénéré en une pratique chaotique et vide de sens. Le principe démocratique, qui présuppose la sagesse innée des masses, la bonté morale fondamentale et la capacité intellectuelle incontestée du peuple, avait été complètement réfuté par les faits dans les pays où il avait été le plus caractéristiquement essayé. Il ne semblait plus rester à l'humanité que la folie communiste ramenant brusquement le monde à l'état primitif d'une société de fourmis ou d'abeilles. Face à la décomposition symptomatique de toutes les organisations politiques, la première tâche du fascisme fut de rétablir la foi de l'humanité dans l'État comme idéal. Les mots mêmes de *"l'État comme idéal"* semblent plutôt incongrus dans notre monde moderne où une conception matérialiste et mécaniste de la vie et de l'univers a régné en maître au cours des cent dernières années.

Aucun livre sur la philosophie de l'État publié au cours de ces années mouvementées n'a jamais tenté de trouver dans l'État quelque chose de plus qu'une excroissance du groupe tribal original des âges primitifs. Selon les auteurs modernes de la politique, l'État est apparu comme un produit naturel de l'évolution de l'organisation sociale et politique de la société humaine. La conception de l'État comme un idéal à réaliser, comme une force motrice, par conséquent, de la vie de l'homme, était aussi éloignée de leur mode de pensée ordinaire que la pensée que la nation est douée d'une vie organique propre. Et, comme il est impossible à l'homme de faire allégeance à ce qui ne participe pas de l'âme, l'État apparaissait comme le symbole de tout ce qu'il y avait à craindre, à haïr, à dominer ou à exploiter dans ce monde.

Il n'est donc pas étonnant que le soldat trouve le service militaire insupportable, que le citoyen trouve le paiement des impôts un fardeau, que l'éducateur trouve que l'éducation est un mensonge perpétuel, que le prêtre trouve que sa mission est en conflit avec la mission de l'État, et ainsi de suite. L'État était, à son tour, identifié à la terre, au roi, au peuple... mais jamais à l'essence de la nation, car cela équivaudrait à admettre des prétentions de nature spirituelle, prétentions qui semblaient grotesques, voire ridicules en ces jours bénis où Blucher écrivait *"Force et matière"* et où Robert Ingersoll avait pris la place de Ralph Waldo Emerson.

La raison d'être de l'État ne se trouve pas, selon le fascisme, dans des causes extérieures comme un contrat social de ses composantes, mais elle se trouve dans sa nature d'entité éthique qui résume en elle-même l'expression collective de la Nation. Sans État, il n'y a pas de Nation, car la Nation prend d'abord conscience d'elle-même dans l'État et par l'État. Si l'État n'était pas une idée, qui, selon les mots de Gentile, *"transcende toute expression particulière dans le temps, ou toute forme contingente et matériellement définie*", mais simplement le produit d'un contrat social ; il resterait toujours à la merci des parties contractantes ; tous les pouvoirs de diriger la vie du Commonwealth ne reviendraient pas à l'État, mais à ces parties.

C'est, au contraire, la caractéristique suprême de l'État fasciste : la capacité de vouloir et d'agir, de légiférer et de commander, la capacité, en d'autres termes, de fonctionner comme une personnalité éthique. Cette conception de la fonction que l'État doit remplir dans le monde des hommes, et qui

représente, sans aucun doute, l'un des concepts les plus originaux du fascisme, trouve son expression la plus brève et la plus explicite dans la définition de l'État donnée dans la Charte du travail fasciste, la Magna Carta du fascisme. Lire cette définition, c'est lire l'ouverture d'un nouveau chapitre dans le développement de la société humaine ; c'est aussi respirer à nouveau l'air de l'Idéalisme qui vient vivifier une fois de plus la vie de l'homme en une expression d'énergie spirituelle ; c'est enfin éprouver le sentiment d'exaltation et d'orgueil qui découle de la réalisation qu'il est encore possible à l'homme de connaître et de réaliser certaines des plus hautes vérités du monde spirituel.

"La nation italienne est un organisme qui a un but, une vie et des moyens d'action supérieurs, tant en élément de puissance qu'en élément de temps, aux buts, à la vie et aux moyens d'action des individus ou des groupes d'individus qui la composent."

Ainsi se lit la définition de l'État dans la Charte du travail fasciste. Mais quel lent, torturant, douloureux processus se cache sous ce progrès de la conception de ce qu'est véritablement la fonction de l'État, de sa première à sa dernière définition. Nous trouvons ainsi que dans sa première déclaration sur le sujet, Mussolini dit, le 16 novembre 1922 :

"Ce n'est pas de programmes définis que l'Italie manque, non, ce qui manque à l'Italie, ce sont les hommes et la volonté d'appliquer ces programmes. L'État représente aujourd'hui cette volonté ferme et déterminée."

Cette conception de l'Etat présuppose l'existence de programmes d'action satisfaisants et la restriction de la fonction de l'Etat à celle d'interprète et d'exécuteur de ces programmes ; une fonction très pauvre et inadéquate dans le meilleur des cas.

Mais le 7 janvier de l'année suivante, il est un peu plus précis :

" L'État existe pour tout le peuple, mais il est aussi au-dessus du peuple, et, au besoin, contre le peuple... Il est contre eux chaque fois qu'ils tentent de placer leurs intérêts particuliers au-dessus des intérêts généraux de la Nation."

Le 26 du même mois, il est encore plus explicite :

"L'État national concilie en lui les intérêts de toutes les catégories sociales, et veut décidément la grandeur de la nation par le bien-être du seul citoyen."

La définition de l'État trouve ainsi une expression toujours meilleure au fil du temps, mais la fonction suprême de l'État fasciste : celle de sauvegarder et d'incarner l'idée, l'essence et la volonté de la Nation, attend encore sa véritable définition.

Cette définition est presque sur le point d'être formulée définitivement lorsque Mussolini, le 8 août 1924, déclare :

"... l'Etat résume en lui-même non seulement la conscience politique de la Nation à l'heure actuelle, mais aussi ce que la Nation sera dans l'avenir."

S'il avait fait encore un pas de plus à cette époque, s'il avait annoncé la suprématie essentielle de l'État sur la Nation, si tant est que la Nation vive, la définition aurait été pratiquement complète.

Mais ce n'est qu'un an plus tard, le 8 août 1925, qu'il dit :

"Le fascisme a pour but d'unifier la Nation par l'intermédiaire de l'État souverain, l'État qui est au-dessus de tout et peut être contre tout, parce qu'il représente la continuité morale de la Nation. Sans État, il n'y a pas de Nation".

Sans État, il n'y a pas de Nation. Ces mots renversent le principe communément admis par la science politique moderne selon lequel sans Nation il n'y a pas d'État. Ils semblent à première vue aller à l'encontre de toute évidence, mais ils représentent au contraire, pour le fascisme, l'expression d'une vérité fondamentale, une de ces vérités qui sont à la base même de la vie sociale de l'humanité. Dire, en effet, que c'est dans l'État et par l'État qu'une nation s'élève d'abord à la conscience d'elle-même, signifie que l'État donne au peuple cette unité politique, sociale et morale sans laquelle il n'y a pas de possibilité de vie nationale véritable. En outre, l'État est le seul organe par lequel la volonté anonyme du peuple peut trouver l'expression de la volonté d'une seule personnalité, consciente de ses buts, de ses objectifs et de ses besoins. L'Etat se trouve ainsi investi de la dignité, des attributs et du pouvoir d'une personnalité éthique qui existe et vit, se développe et progresse ou dépérit, et, finalement, meurt. Comparée à cette personnalité de l'État, avec ses caractéristiques de valeurs transcendantes et ses problèmes d'une ampleur considérable, la personnalité de l'individu individuel perd toute l'importance qu'elle avait prise à l'époque moderne.

Il est ainsi possible à un écrivain fasciste, G. Corso, d'écrire :

" L'idée libérale, l'idée démocratique et l'idée socialiste partent du présupposé commun que l'individu doit être libre parce que seul l'individu est réel. A une telle conception, le fascisme oppose l'autre selon laquelle l'individu doit être considéré comme une chose hautement transitoire et apparente, par rapport à la réalité ethnique de la race, à la réalité spirituelle de la Nation, à la réalité éthique de l'État."

Ou pour Mussolini d'affirmer :

" Le libéralisme a nié l'État dans l'intérêt de l'individu particulier ; le fascisme, au contraire, réaffirme l'État comme la réalité de l'individu.".

Dans ce déplacement de l'accent de l'individu vers l'État, la fonction même de l'un devient partie intégrante de la vie de l'autre. L'État doit donc s'occuper non seulement de l'ordre social, de l'organisation politique et des problèmes économiques, mais aussi de la moralité et de la religion. En d'autres termes, l'État fasciste n'est pas seulement l'organisation sociale, politique et économique du peuple d'une nation, mais il est aussi la manifestation extérieure de sa vie morale et religieuse et, en tant que tel, il est donc un État éthique.

L'État fasciste présuppose que l'homme, en plus d'être un individu, est aussi un être social et, par conséquent, désireux et contraint de se soumettre à une certaine forme d'autorité disciplinaire pour le bien de l'ensemble. Il présuppose également que la loi la plus élevée pour l'homme est la loi morale, et que le bien ou le mal, le bon ou le mauvais, ont des significations bien définies dans cette loi morale et sont au-delà des goûts ou des dégoûts individuels ou du jugement individuel. Elle présuppose enfin que l'État-nation est doté d'une vie organique propre, qui transcende de loin en signification la vie de l'individu, et dont le développement, la croissance, le progrès, suivent des lois que l'homme ne peut ignorer ou modifier, mais découvrir et obéir.

Désormais, l'État n'est plus un mot qui désigne l'autorité sous-jacente à un système complexe de relations entre individus, classes, organisations, etc., mais quelque chose de bien plus important, de bien plus significatif que cela : c'est une entité vivante, c'est la plus haute entité spirituelle du monde politique. Selon les mots de Giovanni Gentile :

"Nous affirmons notre conviction que l'Etat n'est pas un système d'entraves et de contrôles juridiques externes que les hommes fuient, mais un être éthique qui, comme la conscience de l'individu, manifeste sa personnalité et réalise sa croissance historique dans la société. Ainsi, il est conscience de l'individu, manifeste sa personnalité et réalise sa croissance historique dans la société humaine. Elle est donc consciente de ne pas être enfermée dans des limites particulières, mais d'être ouverte, prête et capable de se développer en tant que volonté collective et pourtant individuelle. La Nation est cette volonté, consciente d'elle-même et de son propre passé historique, qui, telle que nous la formulons dans notre esprit, définit et délimite notre nationalité, générant une fin à atteindre, une mission à réaliser. C'est pour cette volonté que, en cas de besoin, nous sacrifions nos vies, car nos vies ne sont authentiques, dignes et dotées d'une valeur incontestable que lorsqu'elles sont dépensées dans l'accomplissement de cette mission. La conscience active et dynamique de l'État est un système de pensée, d'idées, d'intérêts à satisfaire et de moralité à réaliser. L'État est donc, comme il se doit, un éducateur ; il entretient et développe des écoles pour promouvoir cette moralité. C'est dans l'école que l'État prend conscience de son être réel".

Et, selon les mots d'Alfredo Rocco, ex-ministre de la Justice :

"La Nation est cette entité vivante et morale qui, bien que composée d'individus, transcende la portée et la vie de ses composants, s'identifiant à l'histoire et aux finalités d'une série ininterrompue de générations. La Nation est une entité morale, puisqu'elle est composée d'êtres humains ; car l'homme n'est pas seulement matière, et le but de la vie de l'homme, loin d'être le but matérialiste de toute vie animale, est plutôt un but spirituel propre à l'homme et à l'homme seul, et c'est un but que toute forme de société humaine s'efforce d'atteindre aussi bien que son stade de développement le lui permet.

La Nation est une entité dont l'unité résulte de traditions communes aux peuples qui la composent, traditions qui se sont formées au cours du temps sous l'effet de diverses influences, telles que la communauté des conditions topographiques et climatiques ; la communauté de langue, de race, de culture, de religion, de lois, de coutumes, d'histoire, de sentiments et de volitions ; la communauté aussi des intérêts économiques et du territoire ayant des limites géographiques bien marquées."

Selon ces vues des penseurs fascistes, l'État n'est donc plus une entité politique purement abstraite, mais un être concret dont la croissance, le développement et le progrès suivent des lois qui leur sont propres ; et la Nation est, en même temps, la substance matérielle et l'essence spirituelle de l'État. Le processus d'éducation implique donc, en premier lieu, la formation et l'entretien de la conscience nationale.

Dans le cadre de l'Idéal national, l'homme est capable, en effet, de s'élever à la perception et de réaliser certaines des plus hautes vérités du monde spirituel. Et qu'il en soit ainsi ne devrait pas être tout à fait surprenant si nous nous arrêtons à considérer que c'est une condition inhérente à la nature fondamentale de l'homme que de morceler ce qui tombe dans le domaine de l'expérience des sens ; que d'appréhender séparément ce qui ne pourrait jamais être compris dans son unité primaire indissoluble. C'est un truisme historique que, tout au long de la longue lutte pour la maîtrise du monde intérieur et du monde extérieur, l'homme a toujours jugé nécessaire, s'il voulait faire surgir une forme quelconque d'ordre du chaos ambiant, de circonscrire et de délimiter l'ensemble de la réalité.

Nous voyons ce processus appliqué dans le domaine scientifique où le savant ne cherche pas à entreprendre l'étude de la nature dans son ensemble, mais se limite à des tâches beaucoup plus humbles ; dans le domaine artistique où l'artiste ne cherche pas à saisir toute la vie dans son unité

essentielle, mais se contente de dépeindre les aspects particuliers de la vie qui relèvent du domaine de sa sensibilité individuelle ; dans le domaine de la religion, où le prêtre ne cherche pas à comprendre Dieu en tant que Dieu, mais cherche à comprendre son essence comme une sublimation de l'essence de l'homme ; et dans le domaine politique, où l'homme parvient, par étapes successives, à la conception et à la réalisation de l'idéal national.

En soi, cet idéal n'est qu'une étape transitoire vers quelque chose d'encore plus complet, d'encore plus grand à venir, mais il représente, pour l'instant, l'expression d'un idéal national, d'une organisation politique vivifiée le plus largement par l'élément spirituel de l'homme. L'une des principales causes du déclin du monde occidental doit donc être inévitablement attribuée au déclin rapide de la croyance dans les idéaux nationaux et à leur substitution par des objectifs personnels et des gains individuels. La réalisation de ces idéaux exige le sacrifice de ces mêmes objectifs et gains, ou, en tout cas, leur soumission et leur restriction dans des limites bien définies - limites qui sont devenues, avec le temps, de plus en plus incompatibles avec la propagation et le triomphe de l'individualisme.

Pour ramener l'humanité à la vraie vision de la valeur relative de l'individu et de la nation, cet organisme dont l'individu unique est une partie intégrante, bien qu'accidentelle et infinitésimale, il faut un effort vraiment surhumain. Le temps où il était possible de trouver un chemin vers le cœur de l'homme par son dévouement à des choses plus élevées que ses affaires personnelles est à jamais révolu ; le temps où il était possible de faire appel au côté mystique de sa nature par un commandement religieux est révolu ; le temps où il était possible d'éclairer les pouvoirs de raisonnement de son esprit avec la lumière d'idéaux dont l'existence et la raison d'être ne peuvent être prouvées par les pouvoirs de la raison est enfin révolu.

Tout ce qui reste est un appel à la force, à la contrainte, intellectuelle aussi bien que physique, un appel à ce qui se trouve en dehors de l'homme, à ce qu'il craint et à ce qu'il doit nécessairement supporter. Un tel appel à la force est lancé actuellement par le fascisme qui, en contraignant les plus âgés ou en éduquant les plus jeunes, amène lentement mais sûrement le peuple italien à comprendre la valeur, la beauté et la signification de l'idéal national. Mais si l'Etat fasciste est un Etat éthique, il est aussi, et surtout, un Etat souverain. Son pouvoir n'est donc pas conditionné par la volonté du peuple, du parlement, du roi ou de tout autre élément constitutif, mais il est immanent à son essence même.

Une fois de plus, nous trouvons l'individualisme et ses dérivés, les doctrines libérales, démocratiques et radicales, en contraste antithétique avec le fascisme sur une question d'une importance capitale pour l'ensemble du monde des hommes. En passant de la doctrine libérale, qui avait concédé la souveraineté de l'Etat au peuple dans son ensemble, à la doctrine démocratique, qui l'a cédée à la majorité numérique, et à la doctrine socialiste, communiste, qui l'a investie dans une petite classe particulière, nous constatons une abdication toujours plus grande des attributs souverains au profit d'un élément constitutif toujours plus restreint de la nation.

Affirmer au contraire, comme le fait le fascisme, que *"Tout est dans l'État et pour l'État ; rien hors de l'État, rien contre l'État"*, c'est affirmer que l'État idéal est celui qui est au-dessus des individus, des organisations, des castes ou des classes ; ou au-dessus de tous les intérêts, besoins ou ambitions particuliers. La montée du fascisme détruit donc à jamais ce nœud gordien d'intérêts sociaux apparemment insolubles nés de l'affrontement des intérêts contradictoires des individus au sein de l'État. Elle détruit également l'assujettissement du bien-être de l'État au bien-être d'un individu, d'un groupe d'individus ou même de la totalité du peuple. Et, de même que le recours à la volonté de Dieu comme autorité finale dans toutes les questions qui peuvent affecter le bien-être de l'État a perdu toute signification dans notre société moderne, individualiste et matérialiste, de même l'appel démagogique à la volonté du peuple doit perdre toute signification dans la société fasciste à venir.

Le triomphe du fascisme signifie, en effet, que le rôle du peuple est finalement ramené à l'importance secondaire qu'il revêt lorsqu'il est considéré dans sa juste relation avec les autres éléments de l'Etat-nation. La place que le peuple occupe dans l'ordre social tel qu'il est conçu par le libéralisme est donc, dans le nouveau schéma prévu par le fascisme, occupée en réalité par l'Etat-nation, entité dont le peuple reste la partie fondamentale, mais qui le comprend et le transcende à la fois dans sa signification absolue et dans sa valeur ultime.

"Anti-individualiste, la conception fasciste de la vie", dit Mussolini*, "souligne l'importance de l'Etat et n'accepte l'individu que dans la mesure où ses intérêts coïncident avec ceux de l'Etat, qui représente la conscience et la volonté universelle de l'homme en tant qu'entité historique.*
La conception fasciste de la vie s'oppose au libéralisme classique, né en réaction à l'absolutisme et qui a épuisé sa fonction historique lorsque l'État est devenu l'expression de la conscience et de la volonté du peuple.

Le libéralisme a nié l'Etat au nom de l'individu ; le fascisme réaffirme les droits de l'Etat comme l'expression de l'essence réelle de l'individu. Et si la liberté doit être l'attribut d'hommes vivants et non de mannequins abstraits inventés par le libéralisme individualiste, alors le fascisme représente la liberté, et la seule liberté qui vaille, la liberté de l'État et de l'individu dans l'État.

La conception fasciste de l'État est globale ; en dehors de lui, aucune valeur humaine ou spirituelle ne peut exister. Ainsi compris, le fascisme est totalitaire et l'État fasciste - une synthèse et une unité incluant toutes les valeurs - interprète, développe et potentialise la vie entière d'un peuple. Aucun individu ou groupe (partis politiques, associations culturelles, syndicats économiques, classes sociales) n'échappe à l'État. Le fascisme s'oppose donc au socialisme, pour lequel l'unité au sein de l'État (en tant que fusion des classes en une seule réalité économique et éthique) est inconnue ; qui ne voit dans l'histoire que la lutte des classes.

De même, le fascisme s'oppose au syndicalisme en tant qu'arme de classe. Mais lorsqu'il est placé dans l'orbite de l'État, le fascisme reconnaît les besoins réels qui ont donné naissance au socialisme et au syndicalisme, en leur donnant le poids qui leur revient dans le système des guildes ou des corporations, dans lequel des intérêts divergents sont coordonnés et harmonisés dans l'unité de l'État. Regroupés selon leurs différents intérêts, les individus forment des classes ; ils forment des syndicats lorsqu'ils sont organisés selon leurs différentes activités économiques ; mais avant tout, ils forment l'État, qui ne doit jamais être considéré comme une simple question de nombre, comme la simple somme des individus formant la majorité.

Le fascisme s'oppose donc à cette forme de démocratie qui assimile la nation à la majorité, l'abaissant au niveau du plus grand nombre ; mais il est la forme la plus pure de la démocratie si la nation est considérée - comme elle doit l'être - du point de vue de la qualité plutôt que de la quantité, comme une Idée, la plus puissante parce que la plus éthique ; la plus cohérente, la plus vraie ; s'exprimant dans un peuple comme la conscience et la volonté de la masse, de tout le groupe ethniquement façonné par les conditions naturelles et historiques en une nation avançant, comme une seule conscience et une seule volonté, sur la même ligne de développement et de formation spirituelle.

Une nation n'est pas une race, ni une région géographiquement définie, mais un peuple qui se perpétue historiquement ; une multitude unifiée par une idée et imprégnée de la volonté de vivre, de la volonté de puissance, de la conscience de soi, de la personnalité.

Dans la mesure où elle s'incarne dans un État, cette personnalité supérieure devient une nation. Ce n'est pas la nation qui engendre l'État ; il s'agit d'un concept naturaliste archaïque qui a servi de base à la publicité du XIXe siècle en faveur des gouvernements nationaux. C'est plutôt

l'État qui crée la nation, en conférant une volition et donc une vie réelle à un peuple rendu conscient de son unité morale. Le droit à l'indépendance nationale ne naît pas d'une forme purement littéraire et idéaliste de conscience de soi, encore moins d'une situation de fait plus ou moins passive et inconsciente, mais d'une volonté politique active, consciente d'elle-même, qui s'exprime dans l'action et qui est prête à faire valoir ses droits. Elle naît, en somme, de l'existence, au moins in fieri, d'un État.

En effet, c'est l'État qui, en tant qu'expression d'une volonté éthique universelle, crée le droit à l'indépendance nationale. La nation, telle qu'elle s'exprime dans l'État, n'est une entité vivante et éthique que dans la mesure où elle est progressive. L'inactivité est la mort.

L'État n'est donc pas seulement une Autorité qui régit et confère une forme juridique et une valeur spirituelle aux volontés individuelles, mais il est aussi une Puissance qui fait sentir et respecter sa volonté au-delà de ses propres frontières, apportant ainsi la preuve concrète du caractère universel des décisions nécessaires à son développement.

Cela implique une organisation et une expansion, potentielle sinon réelle. L'Etat s'assimile ainsi à la volonté de l'homme, dont le développement ne peut être arrêté par des obstacles et qui, en s'exprimant, démontre son infinité.

L'État fasciste, en tant qu'expression supérieure et plus puissante de la personnalité, est une force, mais une expression spirituelle de la personnalité, est une force, mais une force spirituelle. Il résume toutes les manifestations de la vie morale et intellectuelle de l'homme. Ses fonctions ne peuvent donc se limiter à celles de faire respecter l'ordre et de maintenir la paix, comme le voulait la doctrine libérale. Il n'est pas un simple dispositif mécanique destiné à définir la sphère dans laquelle l'individu peut dûment exercer ses prétendus droits.

L'État fasciste est une norme et une règle de conduite intérieurement acceptées, une discipline de la personne tout entière ; il imprègne la volonté autant que l'intellect. Il représente un principe qui devient le motif central de l'homme en tant que membre de la société civilisée, s'enfonçant profondément dans sa personnalité ; il habite le cœur de l'homme d'action et du penseur, de l'artiste et de l'homme de science : l'âme de l'âme.

Le fascisme, en somme, n'est pas seulement un législateur et un fondateur d'institutions, mais un éducateur et un promoteur de la vie spirituelle. Il vise à remodeler non seulement les formes de la vie mais aussi son contenu - l'homme, son caractère et sa foi. Pour atteindre ce but, elle impose la discipline et utilise l'autorité, en pénétrant dans l'âme et en régnant avec une autorité incontestée. C'est pourquoi elle a choisi comme emblème les bâtons de licteur, symbole d'unité, de force et de justice".

Arrivés ainsi à la fin de notre rapide étude de l'État fasciste, nous nous trouvons devant le fait inéluctable que la philosophie du fascisme, avec ses conceptions idéalistes de l'État éthique comme entité spirituelle, et de l'État-nation comme chose de valeur suprême dans la vie de l'homme, s'élève bien au-dessus de la philosophie de l'individualisme comme la véritable réponse aux besoins sociaux de cette vie.

" Les hommes n'ont pas compris ce que signifie le fait que la nature la plus forte, la plus riche et la plus noble soit investie des pouvoirs suprêmes. "
-Brandes

CHAPITRE IX : LA CONSTITUTION DE L'ÉTAT FASCISTE

Il a été dit : *"Le fascisme est une Dictature et la Dictature est le Fascisme - le Fascisme est donc anathème et doit être ostracisé*." Mais la Dictature est-elle synonyme de Fascisme, et la forme fasciste de gouvernement est-elle vraiment une Dictature ?

Ne serait-il pas plutôt possible que la dictature ne soit pas du tout un élément du fascisme, et que le fascisme soit fermement opposé à toute forme de dictature, politique ou autre ? Prenons donc connaissance de l'organisation de l'État fasciste et voyons par nous-mêmes quelle est la part de vérité dans cette notion si générale et pourtant si erronée.

Pour commencer, l'État fasciste étant un État souverain, il doit nécessairement mettre l'accent sur l'autorité de l'organe du gouvernement qui incarne le mieux les attributs de la souveraineté. Nous trouvons ainsi le pouvoir exécutif renforcé aux dépens du pouvoir législatif qui, dans la forme italienne de l'État libéral, était devenu un véritable monstre dévorant toute initiative, toute originalité.

Dans l'État fasciste, le pouvoir législatif appartient à la fois au Parlement et au Roi, qui, par l'intermédiaire de son secrétaire d'État, exerce le pouvoir législatif en refusant qu'un projet de loi qu'il désapprouve soit examiné par le Parlement. En outre, le pouvoir exécutif a la faculté d'édicter des normes juridiques sans le consentement immédiat du pouvoir législatif, chaque fois que le bien suprême de l'État l'exige. Ce nouveau pouvoir de l'exécutif fixe des limites bien définies à l'activité des législateurs, ramenant cette activité à cette véritable fonction de la législation si souvent mal interprétée dans la dégénérescence des doctrines libérales-démocratiques.

Ayant nié la souveraineté du peuple, le fascisme considère que le pouvoir législatif élu au suffrage universel, qui représentait à la fois le symbole et le dépositaire de cette souveraineté dans l'État libéral, perd pratiquement toute son importance antérieure et devient un simple organe consultatif dont la fonction propre est la collaboration avec les autres pouvoirs de l'État. Et, comme cette collaboration se réalise de la meilleure façon possible, lorsque, au cours de la discussion de chaque loi, des connaissances spécialisées sont apportées à chaque problème spécifique, il devient nécessaire que la Chambre des Députés se transforme d'une congrégation politique d'individus hétérogènes en un corps homogène spécialisé d'experts sur les divers aspects de la vie. Enfin, après avoir enlevé aux masses le privilège de choisir comme représentants des personnes qui puissent être les interprètes de leurs idées politiques, le fascisme rend aux masses le droit de choisir comme représentants des personnes qui puissent sauvegarder et protéger leurs intérêts professionnels.

La Chambre des Députés devient ainsi une Chambre professionnelle dont les quatre cents membres sont élus sur des listes établies par le Grand Conseil fasciste et contenant mille noms désignés par les différents groupes professionnels de la nation. Le Parlement, dans l'État fasciste, n'est donc rien d'autre que la voix des véritables forces créatrices et productives de la nation, et ne fournit aucun écho aux explosions de la passion politique. Un autre élément qui contribue au renforcement du pouvoir exécutif est le changement de cette tradition séculaire de l'État libéral : la responsabilité des ministres envers le Parlement.

Dans l'État fasciste, les ministres ne sont responsables que devant leur Premier ministre, qui, à son tour, n'est responsable que devant le Roi et devant personne d'autre. Ce nouvel état de choses met fin à la dépendance de la fonction ministérielle à l'égard de la fortune politique des ministres, assurant ainsi la stabilité et la continuité du gouvernement. Il représente également l'abrogation du principal postulat de l'État libéral : le postulat selon lequel les fonctions exécutives et législatives

doivent être toujours séparées dans le type parfait de gouvernement. Surtout, le fondement et le pilier de la réforme fasciste est la théorie selon laquelle tous les pouvoirs de l'État appartiennent au Roi qui personnifie l'autorité même de l'État, et qu'il délègue simplement les fonctions exécutives, législatives et judiciaires aux organes mêmes de l'État. Le Roi, en d'autres termes, et non le peuple, est le véritable Souverain de l'État fasciste. Ce qui caractérise le mieux cette réforme, c'est donc la place que le fascisme attribue au Premier ministre, qui est à la fois secrétaire d'État et chef du gouvernement ; il n'est inférieur en autorité qu'au roi, mais investi d'une dignité et d'une responsabilité bien supérieures à celles de tout autre organe de l'État.

Cette haute fonction attribuée par la réforme fasciste au chef du gouvernement, qui n'est inférieur en autorité qu'au roi, et qui est investi d'une dignité et d'une responsabilité bien supérieures à celles de tout autre organe de l'Etat. Cette haute fonction attribuée par la réforme fasciste au chef du gouvernement repose, en dernière analyse, sur la conception idéaliste de la hiérarchie des valeurs humaines que constitue le peuple d'une nation et, par conséquent, d'une hiérarchie des dignités humaines qui s'étendent par paliers successifs de la personne la plus basse à la plus haute. Selon cette conception idéaliste, il est juste et approprié qu'au sommet suprême de cet arrangement hiérarchique de la société, soit placé le chef du gouvernement, qui, tout en procédant du peuple et en faisant partie du peuple, représente néanmoins le roi, qui ne procède pas du peuple et ne fait pas partie du peuple.

Cette autorité conférée au chef du gouvernement est loin de faire de lui ce que l'on entend communément aujourd'hui par le mot "*dictateur*". Il fut un temps où un dictateur était une personne élue par le Peuple et à qui le Peuple déléguait son autorité pour une période de temps déterminée seulement. Un dictateur était alors le serviteur et non le maître du Peuple ; il travaillait dans l'intérêt du Peuple uniquement et, dans la mesure où le Peuple était alors identifié à l'État, il travaillait dans l'intérêt de l'État.

À notre époque, au contraire, un dictateur est celui qui se dresse face au Peuple, et par opposition au Peuple comme un Pouvoir qui est l'État, et que ce Pouvoir peut exercer comme il l'entend ou croit juste, dans l'intérêt du Peuple ou contre l'intérêt du Peuple, et pas nécessairement pour le bien de l'État. Pour ce type de personnage, il n'y a pas de place dans l'État fasciste. Les deux pôles de l'État fasciste sont le peuple et le roi, et non le peuple et le chef du gouvernement. Alors que le Roi personnifie l'autorité souveraine de l'État, autorité qui résume à elle seule tous les pouvoirs, exécutif, législatif et judiciaire, le Chef du Gouvernement ne représente que le Roi dans son rapport avec le Peuple. C'est ainsi que dans la réforme fasciste de l'Etat, le Roi est encore le seul à avoir le droit de déclarer la guerre ou d'accepter la paix, le droit de gracier les condamnés par les organes judiciaires de l'Etat, le droit de stipuler au nom de l'Etat des traités d'alliance avec d'autres Etats et, enfin, le droit d'être en dehors et au-dessus de toutes les lois.

Si la doctrine libérale, qui constitue le fondement des formes démocratiques modernes de gouvernement, n'avait pas provoqué un dangereux déplacement de l'autorité du roi vers le peuple en investissant ce dernier du pouvoir qui appartient normalement au premier, nous n'aurions peut-être jamais assisté à cet effort fasciste visant à limiter la fonction législative des représentants du peuple.

En revanche, grâce à l'accroissement du prestige et de l'autorité du chef du gouvernement, aux restrictions des pouvoirs du pouvoir législatif et à la participation de l'exécutif à l'activité législative, le fascisme a très bien réussi la tâche nécessaire de renforcer le pouvoir central de l'État, sans pour autant rendre possible l'émergence d'une quelconque dictature dans son organisation gouvernementale. Le seul élément impondérable qui demeure aujourd'hui et demeurera à jamais, c'est bien sûr la personnalité du chef du gouvernement, qui peut avoir des qualités héroïques telles qu'elles éclipseraient tous les autres éléments de l'État réunis. Dans des cas comme celui qui nous occupe, le danger peut surgir que le monde le prenne pour un dictateur, ou pour ce que l'homme de

la rue croit être un tyran.Dans des cas comme celui qui nous occupe, le danger peut surgir que le monde le prenne pour un dictateur, ou pour ce que l'homme de la rue croit être un tyran. Mais de tels cas ne sont pas susceptibles de se produire très souvent dans l'histoire d'une nation. Et puis... un héros peut très bien se permettre d'être confondu avec un tyran.

Le temps est le père de la justice, et *"pour les généreux et les vrais, l'annonce de la gloire est toujours la mort".*

La description de la réforme fasciste ne serait pas complète sans mentionner le rôle joué par le *"Gran Consiglio"* du parti fasciste. Ce Grand Conseil est un organe de gouvernement absolument nouveau, une création purement fasciste, qui ne trouve aucun autre équivalent dans la constitution d'aucun autre État. Le Grand Conseil, étant la voix du seul parti politique reconnu de la nation : le parti fasciste, en l'absence d'une Chambre des Députés politique, est le seul organe politique reconnu de l'État fasciste. Il se tient également entre le peuple et le gouvernement, comme interprète de l'un et conseiller de l'autre ; enfin, il est le dépositaire du pouvoir du fascisme à l'intérieur de l'État fasciste.

Le Grand Conseil ne légifère pas, ne juge pas, n'applique pas les lois et ne les abroge pas. Ce qu'il accomplit est d'un caractère très insaisissable ; il maintient toujours vivante la tradition fasciste. Ses fonctions plus spécifiques sont : l'approbation du successeur du roi ; la désignation à la Couronne du chef du gouvernement et des ministres ; le choix des noms à soumettre aux différents groupes professionnels pour l'élection de leurs députés ; la discussion de toutes les questions qui peuvent affecter la constitution de l'État fasciste et la délibération de toutes les questions qui peuvent affecter la vie du parti fasciste.

En résumé, le Grand Conseil n'est ni la Couronne, ni le peuple, ni le gouvernement, ni le parti ; il est simplement l'organe par lequel le fascisme se perpétuera dans la nation italienne tant qu'il y aura des Italiens aptes à devenir fascistes. Après avoir mené à bien sa réforme capitale du gouvernement, le fascisme s'attelle à une autre tâche ardue : renouveler toute la structure administrative de l'État.

Ce renouvellement est accompli en détruisant une fois pour toute la notion de la doctrine libérale-démocratique selon laquelle l'autorité locale dépend de l'expression de la majorité numérique du peuple souverain et en lui substituant la conception que l'autorité locale, comme toute autorité, dérive d'une source commune : le pouvoir exécutif, qui est au-dessus de tous les préjugés, ambitions ou intérêts locaux.

Le maire électif est ainsi remplacé par un "*podestat*" nommé par l'exécutif, responsable de ses actes non pas devant le peuple mais devant le chef du gouvernement. Dans ce nouveau système, les luttes, les ambitions et les intérêts locaux ne peuvent plus influencer la procédure ordonnée de la loi qui doit s'occuper de la régulation de la vie communale. Ainsi disparaissent à jamais tous les espoirs d'enrichissement personnel des individus ou des groupes obtenus par des faveurs politiques aux dépens de la communauté.

Ce que l'individu a perdu, la communauté l'a gagné, et le gain compense largement la perte. Et comme l'autorité du chef de la commune - le noyau de base de la vie sociale - a été renforcée, de la même façon l'autorité du représentant provincial du pouvoir exécutif, le "*Prefetto*" d'une province, a reçu du fascisme une confirmation nouvelle et plus élevée. La vie communale et provinciale doit désormais se développer dans les limites d'un ordre et d'une discipline que l'individu doit reconnaître et respecter.

Nous constatons donc que la plus grande réussite de la réforme fasciste consiste à avoir dépouillé le peuple de tout pouvoir et à conférer ce pouvoir à un organe central qui, à son tour, délègue son

autorité à des organes secondaires et dérivés de contrôle et de direction de la vie nationale. La véritable essence de la Constitution fasciste de l'État réside donc dans la dérivation de l'autorité d'en haut plutôt que d'en bas, du Roi plutôt que du Peuple, et dans la centralisation des pouvoirs au sein de cet organe exécutif dont le Roi est la personnification idéale, même si elle n'est qu'apparente.

"L'homme économique n'existe pas. L'homme est intégral ; il est à la fois politique, économique, religieux, saint et guerrier."
-Mussolini

CHAPITRE X : L'IDÉE COOPÉRATIVE

Pour comprendre les raisons de la débâcle de la vie économique des États capitalistes modernes, il suffira de revoir les concepts fondamentaux qui sous-tendent leur pratique économique. Ce n'est qu'en s'attaquant aux racines de l'arbre que l'on pourra trouver la cause de la pourriture de ses branches. Ces conceptions peuvent être brièvement résumées ainsi :

1. La vie économique de l'homme est un champ d'action qui peut être abstrait et séparé de tous les autres champs d'action de son activité spirituelle.
2. La vie économique de l'homme est déterminée uniquement par des facteurs matérialistes.
3. Le progrès économique ne peut dériver que du libre jeu des égoïsmes et des ambitions humaines.
4. Les intérêts privés, individuels, sont les seules forces motrices de toute initiative économique.
5. L'accroissement de la richesse ne peut provenir que de la libre concurrence.
6. La richesse d'une communauté peut être mesurée en fonction de la richesse d'individus individuels.
7. La seule fonction propre de l'État dans la vie économique d'une nation peut être résumée par la formule : Laissez-Faire, une formule conçue par l'école libérale mais qui ne favorise que les intérêts d'une classe réactionnaire.
8. La guerre des classes est un phénomène naturel et inévitable. L'important dans cette guerre, comme dans toutes les guerres, est que ceux qui ont le pouvoir le conservent et, si possible, l'affirment avec encore plus de force.
9. La production de biens est la fonction principale de la vie économique d'une nation, et l'augmentation de la production le seul but désirable. On suppose que la distribution de ces biens se fera d'elle-même d'une manière mystérieuse mais infaillible et s'adaptera invariablement aux conditions, selon le fonctionnement de lois empiriques telles que, par exemple, la loi de l'offre et de la demande.
10. La richesse privée, obtenue par l'individu dans n'importe quelle quantité et par n'importe quel moyen qu'il a jugé bon d'utiliser, est sacrée et inviolable.

La croyance en ce Décalogue et la pratique de ses commandements ont amené les États capitalistes modernes à la condition actuelle de chaos et de désespoir, quand ils doivent reconnaître que la propagande communiste est devenue pour la première fois une menace réelle pour leur structure. Que fait le communisme en fait ? Acceptant le principe selon lequel la lutte des classes est inévitable, le communisme relève le défi du capitalisme et amène cette lutte à son issue finale : le triomphe d'une classe : la classe prolétarienne, aux dépens de toutes les autres classes. Acceptant le principe selon lequel l'État est un organe dépourvu de signification transcendante, le communisme fait de l'État un simple outil pour promouvoir les intérêts privés de l'individu.

Enfin, acceptant le principe selon lequel les intérêts matérialistes sont les seules forces motrices de la vie de l'homme, le communisme les intronise comme de nouveaux dieux à servir et à adorer et, si nécessaire, à mourir pour eux. En d'autres termes, le communisme, né du capitalisme, ne peut réussir, et ne réussit effectivement, qu'en mettant l'accent sur les maladies qui rongent le cœur même du système capitaliste. Le communisme, aussi étrange que cela puisse paraître, n'est donc rien d'autre que l'individualisme économique porté à sa conclusion logique et fatale. Le fascisme, qui est l'antithèse même de l'individualisme, est la némésis de toutes les doctrines économiques et de toutes les pratiques économiques des systèmes capitaliste et communiste.

Le fascisme soutient que :

1. La vie économique de l'homme ne peut être abstraite et séparée de l'ensemble de sa vie spirituelle. Selon les mots de Mussolini : *"L'homme économique n'existe pas. L'homme est intégral ; il est à la fois politique, économique, religieux, saint et guerrier."*
2. La vie économique de l'homme est influencée, sinon réellement déterminée, par des facteurs idéalistes.
3. Le véritable progrès économique ne peut provenir que de l'effort concerté d'individus qui savent sacrifier leur égoïsme et leurs ambitions personnelles pour le bien de l'ensemble.
4. Les initiatives économiques ne peuvent être laissées aux décisions arbitraires d'intérêts privés et individuels.
5. La libre concurrence, si elle n'est pas sagement dirigée et limitée, détruit en fait la richesse au lieu de la créer.
6. La richesse d'une communauté est quelque chose d'intangible qui ne peut pas être identifié avec la somme des richesses des individus individuels.
7. La fonction propre de l'État dans le système fasciste est de surveiller, de réguler et d'arbitrer les rapports entre le capital et le travail, les employeurs et les employés, les individus et les associations, les intérêts privés et les intérêts nationaux.
8. La guerre des classes est évitable et doit être évitée. La guerre de classes est nuisible à la vie ordonnée et fructueuse de la nation ; elle n'a donc pas sa place dans l'État fasciste.
9. Plus importante que la production de la richesse est sa juste répartition, répartition qui doit profiter de la meilleure façon possible à toutes les classes de la nation, donc à la nation elle-même.
10. La richesse privée appartient non seulement à l'individu, mais aussi, dans un sens symbolique, à l'État.

Ces principes fondamentaux de l'économie fasciste découlent à leur tour des conceptions fondamentales de la doctrine fasciste de l'Etat que nous avons exposées dans le chapitre de *" l'Etat fasciste"*. Nous y avons dit, en effet, que l'Etat fasciste est un Etat souverain. Cela signifie qu'il ne peut y avoir d'intérêts économiques particuliers qui soient au-dessus des intérêts économiques généraux de l'État, aucune initiative économique individuelle qui ne tombe sous la surveillance et la réglementation de l'État, aucun rapport entre les différentes classes des nations qui ne soit pas l'affaire de l'État. En outre, l'État fasciste est un État éthique. Cela signifie que tous les facteurs qui influencent la vie d'une nation : l'économique, le social, le politique, etc. sont réunis dans l'État fasciste sous la domination de la loi morale, qui devient non seulement la loi suprême de l'individu, mais aussi la loi suprême de l'État.

> *"Un lien invisible unit tous les habitants d'une nation. Il ne peut y avoir aucune joie ou aucune douleur vécue par un seul individu qui n'affecte pas en fin de compte le bien-être de la nation entière."*

Tel est le principe de l'éthique fasciste qui, traduit et appliqué au domaine de l'économie, a transformé l'organisation économique de l'État. S'il est vrai qu'un lien invisible unit les destinées de tous les habitants d'une nation, il est également vrai que les termes riche et pauvre, capitaliste et ouvrier, propriétaire et fermier, employeur et employé, perdent complètement leur signification antagoniste et continuent à signifier des frères en esprit sinon en chair, engagés sous des angles différents, sur des plans différents, dans la tâche ardue de construire la vie d'une nation. Nous voyons ainsi l'Etat fasciste entrer résolument dans le domaine économique pour dicter ce que seront désormais les rapports entre le capital et le travail, le patron et les employés, le propriétaire et le fermier, l'industriel et l'ouvrier. Ce rapport ne signifiait, jusqu'à la montée du fascisme, que et simplement la guerre des classes.

Mais *"La guerre des classes"*, disait Mussolini le 2 janvier 1923,

"ne peut être plus qu'un épisode transitoire de la vie d'un peuple. Elle ne peut être un phénomène quotidien, parce que cela signifierait à la fin la destruction de toutes les richesses."

Et parlant le 20 décembre 1923, Mussolini a dit :

" L'erreur du marxisme est de croire qu'une nation est faite de deux classes seulement. Une erreur encore plus grande est de croire que ces deux classes sont en état de guerre perpétuelle. Il peut y avoir, il est vrai, un contraste d'intérêts, mais il ne peut être que transitoire ; il ne peut jamais être systématique. Cette antithèse systématique, qui a fourni la base de toutes les théories socialistes, n'est pas un fait, mais une hypothèse. Sa place doit être prise par la collaboration."

Enfin, dans sa définition de la doctrine du fascisme, Mussolini a énoncé une fois pour toutes les termes de la réaction fasciste à la guerre des classes au sein de l'État :

"Ayant nié le matérialisme historique, qui voit dans l'homme de simples marionnettes à la surface de l'histoire, apparaissant et disparaissant sur la crête des vagues, tandis que les forces réelles et directrices se meuvent et travaillent dans les profondeurs, le fascisme nie également le caractère immuable et irréparable de la lutte des classes qui est le résultat naturel de cette conception économique de l'histoire."

Mais la guerre des classes n'est pas le seul problème laissé sans solution par l'État libéral ou démocratique. Il y a un autre problème tout aussi important laissé sans solution : le problème de la production adéquate et de la distribution efficace. Sur l'aspect de ce problème, Mussolini a dit le 2 juin 1923 :

" La collaboration entre ceux qui fournissent les muscles et ceux qui fournissent les cerveaux ; l'organisation de tous les éléments de la production en hiérarchies inévitables et nécessaires ; voilà le programme par la réalisation duquel il est possible au peuple d'atteindre le bien-être matériel et à la nation d'atteindre la prospérité et la puissance."

Ces derniers mots sont la clé de l'attitude du fascisme envers les faits de production et de distribution. Sachant que les problèmes sociaux ne peuvent pas être entièrement résolus par la réglementation des rapports entre le capital et le travail, mais qu'ils doivent l'être aussi en ce qui concerne les faits généraux de la production et de la distribution, le fascisme décrète que les forces productives de la nation ne peuvent plus être à la merci de l'égoïsme et de la cupidité de l'individu, mais doivent être placées sous la discipline suprême de l'État.

En délimitant ainsi le champ d'action du capital et du travail, en harmonisant la production et la distribution aux besoins réels de la nation, la législation du fascisme a accompli dans le domaine de l'économie ce qu'aucune législation d'aucun autre système politique n'a jamais pu accomplir, à savoir une coordination de toutes les forces économiques de la nation, de telle sorte que la vie matérielle du peuple soit exempte de luttes, de grèves, de chômage, de guerre de classes, de richesse concentrée et de misère généralisée. Pour opérer une transformation aussi magique de la vie économique de la nation, le fascisme s'est servi du phénomène le plus caractéristique de l'époque moderne : le syndicalisme.

Créé comme un instrument de la guerre des classes, le syndicalisme a tenté d'organiser les différentes catégories de travailleurs en organisations syndicales n'ayant d'autre but que la protection du bien-être matériel de leurs propres membres. Ces organisations se consacraient donc à la défense d'intérêts extrêmement particuliers, prêts à s'opposer les uns aux autres et à l'État lui-

même, chaque fois que ces intérêts étaient menacés ou en conflit avec d'autres. Le problème qui se présentait comme une menace inquiétante à l'horizon du fascisme au début de sa vie même en Italie était donc d'amener immédiatement le phénomène du syndicalisme sous l'autorité de l'Etat, et, successivement, de transformer son but originel de protection des intérêts du prolétariat en protection des intérêts de la nation entière.

Cela ne pouvait être accompli qu'en élargissant la forme étroite des organisations syndicalistes originelles à des formes plus larges qui incluraient tous les citoyens de la nation dans une manifestation nationale globale. Cette manifestation des Italiens de toutes les classes, de toutes les professions, de tous les métiers et de toutes les croyances dans le cadre d'une organisation énorme et de grande envergure, qui a pour but le bien-être matériel de l'ensemble, est appelée Syndicalisme national.

Ce Syndicalisme national représente la première tentative faite pour soumettre les revendications égoïstes de l'individu à la discipline de l'État souverain, pour réaliser un objectif qui transcende le bien-être de l'individu et s'identifie à la prospérité de la nation tout entière. Pour rendre cette discipline possible, et la souveraineté effective en pratique comme en théorie, le fascisme a conçu la "*Corporazione*", un instrument de la vie sociale destiné à exercer l'influence la plus profonde sur le développement économique des États fascistes. (Le mot italien "*Corporazione*", que l'on traduit actuellement par le mot apparemment analogue "Corporation", signifie plus exactement en langue italienne ce que le mot "*Guild*" signifie en anglais, c'est-à-dire des associations de personnes engagées dans des activités similaires. Nous suivrons néanmoins l'usage général pour éviter le danger de malentendus).

Au sein des corporations, les intérêts des producteurs et des consommateurs, des employeurs et des employés, des individus et des associations sont imbriqués et intégrés de manière unique et univoque, tandis que tous les types d'intérêts sont placés sous l'égide de l'État. Enfin, par l'intermédiaire de ces corporations, l'État peut, à tout moment qu'il juge opportun ou que la nécessité l'exige, intervenir dans la vie économique de l'individu pour faire prévaloir les intérêts suprêmes de la nation sur ses intérêts privés et particuliers, jusqu'à mettre en gage son travail, ses économies, sa fortune entière et, si cela est absolument nécessaire, à les sacrifier. La différence essentielle existant entre les organisations syndicales et les sociétés peut être illustrée au mieux par la comparaison de la fonction qu'elles remplissent.

"Alors que les organisations syndicales reconnues, dit G. Bottai*, sont des personnalités juridiques de caractère public, les corporations, au contraire, sont des organes d'administration de l'Etat. Il arrive donc que, tandis que la fonction syndicale est strictement une prérogative des Syndicats, la fonction corporative est uniquement du domaine de l'Etat."*

L'Etat fasciste peut donc être défini comme un "*Etat de composition syndicale et de fonction corporative".* Par l'intermédiaire de ces corporations, l'État fasciste non seulement reconnaît les intérêts spécifiques des individus, des classes et des catégories - également reconnus par l'État libéral et démocratique - mais, en outre, les organise, les soumet à l'autorité et à la discipline de l'État et en fait les instruments les plus appropriés pour le développement de la vie économique de la nation. Cette réforme sociale, implicite dans la première reconnaissance des associations syndicalistes en France avec la loi du 21 mars 1884, met fin pour toujours à la position neutre de l'État libéral et de l'État démocratique dans les conflits nés de l'affrontement des intérêts opposés des différentes classes.

"Toute l'histoire moderne, dit G. Bottai*, c'est-à-dire toute la vie contemporaine, conduit à la conception corporative de l'État, avec l'inclusion de l'Économie dans l'État ou l'identification de l'Économie avec la Politique."*

Et Mussolini :

"Le fascisme répond aujourd'hui aux exigences du caractère universel. Il résout en effet le triple problème des rapports entre l'État et l'individu, entre l'État et les divers groupes et entre les groupes organisés et ceux qui ne le sont pas."

Cinquante longues et lugubres années de luttes, de grèves, de guerres civiles, d'anarchie et de dépressions, ont été nécessaires pour réaliser la réforme fasciste, mais, finalement, un jour nouveau s'est levé pour l'humanité : un jour où le développement désordonné du phénomène syndicaliste, qui est le résultat nécessaire et inévitable de notre développement industriel, est enfin dirigé vers un but bien défini et contraint dans les limites fixées par la discipline et l'autorité de l'État.

Avoir réalisé un progrès aussi magnifique dans l'organisation économique d'une nation est sans aucun doute un exploit d'une valeur suprême, mais l'originalité de la conception fasciste de l'Etat corporatif n'est pas épuisée par un tel exploit. Nous ne devons jamais perdre de vue que, comme le fascisme est plus qu'un système corporatif, le principe corporatif est quelque chose de plus qu'un simple principe d'économie. Et, à juste titre, selon les mots d'un autre penseur fasciste, B. Donati :

"Le principe corporatif est un principe vivifiant la conduite individuelle et collective de la vie ; c'est une question à la fois éthique et sociale ; c'est, enfin, une nécessité de la vie elle-même évoluant et se transformant dans le processus du temps. "

"Dans l'État corporatif, disait Mussolini*, les travailleurs sont placés au même niveau que leurs employeurs, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs. Mais toutes les catégories de la vie, et pas seulement les travailleurs et les employeurs, ont leur place dans l'Etat corporatif. Il arrive ainsi que les éléments de la production : le capital et la technique du travail - qui étaient autrefois en dehors de la sphère d'influence ou d'intérêt de l'État politique, trouvent en lui la meilleure défense de leur intérêt suprême."*

Et encore, définissant encore plus explicitement, encore plus énergiquement, l'État corporatif fasciste, il dit :

"Tout un peuple, toute une nation, est constitué par le principe corporatif en un bloc compact d'énergies politiques, économiques et morales et s'élève, à la dignité de sujet opérant ayant une volonté et étant conscient de son propre destin".

Le principe corporatif, qui est essentiellement un principe anti-individualiste, devient ainsi le véritable fondement de l'État fasciste anti-individualiste. L'organisation à laquelle il donne naissance dans le domaine de l'économie, trouve son pendant dans le domaine politique où il donne naissance à une formation sociale nouvelle et entièrement originale. Cela est possible parce que le principe corporatif est, selon les mots de Bottai :

"un principe d'organisation politico-juridique, et en même temps, un principe de vie sociale. Valoriser et organiser les catégories économiques, les placer dans une certaine forme de hiérarchie au sommet de laquelle se trouve l'intérêt national, c'est en même temps concevoir non seulement les organes spéciaux qui doivent les réaliser, mais toute une série de principes de subordination de deux sortes : politique, c'est-à-dire d'intérêts et de faits ; juridique, c'est-à-dire de droits et de lois.

Et, dans la mesure où les parties du rapport social sont toujours deux : l'individu et la communauté ; et, dans la mesure où toute organisation politique ou juridique n'est au fond

qu'un système de rapports entre les divers individus et entre l'individu unique et la société, il s'ensuit que le principe corporatif est un principe de subordination complexe et progressive des intérêts économiques de l'individu aux intérêts supérieurs des diverses catégories économiques et de l'économie nationale générale."

Celui qui pense à l'Économie fasciste doit donc la considérer comme quelque chose de plus qu'une nouvelle forme d'Économie, car elle est d'abord et avant tout une traduction de l'Éthique en Économie, une application des principes éthiques aux faits économiques. Chaque fois qu'une question éthique se pose dans l'État fasciste, comme le droit de grève, par exemple, toutes les considérations d'intérêts matériels ne doivent avoir et n'auront aucune influence sur la solution correcte de cette question.

L'idéal de la justice économique est interprété et appliqué à la lumière de l'idéal moral qui, selon le fascisme, doit rester primordial dans le monde des hommes. Si le Corporativisme a été adopté ainsi pour la solution du conflit séculaire entre les travailleurs et ceux qui leur fournissent du travail, ce n'est pas seulement à cause des avantages matériels qu'on peut en attendre, mais aussi à cause du bien infini que ce principe a fait en faisant disparaître la lutte fratricide au sein de la nation et en contribuant à la formation de l'Etat unitaire, totalitaire, intégral. Si aujourd'hui le principe corporatif semble répondre exactement à la nécessité de l'heure, il se peut aussi que demain un autre principe, un autre système, réponde mieux au même but. Comme le dit Balbino Giuliano :

"Le fascisme considère que le système corporatif est un instrument utile que l'Etat fasciste a conçu pour réaliser le développement harmonieux des énergies dans la vie économique de l'Etat et faciliter le progrès des activités individuelles et l'augmentation de la production. Mais si la fonction des organes corporatifs peut à un moment donné devenir une cause de régression de ces activités et de diminution de la production, alors l'État fasciste laissera les énergies individuelles trouver par elles-mêmes, à travers de nouvelles épreuves et de nouvelles luttes, un nouvel ordre et un nouveau système."

Dans ce cas, le Corporativisme aura fait son temps et deviendra une chose du passé, car si Fascisme signifie actuellement Corporativisme, l'inverse n'est pas vrai : Le fascisme étant plus qu'un système économique, il est aussi plus qu'une dictature politique, ou plus qu'une révolte sociale provoquée par l'affirmation de la classe moyenne. Chacune de ces caractéristiques des divers aspects du fascisme, que divers auteurs ont cru à tort être son facteur déterminant, et qui ont été acceptées de temps à autre comme la seule note clé des études sur le fascisme, doit au contraire être ramenée à sa position d'importance relative et intégrée dans la vision globale du fascisme comme une philosophie de vie entière, dont la signification transcende toute explication superficielle et partielle.

C'est ainsi que les valeurs économiques comme l'industrie, l'agriculture, le commerce, etc., qui sont les valeurs primordiales des États libéraux et démocratiques modernes, sont déplacées, dans la forme d'État fasciste, vers des positions subordonnées ; et proprement, subordonnées à ces valeurs spirituelles comme la Religion ou la Patrie, aux valeurs intellectuelles, comme la Science, l'Éducation ou la Culture, aux valeurs sociales, la Famille, la Race, etc.

De cette façon, cette abstraction fictive qu'était l'*"Homo aeconomicus*" a reçu de la théorie fasciste de l'Etat un coup final et mortel. A sa place, l'homme idéal, en tant qu'être humain à part entière, avec ses aspirations et ses rêves, ses espoirs et ses craintes, ses possibilités et ses limites, a trouvé à nouveau dans le fascisme sa voix et son expression. Dans toutes les déclarations de Mussolini, il est possible de percevoir la préoccupation primordiale de donner une forme sensible à l'aspiration centrale du fascisme, l'aspiration à rétablir la promotion de la pleine vie de l'esprit dans le monde des hommes.

Une fois le problème économique résolu, il reste encore à résoudre le problème d'une vie humaine satisfaisante. La sécurité économique ne peut être que la porte d'entrée de la vie de l'esprit ; le bien-être matériel ne peut jamais être échangé ou troqué contre le bien-être de l'âme.

La doctrine fasciste se sert des principes économiques du syndicalisme et de la corporation, mais elle ne les considère que comme un instrument ; son but n'est pas d'établir le paradis du communisme dans lequel chaque homme aurait une part égale de toutes les bonnes choses de la vie, ni le paradis de l'individualisme dans lequel chaque homme aurait tout ce qu'il pourrait avoir des bonnes choses de la vie et en resterait satisfait, mais d'établir un état de société où l'homme, libéré de la lutte pour l'existence, pourrait consacrer ses énergies au but plus grand de se préoccuper de ces choses qui *"dépasse les siècles et participe à la vérité".*

"Il n'y a pas d'autre mouvement, qu'il soit spirituel ou politique, qui ait une doctrine plus stable et déterminée que la doctrine du fascisme", - disait Mussolini le 24 mars 1924*,* - *"Nous avons devant nous quelques vérités et quelques réalités bien définies et ce sont : l'État, qui doit être au-dessus de tout et de tous ; le Gouvernement, qui doit savoir se défendre et défendre la nation contre toutes les attaques tendant à perturber la vie de la nation ; la collaboration des différentes classes, le respect de la religion, l'exaltation de toutes les énergies nationales.*

La doctrine du fascisme est une doctrine de Vie et non une doctrine de mort. Le fascisme rejette l'interprétation économique de la félicité comme quelque chose à assurer de façon socialiste, presque automatique, à un stade donné de l'évolution économique où tous seront assurés du maximum de confort. Le fascisme nie l'équation : Le bien-être est égal au bonheur, ce qui ferait des hommes de simples animaux, ne pensant qu'à se rassasier et à s'engraisser, les réduisant, par conséquent, à une existence végétative pure et simple. Et s'il est vrai que la matière a été adorée pendant tout un siècle, il est également vrai que c'est l'esprit qui aujourd'hui a pris sa place".

Des déclarations de ce genre prouvent définitivement qu'une des plus nobles formes d'idéalisme a fait son apparition parmi nous et, bien qu'elle soit encore aujourd'hui grandement incomprise et vilipendée, elle ne manquera pas d'apporter demain un renouvellement de nos formes de vie intérieures et extérieures.

Toute la constitution du fascisme est imprégnée de l'esprit de sa doctrine idéaliste : la répartition des pouvoirs, le rôle de la hiérarchie, la base du droit, les rapports avec l'Eglise, l'organisation de la famille ; tous les éléments de l'Etat fasciste reflètent la lumière de ce nouvel Idéalisme qui se substitue au Positivisme, au Matérialisme, au Pragmatisme et à toutes les autres doctrines qui sont la négation de l'éternel élan de l'Homme vers la vie bonne.

"Le régime fasciste doit toujours éviter la corruption de l'esprit par la lettre ; éviter aussi les buts matérialistes qui peuvent éclipser les buts idéalistes ; éviter, enfin, que les intérêts ou les ambitions de quelques individus l'emportent sur les intérêts généraux du peuple."
-Mussolini

CHAPITRE XI : LE SYSTÈME CORPORATIF

Un déploiement graduel et progressif des pratiques et de la théorie fascistes, témoignant de la vérité que le fascisme est encore en devenir parce que la révolution fasciste est loin d'être un fait accompli, se reflète dans les différentes étapes à travers le syndicalisme prolétarien qui devient le syndicalisme national, le système corporatif et, finalement, l'organisation étatique.

La première étape est constituée par la loi du 3 avril 1926 sur *"les syndicats et les relations collectives du travail"*. Cette loi spécifie clairement que les syndicats, faisant partie intégrante de la vie de la nation, doivent obtenir la reconnaissance légale de l'État s'ils veulent continuer à exister. En outre, cette même loi prévoit l'institution du tribunal du travail, instrument de règlement des litiges découlant de l'activité des syndicats.

L'interprétation des contrats, la réglementation du travail, etc., qui s'est avérée de la plus grande utilité pour améliorer les rapports entre le capital et le travail. Enfin, en déclarant dans l'article n° 18 : "*Le lock-out et la grève sont interdits dans l'État fasciste"*, cette loi élimine d'un seul coup le plus grand mal de l'économie moderne, à savoir la perte de production due au retrait volontaire ou obligatoire de l'ouvrier de son travail. L'étape suivante est constituée par l'arrêté royal du 1er juillet 1926 sur *"les fonctions des syndicats et les relations collectives du travail"*.

Cette loi, en précisant qui peut adhérer aux syndicats, en établissant les règles régissant la reconnaissance légale - ainsi que l'organisation et l'administration des associations syndicales - en distinguant différents grades d'associations syndicales, organes de liaison entre les associations de travailleurs et d'employeurs, constitue la clé de voûte de l'organisation syndicaliste de l'État fasciste. Cette organisation syndicale, généralement considérée comme une structure très compliquée, est en fait très simple. Les employeurs et les ouvriers sont regroupés séparément dans des associations professionnelles et commerciales de premier ordre : les syndicats locaux.

Ces syndicats locaux sont regroupés à leur tour en associations syndicales de plus haut niveau appelées Fédérations, chacune représentant une seule catégorie ou classe de personnes exerçant la même profession. Ces Fédérations, qui ont un caractère national et sont donc appelées Fédérations nationales, sont également liées entre elles lorsqu'elles couvrent des activités ayant des points communs. Ce lien est assuré par une association syndicale d'un niveau encore plus élevé, appelée Confédération, qui réunit toutes les Fédérations nationales de syndicats exerçant une des quatre branches d'activité : Banque, Industrie, Commerce et Agriculture.

Il y a donc huit confédérations générales : quatre d'employeurs et quatre de salariés engagés dans les quatre grandes branches de l'activité nationale, et en outre, une neuvième confédération nationale d'intellectuels de travailleurs constituée par l'association de toutes les personnes engagées dans les arts et les professions, où aucune distinction n'est faite entre employeur et travailleur. Les confédérations sont des organes de nature semi-politique, car elles sont habilitées à représenter les intérêts des syndicats qui leur sont affiliés dans toutes leurs relations avec le gouvernement national et sont habilitées par l'État à superviser, contrôler et coordonner, au nom du gouvernement, les activités des syndicats locaux dans les provinces.

Les fonctions des syndicats locaux sont les suivantes (a) de stipuler des contrats collectifs de travail pour les travailleurs du territoire de sa juridiction ; (b) de régler les conflits de travail ; (c) d'organiser des services de protection sociale et des cours de formation professionnelle pour ses membres ; (d) de désigner des représentants pour siéger dans des conseils ou des comités où toute la catégorie doit être représentée. Les fédérations nationales ont pour mission de : (a) de protéger les intérêts de toutes les catégories représentées et de favoriser leur développement économique et

technique ; (b) d'examiner et de régler les questions économiques et sociales concernant chacune des catégories représentées ; (c) de stipuler les contrats collectifs de travail entre les catégories ; (d) de régler les relations économiques entre elles ; (e) de superviser les œuvres sociales et la formation technique et mentale des membres ; (f) de promouvoir le développement et l'amélioration de la production ; (g) de nommer des représentants des diverses catégories pour siéger dans les corporations et autres conseils où ces catégories doivent être représentées.

Les confédérations ont des devoirs et des fonctions très semblables à ceux qui sont assignés aux fédérations nationales, mais elles couvrent un champ d'action plus large et plus profond, dans la mesure où elles s'occupent des intérêts généraux de toutes les fédérations nationales qu'elles représentent. Elles représentent donc la partie la plus importante de tout l'édifice du Syndicalisme fasciste.

En constituant, sur la base des syndicats ouvriers d'origine socialiste, ces neuf confédérations nationales, la réforme fasciste n'a pas seulement reconnu le mouvement syndical, elle l'a aussi légalisé, le faisant entrer dans le giron et sous l'égide de l'Etat. De plus, en donnant à ces syndicats des lois et des normes auxquelles ils doivent se conformer, le fascisme a fixé pour eux les limites dans lesquelles leur activité peut être explicitée ; il a indiqué la quantité de liberté qui leur est accordée, cette quantité seulement qui est compatible avec la liberté des autres organisations et groupes au sein de l'État, et enfin, il leur a imposé des devoirs aussi bien que des droits : des devoirs envers les individus, les organisations ou l'État lui-même, devoirs qu'ils avaient ignorés ou jamais reconnus auparavant.

Cette conception économique et juridique entièrement nouvelle de l'ordre social a reçu sa première expression synthétique dans la Charte du Travail promulguée par le Grand Conseil du Fascisme le 21 avril 1927. L'importance de cette nouvelle Charte des droits et des devoirs de l'homme dépasse les frontières nationales de l'État italien et les limites temporelles de la révolution fasciste, pour se projeter dans tout le monde occidental et dans les siècles à venir. En établissant comme principes fondamentaux de la vie individuelle et sociale que :

> *"Le travail sous toutes ses formes est un devoir social" ;* que*, "La Nation est un organisme ayant des fins, une vie et des moyens supérieurs aux individus isolés ou aux groupes d'individus qui la composent" et que "La Nation est une entité morale"*, et non un agrégat d'éléments individuels, la Charte du Travail revendique à juste titre l'immortalité.

Dans la Charte du travail, nous trouvons pour la première fois que les activités des organisations syndicales, qui sont, plus spécifiquement, d'ordre économique pour la fédération et d'ordre administratif et politique pour les confédérations, sont encore élargies dans leur portée par l'organisation des corporations. L'article VI de la Charte du travail stipule en effet que :

> *"Les corporations constituent les organisations unitaires de toutes les forces de production et représentent intégralement leurs intérêts. En vertu de cette représentation intégrale, puisque les intérêts de la production sont les intérêts de la nation, les corporations sont reconnues par la loi comme des organes de l'Etat. Et représentant les intérêts unitaires de la production, les corporations peuvent appliquer des règlements contraignants pour la discipline des relations de travail, ainsi que pour la coordination de la production, chaque fois qu'elles sont habilitées à le faire par les associations affiliées."*

La pratique courante du système fasciste veut donc que, lorsque des conflits surgissent au sein d'une organisation syndicale, ils soient portés devant les corporations respectives et, si nécessaire, devant le ministère des Corporations pour un effort de conciliation. Si le Tribunal du travail, qui n'est rien d'autre qu'une cour d'appel ordinaire assistée d'experts dans la matière litigieuse. Avec la Charte du

travail, nous constatons donc pour la première fois que les sociétés ont pris le sens qui les caractérise spécifiquement aujourd'hui.

La toute première définition des sociétés révèle en effet qu'elles ont été conçues à l'origine comme des organes privés de collaboration entre les diverses catégories engagées dans une activité déterminée de production. (Le terme catégorie est utilisé ici pour représenter toutes les personnes engagées dans une profession donnée, qu'elles soient ou non membres réguliers du syndicat). Cette première définition, concrétisée par l'article 3 de la loi du 3 avril 1926, se lit comme suit :

> *"Les associations d'employeurs et de travailleurs peuvent être réunies au moyen d'organes centraux de liaison (futures corporations) ayant des hauts fonctionnaires communs aux deux associations."*

Ce n'est que l'article 42 de l'arrêté royal du 1er juillet 1926 qui a donné un caractère national à ces *"organes de liaison"*, qui a utilisé pour la première fois le terme corporation pour les désigner et qui a enfin donné une définition concrète des aspects juridiques des corporations. Cet article et les trois suivants sont rapportés ici dans leur intégralité en raison du grand intérêt qu'ils présentent pour les étudiants en sciences politiques et économiques.

> Article 42. *" Les organes de liaison prévus par l'article 3 de la loi du 3 avril 1926 ont un caractère national. Ils regroupent les organisations syndicales nationales des différents facteurs de production : employeurs, travailleurs intellectuels et ouvriers, liés à une branche de production déterminée, ou à une ou plusieurs classes d'entreprises déterminées. Les organisations ainsi regroupées forment une corporation. La corporation est créée par décret du ministre des Corporations."*
>
> Article 43. *"La corporation n'est pas dotée de la personnalité civile, mais est un organe de l'administration de l'État. Le décret par lequel elle est constituée précise son organisation et règle les attributions de ses bureaux centraux et locaux."*
>
> Article 44. *"En vue de la réalisation de ces objectifs, les organes corporatifs sont dotés de pouvoirs : (a)de concilier les différends qui peuvent surgir entre les organisations affiliées et d'édicter les règlements prévus à l'article 10 de la loi du 3 avril 1926 ; (b)de promouvoir, d'encourager et de subventionner toutes les initiatives visant à la coordination et à l'amélioration de la production ; (c)de créer des bourses du travail partout où le besoin s'en fait sentir. Partout où de telles bourses sont établies, la médiation indépendante et l'exercice d'autres fonctions de ce genre peuvent être interdits par décret royal, les lois et règlements spéciaux traitant de ces questions restant toujours en vigueur ; d) de réglementer l'apprentissage en édictant des règles générales obligatoires en la matière et d'en contrôler l'observation. Ces règles sont soumises à toutes les dispositions prises dans les contrats collectifs de travail.*
>
> Article 45. *"Les présidents des organes corporatifs sont nommés et révoqués par décret du ministre des Corporations. Chaque corporation a un conseil composé des délégués des organisations qui lui sont affiliées. Dans ces conseils, la représentation des organisations patronales doit être égale à celle des travailleurs intellectuels et manuels pris ensemble."*

A la suite de ces dispositions préparatoires, nous trouvons la loi du 20 mars 1930 sur la constitution du *"Conseil National des Corporations",* qui esquisse la première constitution organique des Corporations ; la *"Résolution"* du 13 novembre 1933 de l'Assemblée du Conseil National des Corporations, rédigée par Mussolini lui-même, sur la définition finale et les attributions des

Corporations ; et, enfin, la loi du 5 février 1934 sur *"La formation et la fonction des Corporations"*. Dans leur définition finale, les sociétés sont :

> *"les organes qui, sous l'égide de l'État, réalisent la régulation intégrale, organique et unitaire de la production en vue de l'expansion de la richesse, du pouvoir politique et du bien-être du peuple italien."*

Elles représentent, toujours en termes officiels, *"des ponts jetés à travers les lignes verticales des syndicats ouvriers et des fédérations patronales"*, ou, en d'autres termes, des organes qui permettent aux ouvriers et aux patrons d'entrer en contact et d'établir la coopération nécessaire pour remplacer cette lutte de salon stérile qui est le fondement de la philosophie marxiste obsolète de la vie. Suivant un schéma géométrique, les corporations représenteraient alors les organisations horizontales, et les confédérations les organisations verticales du système corporatif ; l'ensemble du système étant érigé sur une base syndicale.

Il existe actuellement vingt-deux corporations, composées de délégués des employeurs et des employés de toutes les activités nationales, ainsi que de membres de droit et d'experts techniques. Les activités des vingt-deux corporations sont coordonnées par le Conseil national des corporations et soumises à l'autorité suprême du ministère des Corporations. Les vingt-deux corporations sont :

Huit corporations pour les cycles de production englobant l'agriculture, l'industrie et le commerce :

1. Corporation des céréales.
2. Corporation des Fruits, Légumes et Fleurs.
3. Corporation de la Viticulture et du Vin.
4. Corporation de la betterave à sucre et du sucre.
5. Corporation de l'huile comestible.
6. Corporation de l'élevage et de la pêche.
7. Corporation des forêts, du bois d'œuvre et du bois.
8. Corporation des Textiles.

Huit Corporations pour les cycles de production englobant l'industrie et le commerce :

9. Corporation du métal et de l'ingénierie.
10. Corporation des métiers de la chimie.
11. Corporation des métiers de l'habillement.
12. Corporation de l'impression, de l'édition et du papier.
13. Corporation des métiers de la construction et du logement.
14. Corporation de l'eau, du gaz et de l'électricité.
15. La corporation des mines et des carrières.
16. Corporation de la verrerie et de la poterie.

Six Corporations couvrant les professions productrices de services :

17. Corporation des arts et des professions, comprenant quatre sections : professions juridiques ; professions médicales ; professions techniques ; arts.
18. Corporation des transports intérieurs, comprenant quatre sections : chemins de fer, tramways et navigation intérieure ; transports par moteur ; auxiliaires de la circulation ; communications par téléphone, radiotéléphonie.
19. Société des transports maritimes et aériens.
20. Société de l'industrie hôtelière.

21. Corporations de crédit et d'assurance, comprenant trois sections : banques, caisses d'épargne et établissements publics ; assurances.
22. Société des spectacles.

Avec la classification des vingt-deux corporations, la description de l'organisation syndicale de l'État fasciste est enfin complète. Considérée dans sa totalité, cette organisation apparaît comme un arrangement hiérarchique qui part des syndicats locaux, en passant par les Fédérations Nationales, Neuf Confédérations générales, les vingt-deux Corporations, le Conseil national des Corporations et le Ministère des Corporations, dans une série continuellement ascendante d'attributs, de devoirs et de pouvoirs, et dans une sphère continuellement élargie de tâches et d'influence, dupliquant dans l'ordre économique la plus grande disposition hiérarchique sociale de la Nation fasciste et de l'État fasciste dans son ensemble.

TROISIÈME PARTIE : LE FASCISME COMME PROCESSUS HISTORIQUE

"Rendons le passé présent ; pour juger d'une chose, il faut qu'elle soit devant nous ; il n'y a pas d'expérience de ce qui est absent".
-Taine

CHAPITRE XII : LE CONTEXTE HISTORIQUE DU FASCISME

Le fascisme, pour être bien compris, doit être mis en relief par rapport à son propre contexte historique. C'est ce contexte qui seul peut donner de la profondeur, et avec la profondeur, de la signification et de l'expression à des caractéristiques autrement apparemment superficielles et sans signification et à des aspects complexes et inintelligibles.

Pourquoi le fascisme est-il né en Italie et pas ailleurs ; pourquoi Benito Mussolini a-t-il été choisi par le destin pour donner une forme concrète au nouvel évangile social et économique ; pourquoi la réaction à l'individualisme en tant que mode de vie n'a-t-elle commencé qu'avec l'avènement du fascisme et pas avant ; ce sont là des questions auxquelles il faut répondre et auxquelles on ne peut répondre que par une reconstruction de ce qui constitue le contexte historique du fascisme.

Trois grandes forces spirituelles ont façonné l'âme de la culture du monde occidental : la Renaissance, la Réforme, la Révolution. La Renaissance, en libérant toute l'énergie refoulée accumulée dans les profondeurs de l'être au cours d'une longue succession de siècles non articulés, a donné naissance à la conscience de l'individu de son individualité. La Réforme, en testant et en prouvant le droit de l'individu à la liberté de croyance, a apporté l'indépendance de la vie spirituelle de l'individu par rapport à la contrainte de l'Église. La Révolution, en proclamant et en affirmant que la Liberté n'est pas le privilège de quelques hommes, mais le droit inaliénable de chaque homme, a réalisé les conditions qui ont rendu possible le triomphe final de l'Individualisme et la décadence initiale de toutes les Institutions humaines.

La mesure dans laquelle ces trois forces principales ont agi sur la vie d'un pays, la mesure dans laquelle la vie de ce pays est devenue l'expression représentative de l'âme de la culture occidentale. On ne peut donc pas dire que l'Italie, qui a subi de plein fouet l'impact de la Renaissance, mais qui est restée à l'écart du courant principal de la Réforme, et qui n'a ressenti qu'indirectement les conséquences de la Révolution, soit aussi représentative de cette culture que d'autres nations qui ont connu dans toute leur ampleur l'action des trois forces mentionnées ci-dessus.

L'historien qui tente ainsi de retracer la cause fondamentale de la naissance italienne du fascisme ne peut manquer de l'attribuer principalement à cette différence de causes et d'effets ; d'action de forces spirituelles extérieures et de réaction de l'essence intérieure d'une nation. Cette nécessité organique du destin, dont Oswald Spengler a vu qu'elle conditionnait les aspects mêmes du monde en tant qu'histoire, n'est nulle part aussi évidente que dans cette correspondance existant entre l'âme de l'Occident et l'âme de l'homme, la culture et l'expression de la vie d'une nation occidentale.

Mais cette évidence devient presque inattaquable, lorsque de la considération générale des trois forces déterminantes, nous passons à la considération particulière des instruments créés par ces forces dans la période finale de réalisation de leur action.

Ces instruments peuvent être brièvement décrits comme suit : Les moyens intellectuels : Une philosophie qui, sous les différents noms de Matérialisme, Naturalisme, Réalisme, etc., a fourni à l'homme une vision mécaniste du monde et de sa vie, une vision qui n'avait aucune place pour des choses aussi intangibles que Dieu, l'âme et les idéaux.

Moyens sociaux : Une doctrine libérale qui, se fondant sur l'idée de la liberté comme moyen d'offrir une vie plus complète à tous les peuples, a fait de cette liberté le privilège d'une petite classe seulement. Moyens politiques : L'institution de la démocratie parlementaire qui, fondée sur la croyance que la réalisation de la démocratie en politique est compatible avec l'inégalité sociale et économique, a perdu tout fondement lorsque cette croyance a été complètement réfutée par le cours réel des événements humains. Les moyens économiques : L'institution du capitalisme, née de l'exploitation de la classe ouvrière, est devenue en fin de compte le moyen le plus efficace de domination et de pouvoir de la classe capitaliste.

En dernière analyse, le triomphe de l'individualisme en tant que philosophie et mode de vie repose sur l'adéquation de ces moyens pour atteindre le but pour lequel ils ont été conçus. Or, c'est un truisme historique que ces moyens, qui ne se sont avérés que partiellement adéquats en Angleterre, en France ou aux Etats-Unis d'Amérique, se sont au contraire révélés totalement inadéquats en Italie. Nous savons bien sûr qu'en raison des différences de traditions, d'habitudes, de lois, la vie est appelée à prendre des aspects différents dans les diverses parties du monde occidental ; mais cela n'explique pas l'inadéquation fondamentale de ces instruments de la vie intellectuelle, sociale, politique et économique qui, ailleurs, ont permis le triomphe complet de l'individualisme.

Quelque chose de radicalement important, quelque chose qui a trait à l'essence même de l'être d'une nation, doit constituer la différence essentielle. C’est dans la recherche de ce quelque chose d'inconnu que réside le but principal de cette enquête sur les antécédents historiques du fascisme, et, bien que cette recherche ne puisse être que sommaire dans les limites de l'espace de ce chapitre, et que l'enquête ne puisse par conséquent être complète, le but est trop séduisant pour ne pas être atteint, même s'il ne doit l'être que de façon partielle et très inefficace. Pour commencer, aucune doctrine philosophique ne pourrait être plus complètement étrangère à l'esprit même de l'Italie que le matérialisme, ou l'un de ses équivalents : Positivisme, Naturalisme, Pragmatisme, etc. Benedetto Croce exprime le sentiment de tous les Italiens lorsqu'il dit :

> *"La nouvelle vision ne voyait plus l'homme vrai et entier, dans lequel la lutte entre l'esprit et le corps devait être combattue, mais l'homme réduit au niveau de l'animal, toujours et seulement corps et chair, dans lequel il n'y avait pas d'autre choix que celui de l'esprit malgré certains semblants et fausses apparences d'impulsions générales et d'aspirations élevées, qui, scrutés, se révélaient comme des troubles nerveux ou franchement comme les résultats d'une neurasthénie.*
>
> *On plaçait loin de la vue non pas le vrai mystère, le mystère sacré, qui contient en lui toutes ces valeurs dont il ne révèle pas le secret, mais notre méconnaissance, notre ignorance plus ou moins provisoire, en supposant qu'un jour peut-être on trouverait une combinaison d'atomes ou autre qui expliquerait tout et nous permettrait de produire en laboratoire la vie avec tous ses produits communément appelés spirituels."*

A cette doctrine qui est la négation de la vraie vie et de la vraie mission de l'homme, la race italienne oppose son sens profond et insondable de l'existence de ces grandes réalités éternelles appelées Dieu, Patrie, Ame et Idéaux ; son intuition mystique que la croyance en Dieu, en l'Ame, en la Patrie et en la puissance des Idéaux est la plus grande force de modelage de la vie humaine ; sa connaissance mystérieuse et instinctive de la vérité selon laquelle la vie est plus qu'un vêtement, et que ce n'est que dans l'accomplissement de ses devoirs par le processus spirituel rédempteur et

ennoblissant du sacrifice et de la douleur, que la vie peut avoir un sens et acquérir une valeur. Si donc une philosophie matérialiste est une base nécessaire pour le triomphe de l'individualisme - et personne ne peut le nier - ce triomphe ne pourra jamais être complet en Italie, ou, s'il est mené à terme, il ne pourra jamais être éternel.

La philosophie italienne a été constamment une philosophie idéaliste tout au long de ces siècles caractérisés par la montée et l'affirmation de l'individualisme. Une âme solitaire : Roberto Ardigo, a fait une excursion timide dans le champ stérile du Positivisme, mais son excursion infructueuse n'a pu fournir aucune base philosophique solide pour l'édification d'un édifice stable de buts individualistes. Il est donc très symptomatique que la réaction anti-matérialiste fasciste ait été chronologiquement précédée par l'énonciation de la philosophie de l'idéalisme historique de Benedetto Croce et de la philosophie de l'idéalisme actuel de Giovanni Gentile.

Aussi différents que soient ces deux aspects de l'idéalisme, ils ont toujours une chose en commun : la caractéristique d'être l'antithèse de toute doctrine qui glorifie l'individu comme seigneur et centre de l'univers entier, et les buts matérialistes de l'individu comme les buts mêmes de cet univers. Lorsque nous passons ensuite de l'examen de la doctrine philosophique qui sous-tend toute la pratique de l'individualisme, à l'examen de la théorie libérale du laissez-faire, qui sous-tend tout l'individu et le peuple dans les États occidentaux modernes, nous constatons avec encore plus de force qu'auparavant combien la pleine réalisation de cette doctrine ne pourrait jamais être déficiente dans la vie de la nation italienne.

Pour que la doctrine libérale de la plus grande liberté possible pour l'individu puisse être appliquée avec succès dans la pratique, il est nécessaire que deux éléments importants de la vie individuelle et sociale soient vérifiés : premièrement, l'homme moyen doit être si désireux de jouir de cette quantité maximale de liberté qu'il soit disposé à sacrifier pour sa réalisation tous les autres idéaux, tous les autres buts ; deuxièmement, le nœud des relations économiques, politiques et sociales doit être tel qu'il permette la possibilité de la pleine explication de cette liberté.

De ces deux conditions, la seconde n'a jamais été réalisée dans aucun pays à aucun moment de l'histoire humaine, la première n'a jamais été réalisée en Italie. Cette déclaration générale sur l'enthousiasme limité de l'homme italien moyen pour la liberté doit, bien sûr, être étayée par une analyse approfondie de la formation du caractère italien. Il suffira ici de souligner que l'expérience de vie particulière de la race anglo-saxonne, qui a conduit l'homme anglo-saxon à goûter au fruit défendu de la liberté et à en faire une idole à adorer, n'a pas été, et n'aurait pas pu être reproduite dans la vie de la race italienne. L'homme italien a toujours considéré que le respect de l'autorité primait sur tout désir de liberté. Les paroles de Mazzini sur cette question sont définitives et dignes d'être reproduites dans leur ampleur :

"De tous côtés, le doute s'est fait jour : quel est l'avantage de la liberté ? A quoi sert l'égalité, qui n'est en fait que la liberté de tous ? Qu'est-ce que l'homme libre, sinon une activité, une force, à mettre en mouvement ? Dans quelle direction doit-il se mouvoir ? Au gré du hasard ou du caprice ? Mais ce n'est pas la vie, c'est une simple succession d'actes, de phénomènes, d'émissions de vitalité sans lien, sans relation, sans continuité ; c'est l'anarchie. La liberté de l'un se heurte inévitablement à la liberté des autres ; des luttes constantes s'élèvent entre les individus, avec pour conséquence la perte de force et le gaspillage des facultés productives qui nous sont accordées et que nous sommes tenus de considérer comme sacrées.

La liberté de tous, si elle n'est pas gouvernée par une loi générale directrice, ne peut que conduire à un état de guerre entre les hommes, guerre rendue d'autant plus cruelle et inexorable par la quasi-égalité des antagonistes."

La pensée exprimée de Mazzini, qui est la pensée inexprimée de tout Italien, démontre que la doctrine libérale, entièrement étrangère à l'esprit italien, greffée sur le corps de la vie italienne, mais jamais devenue partie intégrante de la vie italienne, ne pouvait manquer d'être écartée chaque fois que les besoins du temps l'exigeaient et que l'occasion favorable se présentait. Lorsque, de cet aperçu général du libéralisme, nous passons à l'examen de l'application spécifique de ses principes au domaine de la politique, nous constatons que cette application, qui a trouvé son incarnation la plus authentique dans cette forme de gouvernement représentatif appelée démocratie parlementaire, est la moins apte à perpétuer les traditions de la vie politique italienne.

La démocratie parlementaire signifie un corps législatif, qui constitue le pouvoir suprême de l'État, et un corps exécutif responsable devant le corps législatif ; l'ensemble du système repose sur la base de l'élection de personnes choisies pour représenter les intérêts généraux du peuple. Pour que ce système fonctionne bien, il faut qu'une longue pratique de l'autonomie gouvernementale ait fait de la démocratie parlementaire une réalité.

Une longue pratique du processus électif a rendu le peuple capable d'être indépendant des hautes autorités sans tomber dans l'anarchie, et une pratique tout aussi longue du processus électif l'a rendu maître dans l'art difficile de choisir avec justesse ses meilleurs représentants. Les deux types de pratiques ont été étrangers à la vie politique de la nation italienne jusqu'à l'époque du "*Risorgimento*", et quelle que soit l'expérience accumulée depuis cette année fatidique de 1848, qui a vu la première Constitution italienne suivre le mouvement libéral européen, cette expérience de moins d'un siècle peut difficilement être considérée comme suffisante pour faire du peuple italien des maîtres dans l'art du gouvernement représentatif et des adeptes enthousiastes des formes démocratiques.

Enfin, lorsque nous nous rappelons que toute l'histoire de la culture italienne n'est pas une histoire d'expression et de réalisation de masse, mais l'histoire de la contribution personnelle, hautement individualisée et hautement caractéristique de chaque Italien à l'effort cumulatif requis par la création d'une telle culture, nous ne pouvons que constater avec consternation l'imposition du capitalisme à la vie économique du peuple italien.

Le succès du capitalisme est basé sur la soumission de toute une classe de personnes à une standardisation du travail personnel ; la soumission de toute la nation à une standardisation du goût national ; la soumission de chaque État national lui-même à un standard de vie international commun. En d'autres termes, le capitalisme, en dehors de tous les autres maux nombreux qu'il entraîne, et dont toutes les nations occidentales font l'expérience, représente pour l'Italie l'antithèse et la némésis de cet aspect de son véritable esprit national qui se reflète dans la vie économique de son peuple.

L'histoire de l'Italie moderne est donc la preuve réelle et lumineuse que le capitalisme, comme la démocratie parlementaire, comme la doctrine du laissez-faire, comme tous les autres moyens mis au point par l'individualisme triomphant pour rendre son triomphe plus complet, plus durable dans le monde occidental moderne, devait se révéler tout à fait inadéquat pour réaliser un tel triomphe en Italie et, ce qui est une véritable bénédiction, devait être le facteur déterminant du début de cette réaction à l'individualisme qui devait s'appeler le fascisme.

L'histoire de l'Italie moderne commence en 1870. Le choix de cette date peut sembler quelque peu arbitraire, et pourtant il est conditionné par le cours même du développement politique national du pays. Si l'on demandait à dix historiens de citer les dates des deux événements les plus importants de l'histoire de l'Italie du point de vue du développement politique national, il ne fait aucun doute que neuf d'entre eux ne manqueraient pas de proposer comme dates l'année 456 qui vit le rideau tomber définitivement sur le dernier acte de l'Empire romain et l'année 1870 qui vit Rome redevenir

la capitale d'une Italie renaissante. Un intervalle d'environ quatorze siècles sépare donc la disparition de l'État italien (romain) de sa réapparition sous un drapeau véritablement national et avec un caractère véritablement national.

Au cours de ces quatorze siècles une succession d'événements tels que la propagation rapide d'une ombre effroyable sur les zones civilisées du monde occidental, l'accroissement du pouvoir temporel des Papes, le renouveau du savoir, la symphonie de la Renaissance, le chant de la Réforme, la découverte de l'Amérique, l'invention de l'imprimerie, la découverte de la poudre à canon, la naissance des Etats nationaux, le triomphe du principe du gouvernement représentatif, le bouleversement français, la tragédie napoléonienne, la révolution industrielle ; Ces événements, qui ont transformé la face de la terre, ont fait de l'Italie, en particulier, une terre aux multiples organisations sociales et politiques, aux objectifs, aux intérêts, aux lois, aux traditions et aux coutumes différents et souvent contradictoires. Aucun pays n'était donc plus mal préparé que l'Italie, en 1870, à supporter la vie d'un État national moderne, doté d'une structure politique fondée sur le principe du gouvernement représentatif, d'une structure sociale fondée sur les principes libéraux et d'une organisation productive fondée sur l'industrie et la machine.

Et pourtant, si l'Italie devait avoir sa place au soleil, si l'Italie devait reconquérir sa primauté parmi les nations de la terre, si l'Italie devait reprendre la tête du monde occidental dans la course au progrès, l'Italie devait s'adapter dans les plus brefs délais aux habitudes du monde occidental. Telle était la pensée de ceux qui ont dirigé le cours de la vie italienne au cours de ces années fatidiques qui ont commencé avec l'entrée des troupes du roi Victor Emmanuel II dans la Rome papale et se sont terminées avec l'entrée des troupes fascistes dans la Rome du roi Victor Emmanuel III.

Un nouveau cours de vie nationale exige toujours une nouvelle série d'idéaux comme force motrice et but final de cette vie. Les idéaux qui avaient inspiré le cours de la vie italienne pendant les années cruciales du "*Risorgimento*" et jusqu'à l'année 1870, étaient les idéaux mazziniens, à savoir : L'éducation morale et religieuse comme base de toute éducation, la dévotion à Dieu, à la patrie et à la famille comme base de toute vie sociale, le devoir, le sacrifice et le respect de l'autorité comme base de toute vie individuelle. Ces idéaux avaient inspiré tous les grands patriotes ; on peut donc dire que ces idéaux ont donné naissance au "*Risorgimento*" italien et à la renaissance de l'Italie en tant qu'État national. (Nous devons toujours nous rappeler que le "*Risorgimento*" fut le chef-d'œuvre d'une vingtaine de grands esprits, secondés par quelques milliers de partisans, et non l'œuvre des masses).

Mais à partir de 1870, une conviction se généralise : celle que ces idéaux ont fait leur temps et que leur pratique ne suffit pas à faire face aux réalités de la vie quotidienne, façonnée par les forces nouvelles qui agissent en son sein. L'année 1876 voit le triomphe de cette vision avec la chute du dernier cabinet de la "*Droite*", composé de membres de la "*Vieille Garde*", héritiers de la tradition de Mazzini, Gioberti, Cavour et Garibaldi, et l'arrivée au pouvoir de l'Union européenne du premier cabinet de la "*Gauche*" composé de représentants des nouvelles classes sociales et économiques qui se formaient au sein de la nation. Si le nouveau cabinet savait très bien quels idéaux devaient être abandonnés, il ne savait certainement pas aussi bien quels idéaux devaient prendre leur place.

Il y avait à l'étranger un vague sentiment qu'une politique plus démocratique devait être la politique du nouveau gouvernement, et ce sentiment, les hommes de la "*Gauche*" ont essayé de le cristalliser dans une série de réformes qui ont commencé, assez naturellement, par l'extension du droit de vote. De tous les attraits qu'un gouvernement qui tente de gagner les faveurs du peuple peut offrir à ce dernier, l'extension du droit de vote est certainement le plus facile à accorder et le plus sûr de produire des résultats. Nous constatons donc qu'en commençant par 1882, lorsque la première extension a été accordée, et en terminant par 1913, lorsque Giovanni Giolitti a finalement augmenté

le nombre d'électeurs de trois millions à sept millions en une seule fois, les gouvernements démagogiques d'Italie, qui se sont succédé au pouvoir de 1876 à 1913, ont fait exactement ce que tous les gouvernements démagogiques font dans le monde entier : ils ont offert comme appât aux parias de la société le privilège magique, et pourtant sans signification, d'un vote à des personnes qu'ils ne peuvent pas connaître et pour des questions qu'ils ne peuvent pas comprendre.

La faute suprême de la doctrine démocratique libérale est de poser la réalisation du principe abstrait du droit de vote individuel comme l'idéal à atteindre, sans mettre cette réalisation en relation avec d'autres caractéristiques de la vie de l'individu, telles que son aptitude morale et intellectuelle et sa relation avec l'environnement social et économique.

Les hommes au pouvoir ne se souciaient guère de savoir si ceux à qui ils donnaient le droit de vote étaient prêts, spirituellement et matériellement, à exercer ce droit. Ils ne se sont guère souciés du fait qu'un énorme travail préparatoire a dû être accompli pour que le peuple italien - façonné par quatorze siècles de rivalité campaniliste en champions guerriers d'intérêts particuliers - prenne conscience de l'intérêt suprême de la nation dans son ensemble. Ils ne se souciaient guère du fait qu'un long processus d'éducation formelle et symbolique était nécessaire pour faire du paysan méridional - dégradé par des siècles d'une vie des plus abjectes sous cette domination étrangère exsangue appelée par Gladstone "*véritable négation de Dieu*" - un citoyen digne d'un État moderne. Le processus d'extension du droit de vote s'est poursuivi allègrement et la corruption, les pots-de-vin, le mensonge et le crime ont accompagné le triomphe en Italie du principe sacré du gouvernement représentatif.

Mais le gouvernement représentatif ne signifie pas seulement l'électorat, il signifie aussi le parlement. Parlement signifie à son tour système de partis, et système de partis, ensembles contrastés d'idéologies comme base de toute vie politique. Jusqu'en 1870, lorsque les seuls partis du parlement italien étaient ceux qui existaient dans le parlement du petit royaume du Piémont, les intérêts des masses étaient la préoccupation de tous les représentants. Mais après 1870, les masses ont commencé à ressentir leurs intérêts seraient protégés par l'élection d'hommes dont les idéologies étaient nées de l'impact des réalités de leur vie quotidienne.

Et comme ces réalités étaient d'une nature très matérialiste, ces idéologies étaient d'un genre très prosaïque. Le niveau de la vie politique italienne a donc commencé à baisser de plus en plus au fil des années après 1870, pour culminer avec le triomphe d'hommes qui ont renié et méprisé les idéaux mêmes qui avaient permis la renaissance de l'Italie.

Des hommes comme Giosue' Carducci ou Alfredo Oriani ont protesté avec véhémence contre l'ordre existant des choses, prônant le retour à la grandeur ancienne et aux idéaux classiques. Le poète chantait pour des gens qui ne savaient apprécier que le charme sensuel des beaux mots et des rimes mélodiques, et le prophète parlait à des multitudes qui ne pouvaient pas le comprendre et ne voulaient pas le comprendre. Entre-temps, le parlement était devenu l'arène où se jouaient les derniers enjeux de la guerre des classes, passée de la place du marché à l'aréopage, et que se disputaient une vingtaine de partis, qui ne différaient les uns des autres que par leurs noms, parce que tous étaient préoccupés par une chose et une seule : comment s'approprier la plus grande partie du butin de l'État. Le bien suprême, les intérêts suprêmes de l'État ne concernaient personne en particulier et étaient complètement oubliés et délaissés dans la course folle au pouvoir, aux avantages, à la richesse.

C'est sur cette parodie d'une véritable pratique politique libérale-démocratique qu'ont été jetées les bases de la transformation de l'Italie, d'un pays éminemment agricole avec une forme résiduelle d'économie féodale, en un pays industriel avec une forme moderne d'économie capitaliste. Manquant, comme l'Italie, de toutes les matières premières indispensables à une vie industrielle

réussie, cette transformation nécessitait une vision des problèmes à résoudre que les dirigeants ne pouvaient fournir. Les dirigeants libéraux pensaient qu'il suffisait de laisser l'État intervenir le moins possible sur les hommes et les événements, que tout finirait par s'arranger.

Les dirigeants de la classe ouvrière venaient de découvrir Karl Marx et "*Le Capital*" (Das Kapital) et prêchaient une interprétation matérialiste de l'histoire et la guerre des classes comme nouvel évangile de destruction sociale et non de salut social. Entre-temps, alors que les industries se multipliaient, que le nombre d'établissements industriels qui s'élevait à moins de cinq mille en 1870 était presque cent fois plus élevé en 1914 et que le capitalisme prospérait, que le capital investi dans les sociétés à responsabilité limitée qui s'élevait à seulement deux cents millions de dollars en 1870 était passé à deux milliards en 1914, l'État est devenu une chose dont on abuse et qu'on ridiculise, la nation a été précipitée dans l'anarchie, le niveau de vie a continué à baisser de plus en plus et la classe ouvrière, malgré toutes les prédications du socialisme, ou peut-être en conséquence de celles-ci, a ouvertement dérivé vers le communisme. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est la guerre mondiale qui, indirectement, a provoqué l'effondrement du socialisme et le salut de l'Italie ; indirectement, parce qu'elle ne doit jamais être considérée comme le moteur principal des forces qui ont donné naissance au fascisme.

Une fois de plus, comme toujours, il s'agit d'une réaction subjective à une chose objective : l'impact de l'expérience de la guerre sur la conscience d'un homme sensible, et l'heureuse coïncidence que cet homme avait une âme assez grande pour englober les véritables significations de cet événement le plus tragique de tous les événements tragiques, qui a provoqué la naissance de ce nouveau mode de vie appelé fascisme. La guerre mondiale, la nation italienne et son histoire, l'homme Benito Mussolini avec son passé et son expérience de la guerre, constituent, en même temps, la triade indissoluble responsable de la naissance italienne du fascisme.

En effet, la guerre a réconcilié pour un temps tous les intérêts opposés, toutes les luttes de classes, toutes les forces ennemies, à l'intérieur de chacune des frontières nationales, retardant mais n'arrêtant pas le processus inévitable de désintégration et de décomposition du monde occidental. Ce n'est que lorsque la fin de la guerre n'a trouvé aucun autre élément, aucune autre agence, aucune autre puissance que le fascisme, qui puisse arrêter la dernière étape du conflit entre les forces désintégratrices de l'individualisme et les forces intégratrices des lois, traditions et coutumes sociales, que le changement de tout le cours de la vie de la nation italienne a déterminé le début de la réaction de cette nation à la doctrine et à la pratique de l'individualisme. Mais s'il est vrai que la triade : Guerre mondiale - Nation italienne - Benito Mussolini, a donné naissance au fascisme dans la ville de Milan, le vingt-troisième jour de mars 1919, il n'en est pas moins vrai que des forces obscures ont pris naissance au sein même de la civilisation occidentale, il y a plus de quatre siècles, et que, acquérant toujours plus d'intensité avec le temps, elles devaient tôt ou tard provoquer une révolution dans le mode de vie du monde occidental.

La guerre mondiale, dont on a fait à tort le véritable moteur des forces qui ont donné naissance au fascisme, a été un symptôme, et non une cause, du processus de décomposition de la culture occidentale. Et parce que la guerre mondiale est encore un fait de la chronique contemporaine plutôt qu'un événement de l'histoire passée, sa description, la description de ses causes, de ses caractéristiques et de ses effets, n'a pas sa place dans une exposition du contexte historique du fascisme. L'exposé se termine donc par la note d'espoir de l'homme qui s'est trouvé dans le fascisme, et d'une nation qui a trouvé dans le fascisme son salut.

"Les grandes choses ne se font jamais que par le rejet de l'individualisme et le sacrifice constant du moi au progrès commun."
-Mazzini

CHAPITRE XIII : DEUX PRECURSEURS DU FASCISME

GIANBATTISTA VICO

Le fascisme est une créature du vingtième siècle, mais ce siècle, à son tour, est l'enfant des âges précédents : un produit de ces autres siècles qui l'ont précédé dans le royaume du temps.

Les forces invisibles et impondérables qui ont façonné les aspects pris par ce phénomène le plus caractéristique des temps modernes sont en effet des manifestations des pensées mêmes laissées en héritage par les penseurs représentatifs du passé.

On peut donc affirmer que la réaction à l'individualisme, dont le triomphe final s'appelle aujourd'hui fascisme, a commencé, non pas en 1919, mais en 1620, lorsque Gianbattista Vico publia sa première ébauche de la "*Nouvelle Science*", s'opposant résolument à la philosophie de vie individualiste de la Renaissance et à l'esprit dissolvant de son époque.

Il a été dit à juste titre :

> *" La philosophie de son époque tendait à dissoudre la société, à dissocier les hommes, à perdre de vue l'humanité, les nations et les familles dans la contemplation d'individus isolés."*

La philosophie de Vico, au contraire, était :

> *"une philosophie qui rendrait compte des hommes non pas comme des solitaires, mais comme des êtres sociaux ; qui favoriserait l'union sociale, la force et le progrès."*

C'est donc par Vico que nous devons commencer notre étude des deux plus grands précurseurs du fascisme.

Il existe, dans l'histoire de l'humanité, des noms singuliers d'hommes qui étaient destinés à exercer une influence puissante sur la vie intellectuelle de leur nation, mais qui sont restés, néanmoins, pratiquement inconnus du reste du monde.

L'un de ces noms est celui de Gianbattista Vico.

Quelles que soient les prétentions de l'Italie dans ces magnifiques domaines de la pensée que sont la philosophie de l'histoire, la philosophie du langage et la philosophie du droit et de la morale, il est incontestable que ces prétentions sont fondées sur les œuvres de Vico et, principalement, sur son chef-d'œuvre "*La Scienza Nuova*".

> *"La Science Nouvelle,* dit Giovanni Gentile*, est l'intuition profonde de cette grande vérité : l'homme, l'homme véritable qui chante ses peines et ses espoirs, qui pense et explique sa pensée, qui fonde la religion et avec la religion la cité, la loi et l'Etat, qui fait la guerre, qui passe de la barbarie à la civilisation, n'est pas un individu particulier, ni une somme d'individus, mais seulement et toujours l'Homme".*

"La Nouvelle Science" est, en d'autres termes, un hommage à cette unité cachée et pourtant si manifestement apparente qui sous-tend l'activité multiforme de l'homme.

Dans le processus historique, cette unité se révèle par une identité de substance de ces formes extérieures d'organisation sociale à travers lesquelles l'homme exprime sa vie sociale au fil des civilisations successives. Selon Vico, une loi des cycles de "*Corsi e Ricorsi*" (flux et de reflux) est à l'œuvre dans le cours de l'histoire humaine.

Cette loi des cycles rend sans fondement et insensé tout espoir d'un progrès universel continu, linéaire et ininterrompu. Chaque civilisation est une entité spirituelle à part entière et, à aucun moment de l'histoire humaine, une certaine forme de civilisation ne constitue un progrès ou une régression par rapport à une autre et différente. Et les éléments qui déterminent le caractère d'une civilisation n'évoluent pas dans la succession du temps, mais coexistent dès le jour de sa naissance.

Pour Vico, toute l'histoire de l'humanité n'est que l'Idée éternelle de cette histoire telle qu'elle existe dans l'Esprit Divin, réalisé et manifesté dans les événements réels. La véritable philosophie de l'histoire lui semblait se trouver sous et au-delà de toutes les apparences, dans l'Idéal divin.

La philosophie de l'histoire, conçue ainsi comme la révélation de l'activité de l'Esprit immanent dans la vie de l'homme et, à tout moment, égal à lui-même, confère une nouvelle dignité à la vie d'aujourd'hui parce que le besoin a disparu de la justifier comme préparation à une vie meilleure du lendemain. C'est la vie d'aujourd'hui qui, selon Vico, doit être ramenée à la vision des idéaux qui doivent régir le monde de l'homme, et non la vie d'un hypothétique lendemain qui pourrait ne jamais se lever. Si donc nous acceptons la *"Nouvelle Science"* comme l'interprétation la plus vraie des phénomènes qui caractérisent le déroulement de l'histoire humaine, nous devons accepter aussi la conséquence de la nécessité de renouveler les sources spirituelles de la vie chaque fois qu'elles sont taries et qu'il y a danger d'un nouveau retour à la barbarie, d'un nouveau "*Déclin de l'Occident".*

Non seulement le fascisme a accepté cette conséquence logique, mais il en a fait sa raison d'être cardinale, pleinement convaincu de la vérité que Vico a vu très profond et très loin dans ce royaume occulte où les Parcae tissent sans cesse la toile du destin de l'homme. Et comme dans tout cycle de l'histoire du monde, les débuts du cycle sont caractérisés par l'accent mis sur les qualités héroïques inhérentes à l'âme humaine - qualités qui, dans les périodes de décadence, sont complètement déplacées par les instincts inférieurs de notre nature animale - le fascisme ouvre le nouveau cycle en affirmant que *"la vie du fasciste se nourrit d'héroïsme et a pour but le sacrifice*". Ces belles paroles témoignent du profond idéalisme qui sous-tend toute la philosophie du fascisme, et, si en les lisant, on se demande si le fascisme n'est pas trop idéaliste, voire visionnaire, on peut peut-être répondre à cette question en rappelant les paroles de Joseph Chamberlain :

> *"Que personne ne s'imagine que quelque chose de grand puisse être réalisé dans ce monde sans qu'une puissance purement idéale soit à l'œuvre".*

Ayant découvert sa raison cardinale d'exister dans la nécessité d'un renouvellement des sources spirituelles de la vie, dans la nécessité de mettre fin à cette période de décadence spirituelle et d'ouvrir un nouveau cycle de l'histoire mondiale vivifié par l'héroïsme et marqué par le sacrifice, le fascisme trouve chez Vico d'autres éléments directeurs de sa philosophie de la vie, éléments qui contrastent profondément avec ceux qui sont courants dans notre mode de vie actuel. Un grand tort a été fait par la science à l'humanité, celui d'avoir exigé le dévouement presque total des énergies intellectuelles de l'homme pendant trois siècles entiers.

Nous avons pu ainsi parvenir à une maîtrise partielle du monde extérieur, minimisant entre-temps l'importance de notre monde intérieur. Il est grand temps maintenant - dit le fascisme - que nous nous tournions du monde extérieur vers le monde intérieur et que nous prenions conscience de l'importance de notre monde intérieur pour essayer d'en atteindre, sinon une maîtrise complète, du

moins une certaine compréhension afin d'assurer notre propre salut. Mais l'approche du royaume intérieur doit se faire par un chemin différent de celui de la science. En suivant le processus scientifique de connaissance, nous comprenons le monde de la nature en le décomposant en parties, en analysant ces parties séparément, puis en essayant de réaliser une synthèse à partir de notre analyse partielle. Nous croyons tous que ce processus d'approche du monde de la nature par l'esprit depuis l'extérieur est le seul véritablement apte à atteindre le cœur de l'être. Mais Vico, dans sa "*Nouvelle Science*", montre combien est infantile la croyance naïve que la science puisse jamais nous fournir la vérité ultime.

Ses paroles, à ce sujet, valent vraiment la peine d'être rapportées :

"La vérité est simplement le Fait : c'est-à-dire ce qui est fait. En Dieu, il y a la vérité première, parce qu'Il est le premier créateur ; la vérité infinie, parce qu'Il est le créateur de toutes choses ; la vérité absolument exacte, parce qu'Il a présenté à Lui-même tous les éléments, tant externes qu'internes des choses, puisqu'Il les contient. Mais l'esprit humain, parce qu'il est limité, et à cause de toutes les choses extérieures à lui-même et en dehors de lui, ne peut atteindre que leurs conditions extérieures ; il ne peut les comprendre."

Également :

"Dieu connaît toutes choses parce qu'il contient en lui-même les éléments dont il compose toutes choses ; mais l'homme, en s'efforçant de connaître les choses, doit avoir recours à leur division. Par conséquent, la science humaine est une sorte d'anatomie de la nature."

Et :

"Comme la science humaine naît d'un défaut de l'esprit, à savoir son extrême petitesse, qui fait qu'elle est extérieure à toutes choses, qu'elle ne contient rien de ce qu'elle veut savoir et qu'elle ne peut donc pas produire la vérité qu'elle cherche à établir, les sciences les plus sûres sont celles qui expient le défaut dont elles sont issues et qui ressemblent à la science divine par l'activité créatrice qu'elles impliquent."

Aucun coup plus efficace ne pourrait être porté à cette supposition naïve de l'homme moderne, selon laquelle il s'est façonné dans la science un instrument de pensée et de recherche qui l'amènera nécessairement à la découverte de la vérité, que le coup porté par ces mots de Vico.

Et cette erreur, communément admise, selon laquelle toutes les grandes découvertes ne sont que le produit de la persévérance et de la patience, reste pour Vico un vœu pieux, car il soutient que les découvertes originales ne peuvent être faites que par des hommes doués de *"la vision et de la faculté divine",* qui peuvent voir et comprendre des choses qui restent invisibles et inconnues de la grande masse de l'humanité. Il faut donc convenir avec les penseurs fascistes que la poursuite de la connaissance de la vraie nature des choses doit nécessairement suivre deux voies bien distinctes.

Par la première, la voie de la Science, nous pouvons acquérir la compréhension des lois qui régissent le monde de la matière, le monde du temps et de l'espace, le monde des faits, de l'action, du mouvement ; en un mot, le monde de la nature par l'autre, la voie de la philosophie, nous pouvons pénétrer dans le monde de l'Être, le monde des Idées, le monde des Valeurs, qui n'est ni dans le temps ni dans l'espace ; le monde qui existe dans la pensée divine et auquel appartient la vraie nature de l'homme. A juste titre, Mussolini, parlant au Congrès des Sciences à Bologne le trente et un octobre 1926, a dit :

"Il y a une zone qui est réservée moins à la recherche qu'à la méditation des buts suprêmes de la vie. Par conséquent, la science part des données de l'expérience mais s'achève fatalement dans la philosophie ; et, seule la philosophie peut éclairer le chemin de la science et l'amener à la vision de l'Idée universelle."

Une telle tâche, comme celle que le fascisme a entreprise, d'éduquer la nouvelle génération à une réévaluation de la Science et à la recherche - à travers une renaissance des études philosophiques - d'une nouvelle approche de la vie de l'esprit, des problèmes de la conscience et du monde de l'âme, fait partie de l'héritage de Vico. Mais cet héritage n'est pas encore épuisé. Il existe, en effet, un domaine des relations humaines, où la réalisation de l'idéal fondamental de la vie humaine - la justice - doit régner en maître.

C'est dans ce domaine, celui du droit, que Vico a projeté le rayon de lumière inquisiteur de son esprit curieux. Ce qu'il a vu, c'est que les lois ne sont pas une chose indépendante des motifs qui les ont engendrées ou des conditions extérieures dans lesquelles elles sont nées. La loi est née parce que l'homme est un animal social. Le droit à sa raison d'être parce qu'il harmonise les besoins de l'individu avec les exigences de l'organisme social. En outre, si le droit doit se préoccuper de la réglementation des rapports sociaux, il ne doit pas se préoccuper des punitions extérieures.

La plus grande punition que l'individu coupable puisse jamais subir est le sentiment d'avoir violé la loi intérieure de sa conscience, et aucun homme n'a jamais péché contre la lumière intérieure.

"Parce que le tranchant de la conscience s'émousse, - dit W. Knight*, rapportant la pensée de Vico, - et que la douleur qu'elle inflige cesse d'être assez vive, les intérêts de la société sont compromis de telle sorte qu'une douleur extérieure et matérielle doit être ajoutée par la loi humaine à la douleur purement intérieure et spirituelle qui suit la faute. La loi et le châtiment extérieurs doivent cependant être calqués sur la loi et le châtiment intérieurs. La voix du juge intérieur, si elle pouvait se faire entendre clairement. Sinon, le droit pénal devient l'expression de l'arbitraire et de la vengeance".*

Des idées aussi révolutionnaires que celles de Vico ne pouvaient rester éternellement sans avoir une mise en pratique dans une forme d'organisation sociale. Le fascisme soutient donc que la tâche principale de cet être suprême parmi tous les organismes sociaux, l'État, n'est pas de construire des prisons toujours plus grandes et meilleures, mais de faire briller toujours un peu plus la lumière à l'intérieur, d'élever le niveau général de conscience des citoyens, d'amener le peuple à comprendre et à reconnaître les prétentions plus nobles de la vie morale, et de le conduire ainsi, par un processus d'éducation continu, progressif, constant, à la vision des choses supérieures de la vie, les seules choses qui comptent vraiment et pour lesquelles il vaut la peine de vivre.

De ce qui a été dit jusqu'ici, il est possible de visualiser déjà l'énorme influence de la philosophie de Vico sur la pensée fasciste. Mais cette influence s'étend encore plus loin, atteint des recoins encore plus profonds, plonge des racines encore plus tenaces dans le noyau interne du fascisme. Sachant que le principe d'autorité est l'un des trois principes cardinaux qui, selon le fascisme, doivent régir la conduite de la vie, on peut déjà affirmer que l'importance principale de Vico réside dans sa conception rigide de l'autorité comme critère ultime de la conduite de la vie sociale.

Le droit au jugement individuel dans toutes les questions qui concernent les relations sociales doit être abdiqué pour le droit de la société dans son ensemble ; et ce droit doit être dévolu à ceux qui détiennent l'autorité suprême dans le Commonwealth ou l'État.

Et si l'on pose la question de savoir à qui l'autorité suprême doit être déléguée, Vico répond sans hésiter que cette autorité appartient de droit à ceux qui peuvent prétendre à un rapport plus complet,

plus élevé et plus immédiat avec le Divin. Ainsi, rien ne pourrait être plus étranger à la pensée de Vico et, par conséquent, à la pensée fasciste, que l'hypothèse qui est à la base de toute théorie moderne du gouvernement, à savoir l'hypothèse selon laquelle ceux qui gouvernent doivent tirer leur droit du consentement commun des gouvernés. Pour Vico, l'Autorité, qu'il définit : "*La source de la justice éternelle*", doit être indépendante et supérieure à la volonté du peuple. Tout État ou tout Commonwealth dans lequel les questions primordiales dépendent de l'expression d'une telle volonté doit nécessairement aboutir à la confusion et à l'anarchie.

La position que Vico adopte sur la question de l'autorité trouve son pendant dans la position qu'il adopte sur la question de la liberté. Dans un cas comme dans l'autre, il est à contre-courant de son époque et de nos temps modernes, contre la puissance dissolvante de l'individualisme qui réclame l'indépendance vis-à-vis de toute autorité et la liberté vis-à-vis de toute contrainte. Pour Vico, la liberté est quelque chose d'entièrement différent de ce que l'on croit généralement qu'elle est : la possibilité de faire ce que l'on veut, d'obtenir ce que l'on souhaite, d'agir comme on l'entend.

Pour Vico, la liberté signifie ce pouvoir

> *"propre à la volonté humaine de contenir les passions de l'esprit, ainsi que les instincts du corps, car c'est par ces actes de suprématie sur soi que naît la vraie liberté".*

Pour Vico, la Liberté prend, en d'autres termes, le même sens qu'elle a reçu dans la réforme fasciste : le sens d'autorité directrice suprême de la vie individuelle de l'homme, de fondement de la vie sociale, de géniteur de la morale. Avec Vico, le fascisme naît et l'individualisme commence à mourir.

GIUSEPPE MAZZINI

La réaction à l'individualisme initiée par Vico a trouvé son plus grand représentant en Giuseppe Mazzini un siècle plus tard. La vie de Mazzini est l'exemple le plus lumineux de la vie d'un homme entièrement au service d'une Idée. Ayant une seule foi, un seul but, un seul idéal, cette vie se développe du début à la fin comme une composition musicale qui se déploie progressivement à partir d'un seul thème. Et comme une composition musicale s'éteint lorsque toutes les possibilités de variation du thème sont épuisées, ainsi la vie de Mazzini s'achève lorsque l'Idée est devenue une Réalité, et qu'elle a ainsi accompli son propre destin. Mais Mazzini n'était pas seulement un grand patriote italien, il était aussi et surtout un voyant intérieur, un mystique profond et un prophète très imaginatif.

Il fut, en effet, le premier des modernes à prendre conscience que l'individualisme comme mode de vie ne peut conduire l'humanité qu'à l'anarchie, au chaos et à la ruine. Il a été le premier à se rendre compte que l'histoire humaine peut offrir des exemples patents de la vérité selon laquelle le triomphe de l'individualisme entraîne la débâcle de l'autorité, de l'ordre, de la loi ; la chute, en bref, de la civilisation elle-même. Écrivant sur les derniers jours de l'Empire romain, il dresse un tableau inquiétant :

> *" Le ciel était sombre, les cieux vides ; le peuple étrangement agité, ou immobile dans la stupeur. Des nations entières disparaissaient. D'autres levaient la tête comme pour voir leur chute. Dans le monde entier, on entendait le grondement sourd de la dissolution. Tout tremblait, les cieux et la terre.*

L'homme était hideux à voir. Placé entre deux infinis, il n'avait conscience ni de l'un ni de l'autre, ni de son avenir, ni de son passé. Toute croyance était éteinte. L'homme n'avait aucune foi en ses dieux, aucune croyance en la république. La société n'était plus. Les grands principes n'étaient plus. La patrie n'était plus. Les intérêts matériels seuls existaient. L'âme de l'homme s'était enfuie : les sens régnaient en maître. Telle était l'époque, elle ressemblait à la nôtre", écrivait Mazzini il y a un siècle.

Combien plus exactement et plus adéquatement à notre époque, au contraire, ses paroles pourraient être appliquées ! La négation des idéaux, la perte de la religion, l'avilissement de la moralité, l'annulation de l'autorité, le mépris de la loi, le culte de la richesse, la destruction de la famille, sont autant de symptômes d'une vie qui s'est éloignée de sa véritable base humaine pour revenir à une condition d'existence purement animale. Le tableau est sombre mais pas désespéré. Une lueur d'espoir apparaît dès que nous prenons conscience que tout le processus de l'histoire peut être modifié et détourné vers une fin fructueuse, si à la doctrine des Droits de l'Homme nous substituons la doctrine des Devoirs de l'Homme, en tant qu'avant-projet mobile des plans, des buts et des actions des êtres individuels et des groupes sociaux. Et il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est précisément sur l'énonciation de la Doctrine des devoirs de l'homme que repose le succès de l'entreprise, comme force motrice des plans, des buts et des actions des êtres individuels et des groupes sociaux. Et il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est précisément sur l'énonciation de la Doctrine des devoirs de l'homme que repose la principale gloire de Mazzini, et que son influence sur l'ensemble du monde occidental est due. Lorsqu'il déclare :

"Nous devons convaincre les hommes qu'ils doivent obéir à une seule loi, ici-bas ; que chacun d'entre eux doit vivre non pas pour lui-même mais pour les autres ; que le but de leur vie n'est pas d'être plus ou moins heureux, mais de se rendre meilleur et de rendre les autres meilleurs ; que lutter contre l'injustice et l'erreur au profit de leurs frères n'est pas seulement un droit mais un devoir ; un devoir qu'on ne peut négliger sans pécher - le devoir de toute leur vie".

Mazzini sonne sans le savoir le cri de guerre de cette philosophie de la vie qui constitue la véritable essence du fascisme. La grande ironie de l'histoire, selon Mazzini, est le fait que la théorie des Droits a trompé les espoirs et les attentes mêmes de ceux qui ont versé leur sang et donné leur vie pour son triomphe.

"A quoi sert, demande-t-il, la reconnaissance de leurs droits à ceux qui n'ont aucun moyen de les exercer ? Que signifie la liberté pour ceux qui n'ont pas les moyens d'en profiter ? Pour tous ceux qui sont contraints de lutter contre la faim, la liberté n'est-elle pas qu'une illusion et une amère ironie ?

Si l'idée de droits inhérents à la nature humaine est aujourd'hui si généralement acceptée, pourquoi la condition des gens ne s'est-elle pas améliorée ?

Pourquoi la consommation des produits, au lieu d'être répartie également entre tous les membres du corps social, se concentre-t-elle entre les mains d'un petit nombre d'hommes formant une nouvelle aristocratie ? Pourquoi la nouvelle impulsion donnée à l'industrie et au commerce a-t-elle produit non pas le bien-être du plus grand nombre, mais le luxe d'un petit nombre ?".

Mais la doctrine des Droits n'a pas seulement trompé le peuple ; elle n'a pas non plus réussi à fournir le cadre nécessaire à une vie humaine satisfaisante.

"Certes, les Droits existent, - dit Mazzini, - *mais lorsque les droits d'un individu entrent en conflit avec ceux d'un autre, comment pouvons-nous espérer les concilier et les harmoniser, sans*

faire appel à quelque chose de supérieur à tous les droits ? Et lorsque les droits d'un individu, ou de plusieurs individus, se heurtent aux droits du Pays, à quel tribunal faire appel ? Si le droit au bien-être, au plus grand bien-être possible, appartient à tout être vivant, qui résoudra la difficulté entre l'ouvrier et l'industriel ? Si le droit à l'existence est le droit premier et inviolable de tout homme, qui exigera le sacrifice de cette existence au profit d'autres hommes ? L'exigerez-vous au nom de la Patrie, de la Société, de la multitude de vos frères ?

Qu'est-ce que la Patrie, de l'avis de ceux dont je parle, sinon le lieu où nos droits individuels sont les plus sûrs ?

Qu'est-ce que la Société, sinon un ensemble d'hommes qui ont accepté de mettre la force du plus grand nombre au service des droits de chacun ?

Après avoir appris à l'individu que la Société est établie pour lui assurer l'exercice de ses droits, lui demanderiez-vous de les sacrifier tous à la Société, de se soumettre, s'il le faut, à un travail continuel, à la prison, à l'exil, pour la perfectionner ?

Après lui avoir prêché partout que l'objet de la vie est le bien-être, lui demanderiez-vous tout à la fois de renoncer au bien-être, de renoncer au bien-être et à la vie même pour délivrer son pays de l'étranger, ou pour procurer de meilleures conditions à une classe qui n'est pas la sienne ?

Après lui avoir parlé pendant des années d'intérêts matériels, comment pouvez-vous soutenir que, trouvant la richesse et le pouvoir à sa portée, il ne devrait pas tendre la main pour les saisir, même au détriment de ses frères ? Et même dans une société constituée sur une base plus juste que la nôtre, qui convaincra le croyant de la théorie des droits qu'il doit travailler à un but commun et se consacrer au développement de l'Idée sociale ?"

Cette série de questions posées par Mazzini a reçu une nouvelle réponse. Pourtant, de telles questions sont d'une importance tragique pour l'humanité et il faut y répondre si l'on veut préserver la vie sociale à notre époque. C'est ainsi que le fascisme, faisant sienne la pensée centrale de Mazzini, a trouvé une réponse dans la substitution de la théorie des devoirs de l'homme à la théorie des droits de l'homme. En mettant l'accent sur le devoir envers Dieu et la Patrie, envers la Famille et nos semblables, envers l'Etat et notre patrimoine spirituel, le fascisme a fourni à l'homme un nouveau cadre pour le développement d'une vie individuelle significative et d'une vie sociale satisfaisante.

En ce sens, le fascisme est l'héritier direct de la pensée de Mazzini. Mais l'héritage de Mazzini ne se limite pas à la doctrine des devoirs de l'homme. C'est lui, en effet, qui a vu clairement que si la vie exige une norme de conduite dans la conception du Devoir, une loi suprême dans la loi morale, il reste encore une question énigmatique à laquelle il faut répondre, à savoir : Qu'est-ce qui constitue la force motrice de l'histoire humaine ? C'est dans la réponse à une telle question que le génie mystique de Mazzini a peut-être trouvé sa plus grande expression. L'essence de l'histoire humaine, dit-il, est l'Idée religieuse. Toute l'histoire est le déploiement de cette Idée dans le monde des hommes. Et les plus grands moments de cette histoire sont les moments où cette Idée a triomphé de façon suprême.

Une telle vision de la vie humaine et de son histoire est, bien sûr, très étrangère et tout à fait étrange pour l'homme moderne, qui est habituellement un citoyen d'un État où la religion est la moindre des préoccupations du gouvernement et des gouvernants. Les Etats libéraux et démocratiques modernes sont, en effet, des Etats éminemment laïcs. En proclamant ainsi leur indifférence à l'égard du phénomène religieux, ils ont sanctionné en quelque sorte la décadence actuelle de l'esprit religieux,

décadence si nettement perceptible et si largement déplorée dans tout le monde occidental. Il n'est pas rare, en effet, de trouver des mots comme ceux-ci exprimant le triste état des choses :

"La religion était autrefois, et il n'y a pas si longtemps, une réalité intérieure vivante, vibrante, omniprésente, contrôlant tout, et détenant une souveraineté incontestée sur les objectifs, les loyautés et la conduite de la vie. Aujourd'hui, elle fait partie des préoccupations accessoires de la vie"

L'avertissement que Rudolph Eucken a lancé il y a longtemps, l'avertissement selon lequel la chute de la religion s'accompagnera inévitablement de la chute de toute moralité, n'a jamais été entendu et, vingt ans plus tard, il doit être répété à nouveau sous une forme différente par les penseurs fascistes. Mais, à l'intérieur de l'État ou en dehors de l'État, avec sa coopération ou sans sa coopération, sous sa forme pure ou sous une forme dégénérée, la Religion vit encore dans le monde des hommes. Et la forme d'Etat qui ignore ou sous-estime sa vitalité et sa puissante influence, perd le grand secours d'une des principales forces formatrices du caractère de ses citoyens. En outre, si la religion, comme l'éthique, était un phénomène de l'activité de l'Esprit entièrement indépendant de tout lien matériel, la suprême indifférence de l'État à son égard serait, sinon justifiée, du moins partiellement excusée. Mais, en l'état actuel des choses, toute activité religieuse est liée aux manifestations de ces agents intermédiaires de la Religion que l'on appelle du nom générique d'Eglises.

Or, une Église, comme toute autre organisation d'intérêts matériels ou spirituels, ne peut trouver sa raison première d'existence que dans l'assentiment de l'État. Et il se trouve que lorsque, volontairement ou non, consciemment ou inconsciemment, l'État abdique sa souveraineté, il se rend immédiatement vulnérable à la décadence. Rien ne s'interpose, en effet, entre une condition d'ignorance de sa loi et une condition de rébellion ouverte. L'attitude de l'État à l'égard de l'Église ou des Églises qui sont à l'œuvre en son sein détermine donc, en quelque sorte, l'issue d'une question très importante : l'État peut-il abdiquer son droit de regard sur une partie aussi importante de la vie de ses sujets que leur vie religieuse ?

L'État fasciste rejette fermement et énergiquement une réponse affirmative à une telle question. L'État fasciste est véritablement un État souverain et, comme tel, arbitre du sort de l'Église, chaque fois que l'Église, dans l'explication de sa mission, se soumet à l'autorité des lois sociales, politiques ou économiques. Mais en reconnaissant dès le départ la haute fonction historique de l'Église et en faisant tout ce qui est en son pouvoir pour que cette fonction puisse être remplie sans entrave et dans toute la mesure de ses objectifs, l'État fasciste, qui, comme nous l'avons dit, est déjà un Etat éthique, devient en plus un Etat religieux.

"Un peuple ne peut devenir grand et puissant, - disait Mussolini le 23 septembre 1924*, - ne peut prendre conscience de son haut destin, s'il ne valorise pas la Religion et ne la considère pas comme un élément essentiel de sa vie publique et privée."*

"Aucune Société véritable ne peut exister sans une croyance commune et un but commun, - écrivait Mazzini*, - "La Religion déclare la croyance et le but. La politique règle la société dans la réalisation pratique de cette croyance et prépare les moyens d'atteindre ce but. La religion représente le principe, la politique l'application. L'idée religieuse est le souffle même de l'humanité, sa vie, son âme, sa conscience et sa manifestation. L'humanité n'existe que dans la conscience de son origine et dans le pressentiment de sa destinée ; elle ne se révèle qu'en concentrant ses pouvoirs sur l'un des points intermédiaires entre les deux.*

Or, telle est précisément la fonction de l'idée religieuse. Cette idée constitue une foi en une origine commune à tous ; elle pose devant nous, comme principe, un avenir commun ; elle

réunit toutes les facultés actives sur un centre unique, d'où elles évoluent et se développent continuellement dans la direction de l'avenir, et elle guide vers lui les forces latentes de l'esprit humain.

Elle s'empare de la vie sous tous ses aspects et dans ses moindres manifestations ; elle prononce son augure sur le berceau et le tombeau, et fournit à la fois la formule la plus élevée et la plus universelle d'une époque donnée de la civilisation ; l'expression la plus simple et la plus complète de sa connaissance (scientia) ; la synthèse directrice par laquelle elle est gouvernée dans son ensemble, et par laquelle ses évolutions successives sont dirigées d'en haut".

L'une des principales croyances faisant partie des aspects universels de la Doctrine du fascisme : la croyance en la valeur suprême de l'expérience religieuse, fait donc partie de l'héritage de Mazzini. Liée à cette croyance, l'autre en un Dieu transcendant. Il n'y a en effet aucune place dans le fascisme pour une conception athée de l'Univers, ou pour toute autre conception dérivée des pouvoirs analytiques de l'esprit. Le fascisme soutient que la vérité sur le Dieu infini ne peut être apprise par l'homme fini d'aucune autre manière que par la religion révélée, et que rien d'autre n'a contribué aussi efficacement à l'état actuel de chaos du monde moderne que la perte de foi dans la religion révélée.

En outre, le fascisme soutient que, dans ses aspects protéiformes et multiformes, la vie échappe aux filets de fer de tout système de connaissance construit par les seuls pouvoirs de la raison. Car la vie brise toutes les catégories de pensée à l'aide desquelles nous essayons de la classer et de la cataloguer, et à la fin, elle se moque de nous et de toutes nos connaissances durement acquises et sans valeur. Comme c'est pitoyable, mais comme c'est vrai, que la vie nous submerge avec son flot de sentiments, d'instincts, de désirs, d'émotions, que nous essayons si vainement de comprendre, sans parler de les diriger ou de les contrôler.

Or, c'est justement cette croyance du fascisme qu'aucun homme n'a jamais pu ou ne pourra jamais englober la vie entière dans un système rationnel de logique, c'est justement cette croyance que la vie est plus que la raison, qui soutient et détermine l'humble attitude du fascisme envers le grand mystère de la vie et de la mort et le mystère suprême et impénétrable de Dieu. Et, dans la mesure où toute vie émane de Dieu et retourne à Dieu, le fascisme trouve nécessaire de cultiver dans l'individu en croissance ce sens de la relation intime entre l'Homme et son Créateur, afin qu'il puisse réaliser, à l'aube de son éveil spirituel, sa véritable place dans l'univers visible et invisible.

Nous ne devons pas oublier les mots de Gentile : *"Un Etat irréligieux n'est pas un Etat du tout",* ou les mots de Havelock Ellis : *"Avec la disparition du dernier Dieu et de la dernière religion, le glas de l'homme sonnerait."* Mais l'État fasciste n'est pas seulement éminemment religieux, il est, en outre, particulièrement catholique dans sa pensée comme dans son expérience. Et nous sommes arrivés ici à une autre attitude du fascisme, très mal comprise, à savoir son adhésion à l'interprétation catholique de l'expérience religieuse. Cette adhésion implique un autre principe fondamental de la philosophie du fascisme, sur lequel il vaut la peine d'entrer dans les détails. Le fascisme considère que nous sommes les enfants du passé.

Passé, présent, futur.

Ces trois noms magiques qui évoquent pour l'esprit individuel la vision du flux continu du temps, et qui sont représentés dans la conscience de l'individu comme des moments séparés de l'histoire de sa vie, deviennent, dans la conscience de la race, parties intégrantes d'un phénomène indivisible, parties intégrantes d'une expérience spirituelle intemporelle. Car nous sommes tous les enfants du passé et les créateurs de l'avenir. Du fond des âges, nous voyons le passé nous faire signe et nous rappeler que toutes nos institutions, le foyer dans lequel nous devenons des hommes, l'école qui fait

de nous des citoyens de ce monde, l'église qui nous enseigne l'existence d'un monde autre et supérieur, sont tous des produits de la lutte séculaire de l'homme pour s'élever au-dessus de la bête. Et, à notre tour, il nous est donné le pouvoir et la gloire de faire peser le poids de nos intuitions, de nos convictions et de nos inspirations sur ces mêmes institutions et de déterminer ainsi le cours même qu'elles prendront à l'avenir. S'il est vrai, comme l'affirme le fascisme, que nous sommes tous les enfants du passé et que l'héritage particulier d'un peuple est ce qu'il y a de plus précieux pour ce peuple ; si tout cela est vrai, il est également vrai que la tradition ininterrompue de 1900 ans de catholicisme ne peut être écartée à la légère, mais doit être considérée, au contraire, comme une expérience de la race italienne qui est incomparable dans la vie de l'Esprit. Pour reprendre les mots de Mussolini :

"Nous ne devons jamais rompre la continuité de la tradition. Les traditions constituent une grande force morale dans l'histoire des peuples, et si vous les éliminez, vous éliminez les fondations sur lesquelles l'histoire de l'avenir doit être construite, car cette histoire n'est rien d'autre qu'un nouvel accomplissement et un nouveau perfectionnement du passé."

Et, selon les mots de Gentile :

"L'Italien a toujours été catholique dans sa philosophie ; le catholicisme a été l'inspiration même de sa philosophie depuis Bruno et Campanella, jusqu'à Vico, Rosmini et Gioberti."

Par conséquent, le fascisme italien, qui ne peut ni ne veut renier un passé aussi glorieux, considère que la jeunesse croissante du pays doit apprendre que Dieu existe et que l'Église catholique est son Église. Le fascisme, que l'on croit être l'antithèse des choses spirituelles, est donc l'expression la plus représentative de l'aspiration profonde de l'homme à sa communion avec l'Esprit, et, par conséquent, l'enfant le plus vrai de cette vision de la vie qui a fait de Mazzini le champion de la religion dans le monde des hommes. C'est enfin de Mazzini aussi que vient la croyance fasciste dans la puissance et la suprématie de l'idéal sur le matériel, cette croyance qui peut arrêter le soleil dans sa course, déplacer les montagnes de leur lit, ouvrir les portes du ciel et de l'enfer et faire de l'homme un martyr ou un héros.

"Aimez et vénérez toujours l'idéal", dit Mazzini*, "L'idéal est la parole de Dieu. Au-dessus de chaque pays, au-dessus de l'humanité, il y a le pays de l'Esprit, la cité de l'âme, dans laquelle tous sont des frères qui croient à l'inviolabilité de la pensée et à la dignité de notre âme immortelle, et le baptême de cette fraternité est le martyre. De cette haute sphère jaillissent les principes qui seuls peuvent racheter le peuple. Les grandes idées créent les grands hommes. Que votre vie soit le résumé vivant d'une idée organique. Élargissez l'horizon du peuple. Libérez leur conscience du matérialisme qui l'alourdit. Mettez devant eux une vaste mission. Rebaptisez-les. Raviver la foi. La foi qui est intelligence, énergie et amour, mettra fin aux discordes qui existent dans une société qui n'a pas de chefs ; qui invoque un monde nouveau, mais oublie de demander son secret, sa parole, à Dieu."*

Mazzini traverse ainsi le paysage irisé de la pensée qui constitue le fond du fascisme comme figure de puissance morale dynamique. Comme un prophète d'autrefois, comme un Samuel ou un Elie biblique, il prêche à nouveau le salut et la régénération de l'Homme. Ses paroles s'adressent à l'Italie et aux Italiens, mais elles n'appartiennent pas à un pays et seulement à certains hommes ; elles étaient destinées à tous les hommes : en tant que partie de la communauté universelle de pensée, elles font véritablement partie du patrimoine de la race.

" Rome est plus qu'une ville ; Rome est une Idée universelle ".
-Mommsen

CHAPITRE XIV : L'HÉRITAGE DE ROME

La continuité historique des formes politiques, de l'organisation sociale, de l'expression religieuse et des aspirations spirituelles, dans la vie du peuple italien, qui avait duré deux mille ans et n'avait été brisée qu'au cours des derniers siècles de servitude aux étrangers et à leurs modes de vie étrangers, a été enfin restaurée par le fascisme, qui est l'héritier direct des traditions et des idéaux romains. Le fascisme signifie, en effet, le retour à l'ordre, à l'autorité, à la loi ; le retour à la conception romaine de la société humaine, conception que ces siècles d'oubli ont pu obscurcir mais jamais effacer. Le fascisme est, en d'autres termes, intimement lié à Rome ; sa mission est la continuation de la mission de Rome ; son héritage est le legs de Rome. Il y a certaines choses que Rome a symbolisées dans l'âge d'or de sa gloire qui étaient et sont encore d'une importance suprême pour l'humanité ; des choses de l'esprit d'une valeur éternelle et absolue que le fascisme veut restaurer à leur juste suprématie.

Au premier rang de ces choses figure l'organisation de la famille. La famille était conçue par les Romains comme remplissant une double mission dans le monde des hommes ; elle était à la fois le fondement de l'État et le fondement de la vie individuelle. En tant que fondement de l'État, la famille était un organisme dont le bien-être transcendait celui de chacun de ses membres ; un organisme dont la vie ne pouvait être altérée par la volonté d'un seul individu ; un organisme, en d'autres termes, de stabilité sociale investi de dignité, de pouvoir et de valeur. En tant que fondement de la vie individuelle, la famille était le terrain de l'épanouissement complet des pouvoirs de l'individu, car en dehors de la famille, les Romains ne pouvaient concevoir l'existence d'une vie individuelle complète, ou d'une vie, en tout cas, digne de l'attribut d'humain.

Toutes les autres institutions, les Romains les laissaient se modifier au gré des époques, mais la constitution de la famille, jamais : car elle était l'ancrage de leur vie même, le rocher adamantin sur lequel reposait la continuité de cette vie ; le rocher qui devait résister avec succès aux assauts des prétentions mesquines, égoïstes, égocentriques de l'individu. Et lorsque la constitution de la famille, finalement minée par mille ans de ces assauts, changea effectivement, cette décadence de l'État que les Romains avaient prévue et qu'ils avaient essayé avec tant de succès d'éviter pendant si longtemps, se produisit enfin, entraînant dans son sillage l'effondrement de toute la civilisation romaine et le début de l'âge des ténèbres. À juste titre, Joseph Chamberlain, le représentant de la suprématie teutonne dans le monde, a écrit dans son œuvre monumentale, *"Les fondements du dix-neuvième siècle" :*

> *"Je ne pense pas qu'un homme sans préjugés niera que la famille romaine est l'une des réalisations les plus glorieuses de l'esprit humain, l'un de ces sommets qui ne peuvent être atteints deux fois, et vers lequel les générations les plus lointaines se tourneront avec admiration, tout en s'assurant en même temps qu'elles ne s'éloignent pas trop du droit chemin".*

Mais la conception romaine de la famille a été longtemps négligée et cette négligence, le fascisme la considère comme l'une des causes principales de la décadence morale et de l'agitation sociale actuelles. C'est ainsi que le fascisme, remontant une fois de plus à la racine de l'un des grands maux de la vie moderne, se rattache à la tradition romaine et rétablit le sens et l'importance de la famille comme bâtisseur de l'âme et fondement de l'État. Tout ce qui contribue à renforcer la structure de la famille, tout ce qui resserre encore les liens familiaux, tout ce qui favorise la croissance de cette atmosphère unique de la famille où naissent et se développent les relations les plus pures, les plus nobles, les plus grandes, tout ce qui favorise l'épanouissement et la floraison des amours les plus profondes des cœurs, tout cela, et rien d'autre, est bon. Tout ce qui tendrait à désagréger la structure sociale, à accélérer le processus de dissolution de toutes les institutions humaines, si clairement

apparent dans la vie moderne ; tout ce qui, en somme, ramènerait l'homme à un dangereux état de licence effrénée, est mauvais.

La fonction de l'État fasciste est donc clairement définie comme celle du plus ardent défenseur de la famille ; l'élargissement du champ social et de l'activité du groupe familial sont autant d'éléments d'un programme progressif et très efficace de reconstruction et de réhabilitation de la famille dans l'État fasciste. Enfin, la pensée fondamentale de l'activité fasciste est que toutes les conquêtes de l'homme sur le monde extérieur, tous les outils ingénieux et les dispositifs étonnants ne sont que des choses mortes qui ne peuvent pas et ne pourront jamais satisfaire le désir le plus profond de l'homme. Ce désir est d'aimer et d'être aimé. Et parce qu'aimer et être aimé est vraiment l'essence de la vie, le fascisme croit avec Mazzini que : "*La famille est la patrie du cœur."*

Sans aucun doute, la famille a d'autres fonctions que celle décrite par les mots poétiques de Mazzini, mais si la vraie nature de l'homme est celle d'un être pour qui tout ce qui parle du cœur est cher, alors il est vrai aussi que ce qui appartient légitimement au cœur doit recevoir une considération primordiale dans la planification de sa structure sociale. Ainsi, nous constatons que le fascisme, convaincu que toutes les autres considérations perdent de leur signification et de leur importance par rapport à la première et la plus excellente, reconstruit ce temple où le cœur humain apprend d'abord et avant tout l'amour et, ce faisant, rétablit la continuité de la tradition romaine dans le monde des hommes. Mais la continuité de la tradition romaine ne se réalise pas seulement par la traduction dans les faits de la conception du rôle joué par la famille dans la vie individuelle et sociale de l'homme. Une conception bien plus grande constitue en effet l'arrière-plan de cette Idée universelle qu'est l'Idée de Rome.

Cette conception est celle de l'Empire comme seul principe unificateur de toute l'humanité. L'Empire, dans le sens généralement admis, est une organisation politique dont le fondement est toujours une extension territoriale. L'Empire, dans le sens fasciste du terme désigne, au contraire, l'unification des peuples et des nations, réalisée par le triomphe d'une idée universelle. Le siège de l'Empire est donc nécessairement là où se réalise cette idée universelle. Il n'est donc pas incompréhensible que Rome ait été deux fois le siège de l'Empire, et qu'elle ait été choisie à nouveau par le destin pour remplir ce rôle pour la troisième fois consécutive au vingt-huitième siècle de son histoire funeste. Deux fois dans le passé, depuis Rome, l'Idée universelle a envoyé un message d'harmonie et d'unité à l'humanité divisée, en guerre et malade. Par deux fois, les sept collines de Rome ont vu le triomphe de cette Idée amener en leur sein la réalisation de l'Empire. Le triomphe de l'idée d'ordre, d'autorité, de justice égale en vertu de la loi, a vu l'Empire d'Auguste et de Trajan donner à l'humanité, pour la première et unique fois dans l'histoire de l'humanité, la bénédiction de l'unité politique.

Le triomphe de l'idée catholique du salut dans le Christ et par le Christ et son Église, a vu l'Empire de l'Église donner à l'humanité la bénédiction vivifiante de l'unité spirituelle. Le triomphe de l'idée fasciste de la soumission de toute vie individuelle à la vie du Tout verra un nouvel Empire s'élever sur les sept collines de Rome, un empire fondé non pas nécessairement sur des possessions territoriales et des conquêtes politiques, mais principalement sur la croyance généralisée que le fascisme peut finalement fournir à l'homme la solution tant recherchée de l'énigme de la vie. Une puissance spirituelle générée par ces grands esprits italiens qui ont été dans le passé les affirmateurs du droit immortel et éternel de Rome à l'Empire, et les prophètes de la troisième forme d'Empire de Rome, est le ferment qui a provoqué cette fermentation de forces spirituelles appelée Fascisme.

Nous avons déjà dit que le fascisme, en tant que système de pensée, n'est pas le fruit d'un ensemble d'idées concoctées à la hâte et à peine digérées. Il est plutôt le descendant direct et linéaire de toute une tradition historique et philosophique qui remonte à travers les siècles jusqu'au plus grand penseur d'Italie, reliant ainsi dans une unité indissoluble le passé au présent, ce qui a été prophétisé

alors avec ce qui a été accompli maintenant. Dante a été appelé, et est généralement considéré comme *"le porte-parole du Moyen Âge"*. Et dans un certain sens, il l'a été. Mais ce qui compte le plus pour l'Italie et les Italiens : Dante est le précurseur de l'Italie moderne, ou, plus exactement, il est l'apôtre de ces idées et de ces croyances qui sont devenues des articles de foi du credo fasciste, et, en particulier, du concept d'Empire qui joue un des rôles principaux dans la philosophie de vie fasciste. Tout le monde connaît la "*Divine Comédie*". Très peu, cependant, connaissent l'existence d'œuvres de Dante telles que la "*Vita Nuova*", le "*Convivio*" et le "*De Monarchia*". Mais toute la portée du message délivré par la "*Divine Comédie*" ne pourra jamais être comprise et appréciée dans son intégralité.

Il n'est pas possible d'en prendre toute la mesure si on ne l'aborde pas par l'étude de ses œuvres mineures. Mineures, c'est-à-dire par rapport à l'immensité et à la magnificence de la "*Divine Comédie*", mais, en elles-mêmes, des œuvres de la plus haute importance philosophique. Dans "*Vita Nuova*", Dante enseigne à l'homme à ne jamais désespérer de la vie, à ne jamais douter de l'immortalité de l'âme, et à ne jamais oublier que l'amour de l'homme est une parcelle de l'amour divin, car l'homme sort de Dieu et retourne à Dieu. Dans le "*Convivio*", Dante enseigne à l'homme que l'Humanité est une et que cette unité nécessite un centre spirituel commun comme point de ralliement des énergies spirituelles de la race et comme ciment de toutes les diversités, de toutes les aspirations, de toutes les ambitions. Dans le "*Convivio*", Dante a la première vision de l'Empire en tant que "Religion universelle de la nature humaine", vision qui constitue l'essence du "*De Monarchia*". Certains critiques bien intentionnés mais mal informés ont dit que le "*De Monarchia*" n'est rien de plus qu'un traité politique du Moyen Âge et que, par conséquent, les idées qui y sont exposées sont impossibles à appliquer à notre époque moderne.

Au contraire, la plus grande gloire de Dante est que son message est un message de tous les temps, susceptible d'être appliqué hier comme aujourd'hui, et chaque fois que l'homme parvient à la réalisation de ces vérités fondamentales qui forment la trame même de la vie. Une profonde perspective religieuse informe et caractérise tout le livre du "*De Monarchia*" ; une perspective religieuse non pas sectaire mais de la plus large compréhension et sympathie pour la volonté de Dieu ; cette volonté qui, réalisée de façon adéquate dans le monde des hommes, exige que l'humanité soit une, comme Dieu est un ; une dans l'organisation comme elle est déjà une dans le principe. Pour parvenir à cette réalisation, un empire universel doit être créé, un empire soumis à la seigneurie d'un seul monarque.

Alors, et alors seulement, l'homme trouvera la paix, cette paix qui est la condition première de la vie bonne ; cette paix qui seule peut lui permettre d'accomplir sa destinée. Et parce que la mission de Rome à travers les âges a été une mission de foyer spirituel pour le monde entier, Dante montre que le siège de l'Empire ne peut se trouver nulle part ailleurs qu'à Rome ; Rome, la ville préférée des Dieux, intacte par la mort, sanctifiée par le temps. Et, enfin, parce que Rome est à la fois le siège du pouvoir temporel de la monarchie et le siège du pouvoir spirituel de la papauté, Dante, avec une vision véritablement prophétique, montre comment les deux pouvoirs peuvent coexister sans se faire la guerre, comme les deux pôles d'une double organisation réalisant la volonté de Dieu dans le monde des hommes.

C'est le message de Dante délivré séparément dans "*Vita Nuova*", dans "*Convivio*" et dans "*De Monarchia*", et en une magnifique harmonie dans la "*Divine Comédi*e", qui est l'inspiration et le ferment de la vie de l'Italie fasciste. C'est la pensée de Dante - "*Dante, profond, farouche, le feu central du monde*" - qui s'efforce de se réaliser après un triste intervalle de six siècles, qui est à l'origine du fascisme et lui confère son attrait universel et intemporel.

Et si l'homme peut être inspiré par l'un de ses semblables, c'est Dante qui peut l'inspirer, car dans aucune autre créature humaine, à aucun moment de l'histoire de l'humanité, toutes les facultés de

l'âme n'ont trouvé une expression aussi complète et parfaite qu'en lui. Dante est véritablement "*le héros de l'âme*".

Intimement liée à la pensée de Dante est la pensée de Vincenzo Gioberti, grande figure du Risorgimento italien, autre grand apôtre de l'Italie moderne et autre prophète du troisième Empire italien. Le message de Gioberti est le message de Dante délivré avec une nouvelle voix, un nouvel accent et de nouveaux mots. "*Del Primato morale e civile degli Italiani*" (De la primauté morale et civile du peuple italien) est un de ces livres qui laissent une trace indélébile dans l'âme d'une nation. Mais appeler le Primato un livre n'est pas tout à fait correct, car c'est quelque chose de plus qu'un simple livre ; c'est un message ; c'est un appel et une prophétie. Nulle part ailleurs les prétentions de l'Italie et des Italiens à la primauté suprême dans les domaines moral et social - à l'exception du "*De Monarchia*" de Dante, qui établit et soutient ces prétentions dans le domaine politique - n'ont trouvé une expression aussi forte et approfondie que dans les deux grands volumes du Primato.

La thèse principale du Primato est que la civilisation moderne est construite et doit reposer sur les fondements du christianisme et que la véritable expression du christianisme ne se trouve que dans le catholicisme.

"Il faut rétablir une seconde fois la Civilisation européenne en la rappelant à ses origines chrétiennes et catholiques et en éteignant l'hétérodoxie qui, pendant deux siècles, a régné dans toutes ses parties. Quand on veut reconstruire une civilisation, il faut établir un centre d'action moral où puisse résider la source du mouvement et d'où le mouvement puisse se propager à toutes ses parties comme du centre à la circonférence. L'histoire nous enseigne que toute civilisation a son siège particulier dans un pays ou une ville, qui devient moralement la capitale du monde non civilisé. Le centre du processus de civilisation est là où se trouve le centre du catholicisme.

Or, puisque l'Italie est le centre de ce dernier, il s'ensuit que l'Italie est le véritable chef de la civilisation et Rome la métropole idéale du monde. La Providence a choisi la terre italienne pour cette haute destinée, en y nourrissant "ab antico" une étincelle de vérité divine et en y façonnant une race merveilleusement adaptée par son génie et son intelligence pour soumettre le monde entier à l'obéissance chrétienne.

L'Italie est la nation sacerdotale parmi le grand corps des peuples rachetés. Les habitants de cette péninsule n'ont pas seulement donné aux autres peuples des dons divins, mais aussi tout autre bien civil et humain, et tous les grands esprits de l'Europe, qui ont rehaussé dans une certaine mesure la gloire de leurs pays, ont allumé leurs lampes à la flamme vive du génie italien.".

Des mots comme ceux-là sont des mots de feu, et on ne s'étonne guère, après les avoir lus, de la vision d'une Italie rêvant à nouveau de gloire, de grandeur, d'empire.

"Je me représente la joie et l'allégresse de la mer quand les flottes italiennes iront de nouveau naviguer sur ses domaines sans limites et quand elle se verra revenir de nouveau sous la puissance de cette race forte et généreuse, qui lui a donné autrefois ses noms. Je vois dans l'avenir les yeux de l'Europe fixés sur l'Italie renaissante ; je vois toutes les autres nations, timides d'abord, puis réceptives et anxieuses, recevoir d'elle les principes de la vérité, la forme de la beauté, l'exemple de la vie morale, la loi de la justice."

Des paroles étranges, prophétiques, prononcées à l'une des périodes les plus sombres de l'histoire italienne, lorsque c'était une trahison de rêver d'une Italie meilleure, lorsque c'était sans espoir de

rêver d'indépendance et de liberté, et qu'il ne restait plus à la nation italienne qu'un noir et profond désespoir. Mais ces mots sont restés à prendre la poussière sur les étagères des bibliothèques pendant un siècle entier ; ils sont restés des mots morts jusqu'au jour où le fascisme a découvert que la pensée de Gioberti était sa propre pensée, que l'esprit de Gioberti était son propre esprit, que la vision de Gioberti était sa propre vision. L'impérialisme prêché par Dante et par Gioberti a trouvé sa première expression adéquate comme partie intégrante du fascisme dans l'article de Musssolini dans le "*Popolo d'Italia*" du 15 septembre 1919.

> *"L'impérialisme est la loi éternelle et immuable de la vie",* écrit Mussolini*, "Au fond, il n'est que le besoin, le désir et la volonté d'expansion que tout individu ou peuple vivant et sain a en lui-même. Ce sont les moyens par lesquels elle est pratiquée qui distinguent un impérialisme d'un autre, tant parmi les individus que parmi les peuples."*

Ce qu'il importe de remarquer maintenant, ce n'est pas cette croyance en l'immanence de l'impérialisme dans la vie de l'homme, mais la croyance exprimée par les mots qui suivent ; à savoir, la croyance en une possibilité spirituelle de l'impérialisme. C'est cette philosophie vaguement entrevue en 1919 qui devient une certitude et l'essence même de l'impérialisme quelques années plus tard.

> *"L'impérialisme n'est pas nécessairement, comme on le croit généralement, aristocratique et militaire. L'impérialisme peut être démocratique, pacifique, économique ou spirituel. "*

Ce sont les mots de Mussolini en 1919. Mais six ans plus tard, lorsqu'il traite à nouveau du thème impérialiste, il s'arrête pour considérer l'empire comme étant d'abord et avant tout un triomphe de l'Esprit.

> *" le but est toujours : L'empire ! Construire une ville, fonder une colonie, établir un empire, voilà les prodiges de l'esprit humain."*

L'impérialisme, cet élément du fascisme qui représente une des facettes multiformes de sa structure bigarrée, devient ainsi un autre moyen par lequel l'Esprit s'exprime dans la vie de l'homme. Cette croyance du fascisme dans la spiritualité essentielle de la nature de l'homme est une révélation de l'existence d'un aspect ésotérique du fascisme, cet aspect qui se préoccupe principalement du développement de la nature spirituelle de l'homme et qui seul a un sens et une valeur pour le monde entier de l'homme.

C'est donc plus qu'une singulière coïncidence que le philosophe du fascisme soit le philosophe de l'esprit. Pour aucun autre esprit des temps modernes, en effet, la révélation de l'immanence de l'Esprit dans la vie de l'homme n'a paru aussi certaine, aussi évidente et aussi irréfutable que pour l'esprit de Giovanni Gentile. Par Giovanni Gentile, le fascisme réaffirme sa conviction que l'Esprit, toujours présent, toujours actif, toujours à l'œuvre dans la vie de l'Homme, confère à cette vie un sens, un but et une dignité, qui justifient pleinement tout le processus historique par lequel l'Homme s'élève par degrés à la vision et à la réalisation de la vie bonne ; cette vie qui se nourrit d'Héroïsme et a pour but l'Empire.

"Seuls ceux qui construisent sur des Idées construisent pour l'Eternité".
-Emerson

CHAPITRE XV : DUX, LE HÉROS COMME CHEF

Dans notre époque sceptique, sans foi ni loi, il apparaîtra sans doute comme une tentative des plus grotesques et des plus ridicules de fournir une continuation aux conférences de Carlyle sur *"Les Héros et le Héro-spectre*", en ajoutant une septième sur le Héros comme Chef, à ses six originales et incomparables. L'époque du culte des héros nous paraît en effet des plus étranges et des plus lointaines ; la possibilité même qu'un héros apparaisse parmi nous est niée avec une véhémence et une finalité qui révèlent notre incapacité à comprendre la véritable essence de l'héroïsme ; tout indique, en d'autres termes, le bas état dans lequel sont tombés le culte et la pratique de l'héroïsme chez l'homme. Mais si l'âge du culte des héros est à jamais révolu, il n'est pas vrai que les héros ne puissent pas apparaître parmi nous.

Qu'est-ce qu'un héros, le héros de Carlyle ?

Le héros est celui qui peut pénétrer, avec la lumière mystique d'une vision intérieure, jusqu'au cœur même des choses ; celui qui peut redécouvrir la plus grande et la plus profonde de toutes les vérités, à savoir que, au-delà de ce réel d'apparences fugitives, se trouve immuable et éternel ce que Fichte appelait *"l'Idée divine du monde",* enfin, celui qui, vivant déjà en esprit dans ce royaume de la Réalité intemporelle et absolue, est capable de traduire sa vision en actes et d'agir selon les directives d'une voix intérieure qui lui dit :

> *" ils se trompent beaucoup sur l'homme qui dit qu'il doit se laisser séduire par la facilité. La difficulté, l'abnégation, le martyre, la mort sont les séductions qui agissent sur le cœur de l'homme."*

Qu'il s'agisse d'un dieu ou d'un prophète, d'un saint ou d'un guerrier, d'un poète ou d'un roi, quel que soit l'aspect sous lequel ils sont apparus sur cette terre, tous les héros ont toujours délivré et délivreront toujours le même message à l'humanité : à savoir que l'homme ne vit une véritable vie humaine que lorsque sa vie est consacrée et, si nécessaire, sacrifiée pour le triomphe d'un idéal et que ce n'est qu'en vivant une telle vie qu'il peut trouver le bonheur sur cette terre.

Et parce que chaque époque fait naître son propre type de héros, le héros leader, le nouveau type de héros né de la nécessité des temps, répondant à l'appel de l'histoire, en délivrant à nouveau un tel message - un message d'espoir et de confiance, de foi et de révolte, d'abnégation et d'affirmation à la fois - doit le délivrer non pas sous la forme d'une religion révélée, non pas sous la forme d'un livre inspiré par Dieu, d'une prophétie ou d'un poème englobant la terre et le ciel, mais sous la forme d'un nouveau mode de vie : un mode de vie capable de sortir l'homme de son état actuel, malheureux et misérable.

Le héros comme chef !

Pour reconnaître qu'un homme parmi nous, un homme de chair et d'os, avec nos vices et nos vertus, avec nos forces et nos faiblesses, avec nos aspirations et nos rêves, est vraiment un Héros ; le Héros comme Chef, nous devons lui demander d'abord, et surtout, que par son discours, ses actions, son influence, son exemple, sa vie entière, en un mot, il vive le message même qu'il nous délivre.

Mais cela ne suffit pas, nous voulons être certains qu'il n'est pas un charlatan, un imposteur, mais un homme vrai et sincère. La sincérité du propos, cette pierre de touche magique qui sert si bien à distinguer l'or des scories dans l'action des hommes, voilà ce que nous attendons de l'homme que l'on reconnaît comme héros.

Et pourtant, la sincérité, si admirable soit-elle, n'aboutit à rien d'éternel si elle n'est pas accompagnée de courage. Rien de grand, rien de valable, rien de significatif ne pourra jamais être accompli dans ce monde qui est le nôtre, si toute crainte des forces hostiles, dévalorisantes ou dérisoires, connues ou inconnues, n'est pas bannie du cœur et de l'esprit de l'homme.

Enfin, la sincérité et le courage doivent être complétés par la croyance ; la croyance en sa propre destinée, la croyance dans le rôle que l'on est destiné à jouer sur la scène de la vie, la croyance en ses propres pouvoirs si l'on veut que le monde soit réellement et efficacement changé par ses propres efforts. Sous cette trinité magique de sincérité, de courage et de foi, il doit toujours exister au plus profond de l'âme un pouvoir mystique de connaissance immédiate de la vérité par le don suprême de l'intuition, si l'action d'un homme doit partager la finalité d'un acte de Dieu.

Lorsque nous trouvons toutes ces qualités dans l'âme d'un homme, lorsque nous découvrons que non seulement elles y existent, mais qu'elles ont pris possession de sa vie intérieure - effaçant pour ainsi dire - n'importe quelle autre vertu, n'importe quel autre vice, alors nous pouvons être assurés que nous avons trouvé un homme qui a droit à notre admiration, un véritable héros digne de figurer dans la cohorte sacrée des héros carlyléens.

Mais nos frères sceptiques - petits hommes sans vision, sans foi, sans croyance - demandent une preuve pragmatique de son droit à notre admiration, sinon à notre adoration. Une telle preuve n'est évidemment pas nécessaire à ceux qui savent reconnaître le Héros quand ils le voient, mais elle est cruellement nécessaire à ceux qui sont conscients du pain qu'ils mangent mais aveugles à la réalité de l'invisible. A cette catégorie de personnes, condamnées par un destin mesquin à la pire des cécités, il faudra fournir des explications, il faudra leur demander si un imposteur, un charlatan, un faux homme ne pourra jamais réaliser l'unification d'une nation, la résurrection d'un empire, la rédemption d'une terre, la régénération de la conscience morale d'un peuple.

Quel imposteur, quel charlatan, quel faux homme a déjà accompli cela ? Par quel miracle d'ingéniosité, de ruse ou de malice, a-t-il jamais pu tromper tout le monde, tout le temps ? Et cela est-il jamais possible ?

Si ce qui a été accompli autrefois est garant de ce qui peut être accompli aujourd'hui, si le passé est précurseur du présent, s'il est vrai que *"Historia magistra vitae",* nous sommes donc forcés de reconnaître qu'il y a ici parmi nous, sur cette terre, un homme marqué par la Destinée pour dire une parole nouvelle à l'humanité. Ses paroles, ses actes, ses pensées, toute la vie de cet homme est une vivante leçon d'héroïsme pour toutes ces âmes timides qui croient qu'il n'y a rien de plus grand sur terre que de se contenter d'une existence routinière, banale.

Comme il est profondément, émouvant et pathétique au-delà des mots de voir cet homme, brûlant de la grande flamme qu'il a portée et qu'il porte encore au fond de lui, chercher ici et là et partout un refuge, et avec le refuge un morceau de pain, et avec le morceau de pain le moyen de faire jaillir cette flamme intérieure qui brûle au fond, au fond de lui.

Quelle inspiration de le voir suivre l'appel du destin sans savoir exactement ce que le destin attendait de lui ; ne percevant que faiblement dans une vision floue l'image de quelque grande chose qui se dessine dans la brume, et qui l'appelle, le conduit, l'attire vers un but inconnu et peut-être dangereux. La lumière indique-t-elle le socialisme, l'utopie marxiste, la lutte des classes, la fraternité internationale ? A travers les longues années de lutte, de sacrifices, de privations, de douleurs, il se donne tout entier au triomphe des mirages ; pour le triomphe du socialisme, de l'utopie marxiste, de la lutte des classes, de la fraternité internationale, il vit et est toujours prêt à mourir.

Hélas, quel goût amer ont les fruits de la victoire !

La victoire signifie, dans les faits, rien de moins que l'annulation de tout le travail, de toutes les souffrances, de tout le martyre des patriotes qui ont refait l'Italie après des siècles de démembrement, de servage et d'abjection. Mais l'heure du destin sonne. N'y a-t-il plus d'espoir pour l'Italie ? L'Italie doit-elle renoncer à jamais à son passé glorieux ? Doit-elle se résigner à un rôle mineur dans l'histoire du monde ? N'y a-t-il aucune signification dans tout ce qui constitue la substance de l'Idée d'une nation, la nation italienne ? L'exil de Mazzini, l'emprisonnement de Pellico, la mort de Mennoti, le martyre de Mameli, l'holocauste des Bandieras, l'héroïsme de Garibaldi, tout cela était-il une erreur ? Le sang versé pour que l'Italie redevienne une nation l'a-t-il été en vain ? Les heures d'angoisse de Cavour, la vision de Gioberti, l'œuvre de Victor Emmanuel, étaient-ils tous les fruits d'une grande plaisanterie de quelque puissance diabolique ?

De telles questions ont dû agiter l'esprit et le cœur de cet homme lorsque l'heure du destin a sonné. Mais le brouillard qui enveloppait la vision qui hantait ses rêves depuis les premiers jours de sa jeunesse se lève enfin, les contours de cette vision deviennent enfin nets, clairs et distincts. Que révèlent-ils à l'œil intérieur du voyant ?

Ils révèlent l'image de la grande mère Italie enfoncée dans la fange, cherchant la lumière, implorant de l'aide. C'est alors qu'une véritable révolution complète de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les sensations, a pris d'assaut l'âme de cet homme et l'a obligé à examiner d'un œil critique tout son passé, à réviser toutes ses croyances, à se forger un nouveau credo, à trouver en lui la capacité de prononcer un mot nouveau, le mot que tout un peuple, tout un continent, toute la civilisation occidentale avait besoin d'entendre et attendait d'entendre.

Il eut alors l'intuition que quelque chose d'une importance capitale pour l'humanité était en jeu, que quelque chose de précaire était suspendu à la décision qu'il prendrait au cours de sa vie ; il eut la révélation qu'une question d'une portée considérable pour l'avenir de l'humanité devait être réglée à ce moment-là. Il s'agissait de savoir si, face à la décadence de l'organisation libérale-démocratique-capitaliste-matérialiste de la société, l'homme devait embrasser le communisme et l'abjection ou choisir un autre mode de vie en accord avec les aspirations de son âme, sinon avec les besoins de sa nature animale.

C’est ainsi que les forces historiques muettes et inchoatives qui façonnent le destin de l'homme ont trouvé soudainement une voix ; c'est ainsi que des siècles de pensée et d'action ont été portés soudainement à leur apogée par une telle voix ; c'est ainsi que le peuple lui-même a acquis soudainement la voix qu'il avait si ardemment et pourtant si vainement cherchée ; car si le fascisme est une créature de l'homme Benito Mussolini, en vérité, il appartient à la civilisation occidentale elle-même. L'homme était simplement le porte-parole choisi par le destin pour dire ce qui devait être dit à un moment crucial de l'histoire de l'humanité. Ce qu'il a fait, beaucoup de gens essayaient peut-être de le faire. Il a en fait exprimé en paroles ce qui restait inexprimé dans le cœur le plus profond du peuple ; il n'a fait que traduire en actes ce qui dormait à l'état potentiel dans la nature même du peuple. Seul, il ne pouvait rien faire. En tant que leader, il pouvait changer, et il change l'aspect du monde.

Nous ne devons jamais oublier que - comme nous l'avons déjà dit et le répéterons encore - c'est le fait que le sol était prêt pour l'ensemencement de son message ; c'est la nécessité impérieuse qu'un tel message soit délivré ; c'est, finalement, le déclin de toute une civilisation qui a rendu possible le triomphe du fascisme. C'est ainsi que cela se passe toujours dans les affaires humaines –

"Même ce qui est plus grand", dit Rudolph Eucken*, "a ses présupposés et ses conditions nécessaires ; le sol doit être prêt, l'époque doit apporter le stimulus de ses problèmes particuliers."*

Le seul mérite de Mussolini, le vrai grand mérite de cet homme, c'est d'avoir relevé le défi du communisme et d'avoir osé, et en osant, il a fait au monde le don incomparable d'un nouveau type de vie : un type de vie qui place l'héroïsme, l'ascèse, le martyre et la mort au-dessus du confort et de la lâcheté, de la sécurité et du bien-être : un type de vie qui reconnaît l'unité qui est à la base de la vie, en soulignant le lien invisible qui unit les destins de tous les hommes : un type de vie qui reconnaît la nécessité de l'adoration par l'homme de ces choses intangibles appelées les Idéaux de la Patrie, de l'Etat, de l'Eglise et de la Famille : un type de vie enfin dans lequel l'Autorité, la Responsabilité et le Devoir prennent la place de cette forme négative de Liberté qui est l'anathème de la seule forme de Liberté qui est l'anathème de la seule forme de Liberté qui vaut la peine de vivre et de mourir - la Liberté de l'Esprit.

En agissant ainsi, en offrant au peuple des difficultés, des souffrances, des privations et des besoins au lieu de l'aisance, du confort, de l'abondance et de la richesse, Mussolini réalise les prophéties de toutes les grandes âmes du XIXe siècle qui ont prêché le nouveau mode de vie mais n'ont trouvé personne pour le traduire dans les faits.

Il accomplit, par exemple, la prophétie de Nietzsche qui, à une époque malade de toutes les maladies de l'âme, se lève comme un prophète d'autrefois pour prêcher la vie héroïque, la vie dangereuse, la vie ascétique, la vie spirituelle ; de Nietzsche qui, à une époque où résonne le cri de guerre de la Démocratie, remarque dédaigneusement : Nietzsche qui, à une époque où résonne le cri de guerre de la Démocratie, remarque avec dédain : *"Autrefois, l'Esprit était Dieu ; puis il est devenu Homme, et maintenant il devient même Populace"* ; Nietzsche qui, à une époque pleine d'hypocrisie, de faux semblants et de faux-semblants, laisse Zarathoustra parcourir le monde pour annoncer la vraie vie, la vie sincère, la vie authentique ; Nietzsche, enfin, qui, à une époque où l'on croit que le but le plus souhaitable de la vie humaine est de vivre selon la Nature, a l'idée que la vie de l'homme est la plus belle des vies à le courage de dire :

" Imaginez pour vous-mêmes un être comme la Nature, sans limite d'extravagance, sans limite d'indifférence, sans pitié ni justice, à la fois fécond et stérile et incertain : imaginez pour vous-mêmes l'Indifférence comme une puissance - comment pourriez-vous vivre en accord avec une telle indifférence ? Vivre - n'est-ce pas s'efforcer d'être autre chose que cette nature ? Vivre, n'est-ce pas : valoriser, préférer, être injuste, être limité, s'efforcer d'être différent ? "

Il réalise aussi les paroles de Carlyle - *"La croyance est grande, elle donne la vie. L'histoire d'une nation devient féconde, élevant l'âme, grande, dès qu'elle croit.*"

Il laisse l'humanité reconnaître la vérité déjà vue par Emerson dans ses moments mystiques d'intuition suprême, la vérité que *"ce que nous appelons communément l'homme : l'homme qui mange, boit, plante, compte, ne se représente pas, tel que nous le connaissons, mais se déforme",* ou, comme le dit Carlyle :

"Ils font grand tort à l'homme qui dit qu'il doit être séduit par la facilité. La difficulté, l'abnégation, le martyre, la mort, sont les attraits qui agissent sur le cœur de l'homme. Broyez la vie géniale intérieure de celui-ci, vous avez une flamme qui brûle toutes les considérations inférieures." Il laisse les mots d'Alfredo Oriani, le penseur solitaire de l'âge de l'homme qui vient, guider son attitude envers la nouvelle aristocratie du fascisme *: "L'aristocratie est immortelle !"*

" Cette supériorité qui est à la base du caractère aristocratique trouve son origine dans la nature même des individus : elle se manifeste comme une caractéristique qui les distingue de la foule et les conduit à s'associer, à établir entre eux une hiérarchie, à donner une unité à leur travail et une immortalité à leur Genre."

Il réalise enfin les prophéties de tous les précurseurs du fascisme, de Vico à Mazzini, de Dante à Gioberti, de Carlyle à Carducci ; il fait en sorte que toutes les paroles de ces grandes âmes qui ont cru à la puissance et à la beauté de l'Idéal deviennent réalité, en les faisant accepter par le peuple comme l'évangile d'un nouveau mode de vie, en faisant en sorte que le peuple y croie, travaille pour elles, souffre pour elles, meure pour elles. En vérité, si un homme a le droit d'être appelé Héros, c'est bien cet homme : un nouveau type de Héros, le Héros de son temps, le Héros en tant que leader.

"Les idéaux ne sont pas pleinement eux-mêmes tant qu'ils ne sont pas transmutés en forces."
-Croce

CHAPITRE XVI : LA RÉVOLUTION FASCISTE

"Mon individualité est la totalité des relations sociales".

Ces quelques mots de Karl Marx, tirés de son "*Manifeste communiste*" publié en 1846, sont les prolégomènes justes et nécessaires à une description sommaire de la Révolution fasciste.

La Révolution fasciste est au fond une révolution contre les hommes, les idées et les conditions qui font que la conscience du moi de l'individu commence et finit avec les limites de la personnalité de l'individu.

Il est vrai que Karl Marx, lorsqu'il a écrit ces mots, avait à l'esprit un type de révolution différent de celui de la révolution fasciste, qui venait briser les limites de l'individualité. Il n'y a pas qu'une seule façon de résoudre l'éternel problème de la juste relation entre l'individu et la société, et la façon communiste n'est certainement pas celle du monde occidental.

Une caractéristique fondamentale de la culture du monde occidental a toujours été l'accent mis sur la libre activité de l'esprit humain en tant que moteur principal des forces qui façonnent le cours de l'histoire humaine. Une caractéristique fondamentale de la voie communiste est, au contraire, l'accent mis sur le déterminisme historique matérialiste, en tant que véritable agent conditionnant les aspects et le développement de la vie humaine. En restreignant les motifs des actions humaines aux seuls motifs économiques, en restreignant encore ces motifs économiques à la lutte des classes, Karl Marx a pu affirmer : *"L'histoire de toutes les sociétés ayant existé jusqu'à présent est l'histoire de la lutte des classes.*"

Détruisez toute inégalité économique, éliminez l'exploitation économique d'une classe par une autre, provoquez l'élévation de la position de la classe prolétarienne dans la structure sociale, instaurez la société communiste ; vous avez alors perfectionné, selon les prophètes du communisme, toute la vie individuelle et sociale. Une telle interprétation matérialiste de l'histoire humaine, basée sur le déterminisme économique conditionnant les actions et les buts des hommes, le fascisme la rejette définitivement et vigoureusement. Le fascisme considère que ce n'est pas par le triomphe d'une classe aux dépens des autres, ce n'est pas par l'abolition de l'inégalité des conditions économiques et matérielles, ce n'est pas par la promotion de tous les objectifs économiques, que l'on peut trouver le véritable moyen de briser les défenses de fer érigées par l'individu moderne aux frontières de sa personnalité. Il faut trouver une autre méthode d'attaque. L'égalité des revenus ne satisfera jamais les aspirations suprêmes de l'homme. L'élimination de la guerre des classes par l'asservissement de toutes les autres classes aux maîtres prolétariens ne peut apporter que plus de chaos, de malheur et de désespoir.

D'autres moyens doivent être trouvés. Détruire les institutions obsolètes, éduquer le peuple à voir dans la vie des choses plus élevées que les objectifs matérialistes, organiser la société sur la base de la coopération, de la hiérarchie et de l'harmonie, laisser une élite d'esprits aristocratiques diriger la société, faire en sorte que le but de l'homme soit d'atteindre la grandeur spirituelle, et non la richesse ; tels sont les moyens que la Révolution fasciste a trouvés et tente d'utiliser.

La révolution fasciste, qui n'en est pas moins une révolution parce que ses objectifs sont atteints de façon pacifique, ne fait que commencer. Son cours s'étendra peut-être sur toute la durée du vingtième siècle. Elle ne s'achèvera certainement pas avant la débâcle finale de l'individualisme et de ses rejetons. *"Une Révolution",* disait Mazzini*, "est le passage d'une Idée de la théorie à la pratique".*

La Révolution fasciste n'aura achevé son cours que lorsque l'Idée cardinale qui se trouve à sa base sera devenue une réalité de la vie quotidienne ; lorsque l'homme du peuple reconnaîtra que son individualité ne s'arrête pas aux frontières de sa personnalité, mais inclut "*la totalité des relations sociales."* C'est pour rendre possible une telle prise de conscience que le fascisme a été conçu.

La révolution a élaboré des moyens aussi radicaux que la destruction de toutes les institutions obsolètes. De toutes les institutions obsolètes, le système capitaliste est la plus obsolète de toutes. Une série de forces destructrices en a fait une chose si anachronique à notre époque et dans notre forme de société qu'aucun effort humain ne pourra jamais le sauver.

La première force destructrice provient du système lui-même, de la contradiction existant entre le fait que le système capitaliste est un organisme social de production et que le but des hommes est d'en faire un moyen individuel de profit personnel.

La seconde est une force provenant de ces agents extérieurs appelés machines qui, remplaçant le travail humain, peuvent créer un surplus de marchandises sans créer les moyens de l'écouler, c'est-à-dire sans augmenter en conséquence, mais plutôt en diminuant le nombre de travailleurs salariés nécessaires à la production et à la consommation de ces marchandises.

La troisième est une force née de la triste vérité que le capitalisme ne peut prospérer que par l'exploitation du plus grand nombre par le plus petit nombre ; une force, par conséquent, éminemment antisociale et rétrograde.

Enfin, la croissance des grands trusts et des monopoles, de la propriété des facteurs de production, des organisations qui ont besoin de marchés toujours plus vastes pour continuer à exister, des intérêts économiques privés qui entrent en conflit avec les intérêts plus larges de la nation dans son ensemble, et d'une fraternité internationale qui contrôle les destins des hommes et des nations, complète la série de forces destructrices qui ont fait du système capitaliste la chose la plus obsolète de nos jours. La structure capitaliste, ou plutôt la superstructure capitaliste, qui a fait tant de mal à la société moderne, doit donc être abolie en premier lieu. Mais la fin du capitalisme entraîne dans son sillage la fin de la démocratie, car l'aspect obsolète de l'un est intimement lié à l'aspect obsolète de l'autre. Il a été dit maintes fois, en effet, et il faut le répéter ici, que la Démocratie ne peut prospérer que dans une société composée d'individus économiquement libres.

Un tel type de société a peut-être existé autrefois, mais il n'existe certainement pas de nos jours. Le capitalisme a réussi, en l'espace d'un siècle, à détruire la possibilité même de sa réalisation. Lorsque la désintégration progressive du système capitaliste donne naissance à l'étrange phénomène de vastes accumulations de produits face à de vastes hordes d'hommes affamés qui n'ont pas droit à la consommation de ces produits qui sont détruits au lieu d'être distribués, le temps est bien proche où le mot Démocratie a perdu toute signification.

Quel sens la Démocratie peut-elle avoir pour les masses, lorsque les droits de libre expression, de libre vote, de libre presse, sont devenus d'affreuses parodies du droit même à la vie ? Mais même en supposant que l'impossible puisse se produire, que le processus de l'histoire puisse s'inverser, que la société puisse revenir à ce stade de la vie où la distribution universelle des richesses, la propriété individuelle des moyens de production, les petites accumulations de capital et l'égalité entre les hommes et les femmes sont des éléments essentiels de la démocratie.

Si les avantages économiques, dans un véritable système de libre concurrence, peuvent rendre possible la réalisation de la démocratie, n'est-il pas malheureusement vrai que l'effet final de la démocratie sur la vie humaine est une tendance au nivellement, qui se traduit par une uniformité des

idées, des institutions, des habitudes, des lois, qui finit par tuer toute originalité, toute individualité, toute grandeur morale et spirituelle ?

C'est exactement cette vision de l'incompatibilité d'institutions aussi obsolètes que le capitalisme et la démocratie avec les conditions actuelles de la société qui a conduit Karl Marx à prophétiser la révolution à venir : la révolution communiste, comme seul moyen d'échapper à l'effondrement de l'ordre social. Karl Marx n'a guère imaginé qu'il existait une autre issue que la voie du triomphe du prolétariat, que d'autres moyens que les moyens communistes pouvaient être trouvés pour donner naissance à un nouvel ordre social. Karl Marx était loin de prévoir la révolution fasciste à venir : la révolution qui bat son plein aujourd'hui et dont les enfants de nos enfants verront, peut-être, le triomphe complet.

S'attaquant à la racine de tout ce qui constitue l'arrière-plan idéologique de notre vie quotidienne, la Révolution fasciste est en train de provoquer à notre époque, et alors que nous n'en sommes que partiellement conscients, les changements les plus importants qui aient jamais eu lieu en une seule fois, à n'importe quelle période de l'histoire humaine. La Révolution fasciste n'est pas venue pour réaliser l'Utopie tant recherchée sur cette terre ; elle n'est pas venue pour réaliser des théories fantaisistes et fantastiques dans l'organisme social.

La Révolution fasciste a été lancée et est actuellement en cours pour atteindre un seul objectif : la réalisation d'un nouvel ordre social fondé sur des idéaux éternels et inspirateurs de vie.

La Révolution fasciste nous apprend que l'histoire de l'humanité est plus que l'histoire de la lutte des classes ; elle nous apprend aussi qu'il existe un moyen de mettre fin à la guerre des classes et que ce moyen consiste à placer toutes les classes sous la protection, l'égide et la discipline de l'État. La Révolution fasciste nous enseigne que l'exploitation d'une classe par une autre n'est pas compatible avec la justice sociale et qu'elle doit être remplacée, par conséquent, par la coopération des différentes classes pour leur propre bien et pour le bien de la nation dans son ensemble.

La Révolution fasciste nous enseigne que, dans la mesure où la production a un caractère national, toute plus-value dérivée du jeu des forces productives a une signification et une importance nationales, et ne doit donc pas être utilisée pour enrichir des individus privés et servir des intérêts privés. La révolution fasciste nous enseigne que l'époque réclame à grands cris une révision complète des principes de la production ; elle nous enseigne qu'il doit y avoir une planification nationale, et non une planification individuelle de la quantité de choses produites, et que, de plus, il doit y avoir une planification nationale de sa distribution et de sa répartition entre les différentes classes de la société.

Enfin, si dans le domaine de l'économie, elle annonce la condamnation du capitalisme, la Révolution fasciste ne peut manquer de s'exprimer en même temps comme une révolte contre tous les autres aspects de l'individualisme dans la vie de l'homme. La Révolution fasciste est donc une révolte contre le libéralisme dans la théorie et la pratique sociales, contre la démocratie dans la politique, contre le matérialisme et ses dérivés dans la philosophie. Mais une révolution est toujours quelque chose de plus qu'une révolte. Une révolte peut détruire, elle ne peut pas construire.

Au contraire, une révolution crée toujours de nouvelles valeurs, elle est toujours le signe avant-coureur fécond d'un nouvel ordre des choses. *"Une religion ou une philosophie est à la base de toute révolution"*, disait Mazzini. La philosophie idéaliste qui est à la base de la révolution fasciste en fait quelque chose de plus qu'une révolte, quelque chose de constructif, de créatif, de spirituel. C'est cette philosophie idéaliste qui est responsable de la réalisation du système corporatif remplaçant le système capitaliste maintenant si complètement obsolète ; qui est responsable de cette organisation hiérarchique de la société remplaçant l'organisation démocratique misérablement

désuète ; qui est responsable de l'évangile du devoir comme base de la vie sociale, et de l'évangile de l'ascétisme et de l'héroïsme comme base de la vie individuelle. Atteindre ce stade de la vie où nous pouvons affirmer en toute confiance que nous avons été capables de fondre notre individualité dans l'organisme social, y parvenir par une lutte acharnée, y parvenir contre notre propre volonté, souffrir volontiers la misère, le martyre et la mort pour lui, voilà l'enseignement, le but et l'objectif de la Révolution fasciste.

"Il est dangereux de libérer davantage l'Esprit en soi, sans un accroissement correspondant de la maîtrise de soi."
-Goethe

CONCLUSION

Dans un monde qui se dirige lentement mais sûrement et résolument vers une étape de la vie où l'accent mis sur la personnalité humaine sera déplacé de l'individu isolé vers l'humanité dans son ensemble ; dans un monde qui se transforme lentement mais indéniablement par des forces biologiques, psychologiques, sociales et mystiques, passant d'un état complexe de buts chaotiques, dissociés, contradictoires, à un monde de buts harmonieux inspirés et guidés par une volonté commune ; dans un monde, enfin, où tout indique une évolution de l'homme d'un être animal autonome à une cellule d'un univers moral et spirituel, il n'y a plus de place pour cette philosophie de vie qui jouit de l'appellation d'individualisme.

La perpétuation d'une telle philosophie ne peut que retarder le progrès de l'homme vers le but final de son auto-effacement, de son auto-réalisation et de son auto-identification dans les aspects plus complets de la Réalité.

Si le but final de la vie est, en d'autres termes, la spiritualisation de l'homme, cette doctrine philosophique qui enseigne aux êtres humains à affirmer leur individualité et à la chérir comme leur bien le plus précieux, représente, sans aucun doute, un anachronisme historique.

Bien plus, cette doctrine philosophique doit être tenue pour mauvaise en soi et génératrice de maux, et doit être remplacée par un mode de vie plus conforme à l'esprit du temps et aux besoins de la race, un mode de vie mettant l'accent sur les véritables vertus de la fraternité.

Le fascisme est un mode de vie fondé sur la coopération, le devoir, la charité, le dévouement et l'amour, et sur la suppression des fausses valeurs d'égoïsme, d'affirmation de soi, de droit, de cupidité, de mépris et de haine dont l'humanité s'est nourrie jusqu'à présent, qui ont constitué la nourriture spirituelle de notre jeunesse et qui sont enseignées à nos propres enfants en ce jour et à cette heure.

Le fascisme est-il le nouveau mode de vie ? Rappelons au lecteur qu'en répondant à cette question, il ne doit pas penser aux aspects particuliers, locaux, transitoires et étroits que le fascisme a pris dans un pays particulier, mais à ces aspects intemporels, universels et profonds du fascisme qui seuls ont un sens et une valeur pour l'ensemble du monde des hommes et qui ne brillent pas à l'horizon comme la seule source de lumière dans notre société autrement obscurcie, harcelée, en lutte et chancelante.

"Toute période doit être dirigée par une seule nation, une seule terre doit être la promesse et la confiance de l'avenir".
-Walt Whitman